

U d'of OTTAWA

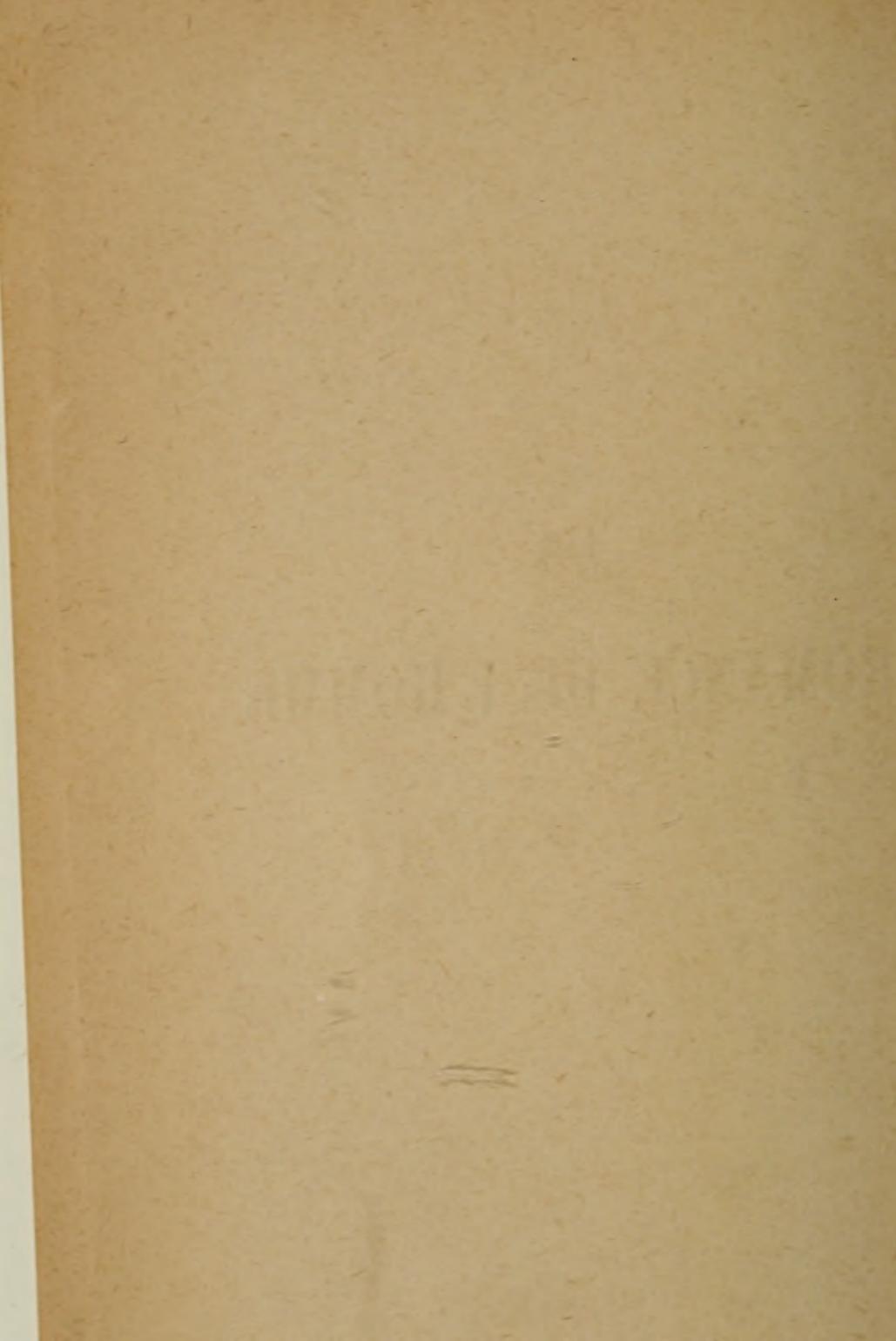


39003004000302



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto





LA

ROMANCE DE L'HOMME

OEUVRES DU MÊME AUTEUR

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**
à 3 fr. 50 le volume.

Le Carnaval des Enfants, pièce en trois actes	1 vol.
Le roi sans couronne, pièce en cinq actes, suivie d'une lettre à Catulle Mendès.	1 vol.
Les Passions de l'Amour	1 vol.
Julia ou les relations amoureuses	1 vol.
Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle	1 vol.
Les Chants de la vie ardente, poésies.	1 vol.
La Tragédie du Nouveau Christ	1 vol.
La Route noire.	1 vol.
Eglé ou les Concerts-champêtres, poésies.	1 vol.

La Tragédie royale, pièce en 3 actes (Eug. Fasquelle).	1 vol.
Chant d'apothéose pour Victor Hugo (Eug. Fasquelle).	1 br.
Les Éléments d'une Renaissance française (La Plume).	1 vol.
L'Hiver en méditation, suivi d'un opuscule sur Hugo, Wagner et Zola (Le Mercure)	1 vol.
Discours sur la mort de Narcisse (Vanier)	1 vol.
La Vie héroïque des Aventuriers, des Poètes, des Rois et des Artisans (Vanier).	2 vol.
La Résurrection des Dieux (Vanier).	1 vol.
La Révolution en marche (Stock).	1 vol.
L'Annonciation (<i>épuisé</i>).	

Choix de pages, précédé d'une introduction de
M. CAMILLE LEMONNIER (Arthur Herbert, Bruges). 1 vol.

A PARAÎTRE :

Les Esclaves, drame.
Gustave Charpentier et l'avenir de la musique.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE

40 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

JUIN 8 1972

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

LA

ROMANCE DE L'HOMME

— POÉSIES —

PARIS

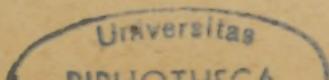
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1912

Tous droits réservés.



PQ

2637

.A28R63

1912

A G. DE PAWLOWSKI

J'ai un plaisir tout spécial à inscrire ici votre nom, mon cher ami. Quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois, nous étions bien jeunes encore et vous êtes de ceux dont la vie n'a pas tué les puissances de rêve, ce qui, peut-être, n'est pas si commun qu'il semble. Il m'est donc très agréable de vous dire publiquement combien j'aime votre idéalisme — cet idéalisme qui vous a fait écrire Polochon et le Voyage au Pays de la Quatrième Dimension, — cet idéalisme qui tantôt s'affirme en des pages d'une très haute pensée et tantôt se déguise d'une façon comique si plaisante.

Vous dédier un volume comme celui-ci, — un volume de pure sentimentalité, — à première vue, il semble que ce soit bien étrange de ma part. Car ne vous êtes-vous pas fait une réputation d'humoriste? Et quant à ces poèmes, sont-ils autre chose que de simples romances! Mais l'Esprit se joue des apparences et, — n'est-ce pas? — nous savons, l'un et l'autre, ce qui se cache sous les mots.

BOUHÉLIER.

LE
VAGABOND MALHEUR

LE VAGABOND MALHEUR

A Francis Casadesus.

*Du fond d'un noir chemin bordé de rocs sans fleur,
J'ai vu venir vers moi le vagabond Malheur...*

*Se dressant, morne et dur, sur le seuil de ma porte,
Il m'a fait un grand signe avec des feuilles mortes.*

*Mais j'ai ri de le voir derrière mon carreau
Et je me suis moqué du jeu de ses tarots...*

*Alors, il m'a crié d'ouvrir, d'une voix telle
Que mon cœur a frémi d'une frayeur mortelle...*

*Le vagabond Malheur étant ensuite entré,
J'ai pris son sac de toile et son bâton pourpré...*

*Il faisait une nuit pleine de sortilèges,
Dans mes veines glissaient des écumes de neige.*

*Le vagabond Malheur m'a donné son manteau,
Des lys de mort se sont levés hors des cristaux...*

*De grands rêves pâlis dans la vapeur des vitres
Avaient des airs de spectres fous qui récalcitrent...*

*J'ai fait le vœu de fuir, mais je n'en ai rien dit,
Sentant la lâcheté dont j'étais étourdi...*

*Le vagabond Malheur s'est donc mis à ma place,
Et l'ombre avec sa roue a broyé de la glace.*

*Et soudain ma chandelle a tremblé sous le vent;
Le monde s'est couvert de ténèbres crevant.*

*Alors, il m'a paru que c'était l'heure ultime
Et que les orgues d'or tonnaient sur les abîmes.*

*J'ai frissonné. Mon hôte enfin m'a pris la main,
Je me suis dit : voici mon dernier jour humain!...*

*Et, sous le triste chant des cloches funéraires,
J'ai vu des anges gris tourner dans la bruyère...*

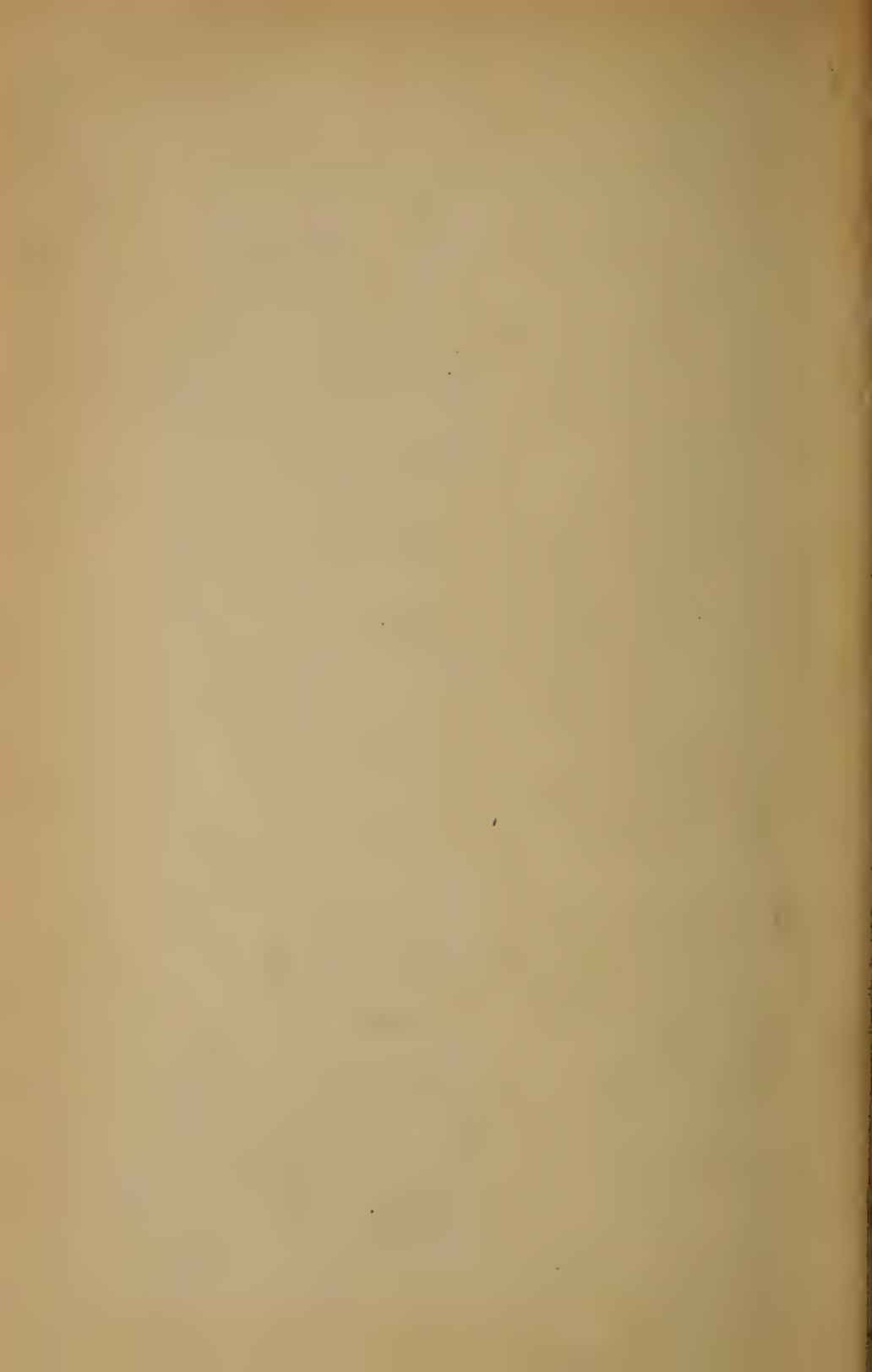
*Mais, sans de plus de raison, froid fantôme qui fuit,
L'étrange visiteur a disparu sans bruit...*

*Et je suis resté seul, tandis que, sur la route,
Traînaient les perles d'eau d'une aube qui s'égoutte...*

I

EXISTENCES

A Léon Dierr.



DES HOMMES

Ils longent les vieux murs roses, les palissades
Qui regardent fleurir les grands arbres malades...
Parmi le bruit des hôtels borgnes, des bazars,
Ils sont ceux-là qui vont au-devant des hasards...
Ils voient par les carreaux des misères couchées,
Ils entendent gémir des morts dans les tranchées...
Ils écoutent le cri moqueur du rossignol...
Sur leur tête s'abat la cloche de l'alcool,
Lourde et morne et couleur de la neurasthénie...
Ils vont où les appelle un bizarre génie...
La gloire du héros pâle qu'il deviendra
Hante l'un et lui met des flammes dans les bras...
Et cet autre court au malheur dans une danse
Étrange, d'un pas sûr de force et d'impudence...
Et le long du trottoir, voyagent tous ces gens...
Je vois des profils fous dans la brume nageant.

Et dans la rue éclate un hymne de victoire
Et, parmi des flonflons d'orchestre, luit la noire
Étoile : — le soleil qui vibre sur les morts !...
Et ces hommes s'en vont, comme dans un remords...

Les pas se hâtent vers des buts que l'on ignore,
Vers des destins que nul ne peut prévoir encore :
Vers des crimes futurs commis sur des grabats,
Et vers des camps d'orgueil et d'or et des combats
Sauvages, et de gris repos, loin de l'Armée
Des Séraphins, gardiens de nos bonnes journées...
Ils sont les condamnés qui n'éviteront rien...
Ils suivent le destin blême et plutonien...
On entend dans le vent le glaive de la guigne
Qui les frappe ! Et l'Amour mystique leur fait signe
Par le geste humblement repenté et croisé
D'une femme en manteau triste qu'on voit passer !...
Et tous marchent d'un pas de honte ou de conquête,
Et l'on dirait qu'en chacun d'eux une âme quête,
Avec des larmes, du bonheur pour ici-bas...
Et dans l'air trouble et mou, des voix parlent tout bas...
Ah ! le mystère de ces gens suivant la ligne
Inflexible que leur étoile leur assigne !...

Ils ont l'air de rôder, pâles, grisés de rhum
Ou de sang, et les yeux baignés par le vélum
Nocturne, et leur esprit arrêté à ces rampes
Des maisons où le soir fait scintiller des lampes...
Mais au bout du chemin, peut-être sentent-ils
L'inévitable sort dont ils portent le fil...
De l'un des pôles, le démon de la tempête
Nous épie et de l'autre, un Ange blanc nous guette,
Prêt à lutter dans les ténèbres, franc et prompt...
Des couronnes et des crachats sont sur les fronts...
Et nous sommes l'enjeu et nous sommes la proie.
Et l'on ne connaît rien du Mal ni de la Joie
Future, ni du jour qui doit s'ouvrir là-haut
Ni de la palme fleurissant le noir tombeau...

Au long des chemins gris où pleurent les hospices,
Au long des boulevards que des cafés tapissent
De zincs vierges luisant de livides cristaux,
Au long des macadams où chantent les autos,
Ils s'en vont, comme hallucinés par des délires...
Ils ont l'air d'écouter, dans l'espace, des lyres...
Autour d'eux les maisons humbles mendient un peu...
Et les fatalités chargent ces malheureux...

La Chance se suspend sur ces têtes hantées...
Par le Temps, la jeunesse est déjà dévastée...
Et l'enfant rose à qui la mère tend le sein
Reconnait en tremblant le bras de l'assassin...
Et l'autre a peur de l'hôpital où sa vieillesse
Échouera dans un lit de cendre et de détresse...
La vie est grise et triste : on sombre comme au port
Un bateau naufragé qui ne porte qu'un mort...
On dirait qu'une force aimante au loin les âmes
Et chacun file à son butin d'ombre ou de flamme...
Dans le chaos de fer et de plâtre, on s'en va,
Sous l'éclair bleu des becs de gaz et les gravats
De l'orage soufflant du haut des cheminées...
Et l'on marche, pendant des mois et des années,
Sans rien voir à côté de soi, comme isolé,
Comme perdu dans le désert, enveloppé
D'un mystère tissé d'étoiles et d'étranges
Présages, et du chant sinistre de l'Archange,
Et des tonnerres du destin crevant là haut
Parmi de noirs fracas de trompettes et d'eaux...
Et le but de ces pas qui tâtonnent sans trêve
Peut-être n'est-ce enfin que le rêve d'un rêve!...

LES VAGABONDS

Vagabonds qui passez, pliant sous le bagage,
Avec vos seuls bâtons pour soutenir vos pas,
De quel secret pays gardez-vous le mirage,
Quels royaumes se sont offerts à vos yeux las ?

— Nous sommes les errants du chemin, nous allons
Sans fin, du sud au nord ; nous rôdons par le monde ;
Des kilomètres fous ont fui sous nos talons,
Parmi des fièvres d'herbe et des tumultes d'onde !

Tourmentés de l'espoir toujours vain d'un refuge,
Nous nous sommes trainés sous des azurs changeants,
Mais les midis trop bleus aux torpeurs de déluge
Ne nous charment pas plus que les pôles d'argent.

A l'heure où crient de peur les vieux soleils crevés,
Quand on voit s'effacer les gens dans la nuit brune,
Des glaciers devant nous, pâles, se sont levés,
Avec l'air de vouloir nous porter dans la lune...

Et souvent nous avons campé parmi les neiges...
Autour de nous chantaient d'invisibles pianos,
On eût dit que la Mort avait mis là le siège...
Oh! ces pics flagellés par des vents infernaux!...

Le Sort insidieux qui volait sur nos fronts
Agitait sans parler des ombres de couronnes...
Des reflets d'étendards tremblaient sur l'horizon...
Des anges bleus flottaient dans des brouillards d'automne...

Et nous sommes allés vers les villes où luisent,
Sur l'ardoise des toits, des troupes de pigeons,
Nous avons respiré dans le souffle des brises
Des parfums d'hôpital tristes et de poisons...

Dans la ville où l'on voit des quais roses, les bars
Semblaient nous inviter doucement à des haltes...
Mais des sirènes d'or qui parlaient de départs
Réveillaient dans nos cœurs des songes qui s'exaltent...

De grands bateaux dormant sous la flamme des mâts
Nous soufflaient des espoirs divins de promenades.
Et nous partions, épris soudain d'autres climats,
Sans cesse hallucinés par des gloires nomades!...

Nous avons vu parmi des mers phosphorescentes,
Des îles sciant l'eau de leurs côtes en fleurs,
Et nous avons été rêver au creux des sentes
Et nous avons caché, loin des hommes, nos pleurs...

Les trains rauques s'enrouent à gémir sur les rails...
Les paquebots sont fatigués de tant d'écumes...
Nous avons parcouru des forêts de corail,
Et des châteaux se sont profilés dans des brumes!...

Enivrés des liqueurs subtiles du pétrole
Des autos, et du sel pénétrant de la mer,
Tour à tour nous avons cherché d'une âme folle
Le silence et la paix à nos âmes si chers!

Mais les villes où bout l'émeute, ni les ports
Où, bercés par un flot qui sent la pourriture,
Les grands bateaux captifs s'endorment sans remords
En attendant d'aller danser dans la nature.

Les hameaux accrochés au flanc des pentes bleues
Des collines, les bois pleins de cors déchirants,
Les campagnes qu'on voit s'étendre sur des lieues
Avec tous leurs carrés gras et rouges, en rang,

Les sables chauds criblant l'espace de leurs plombs,
Et les grottes d'azur où les vagues s'étaient,
Les granges ronronnant sous leur frais chapeau blond,
Les hospices, ni les palais des capitales,

Nul pays, nul recoin du monde, nulle terre,
N'a reposé nos cœurs de la course sans fin,
Nous avons dû partout trainer notre mystère,
Nous n'avons pu calmer notre insatiable faim!

Les villes et les champs ont passé devant nous
Sans ressembler jamais à l'étrange patrie
Vers laquelle toujours soupirent nos cœurs fous
Et nous sommes restés pleins de songes qui prient...

Nous nous sommes blessés d'une fatigue amère,
O Seigneur, à chercher sur le front des passants
L'âme du compagnon, du père ou de la mère
Que réclamaient nos vains désirs d'adolescents...

Parfois nous avons vu tomber sur le chemin
L'un de ceux qui, naguère, avec nous voyageaient...
Le Découragement l'avait pris par la main...
Il avait vu les sœurs du soir, couleur de craie!...

Mais nous qui dédaignons les asiles trop mornes,
Nous les avons laissé se coller par les pieds...
Des voix, toujours plus loin, se font entendre et cornent...
Que nous importe à nous, tous les estropiés!...

Or, cependant, Seigneur, nous voici tout meurtris,
Car nous n'avons jamais connu le camarade
Qui pouvait avec nous dormir loin des abris,
Et nous voguons dans la tempête, hors des rades!...

O Seigneur, faut-il donc s'en aller, solitaires,
Et toujours assoiffé d'un horizon nouveau,
Devons-nous donc rouler et rôder par la terre,
Sans pouvoir contenter l'ardeur de nos cerveaux?...

Ah! Seigneur, sommes-nous marqués par le guignon,
Couverts par votre main d'une aile de ténèbres!
Seigneur! Et se peut-il que nos seuls compagnons
Ne soient guère formés que de spectres funèbres!

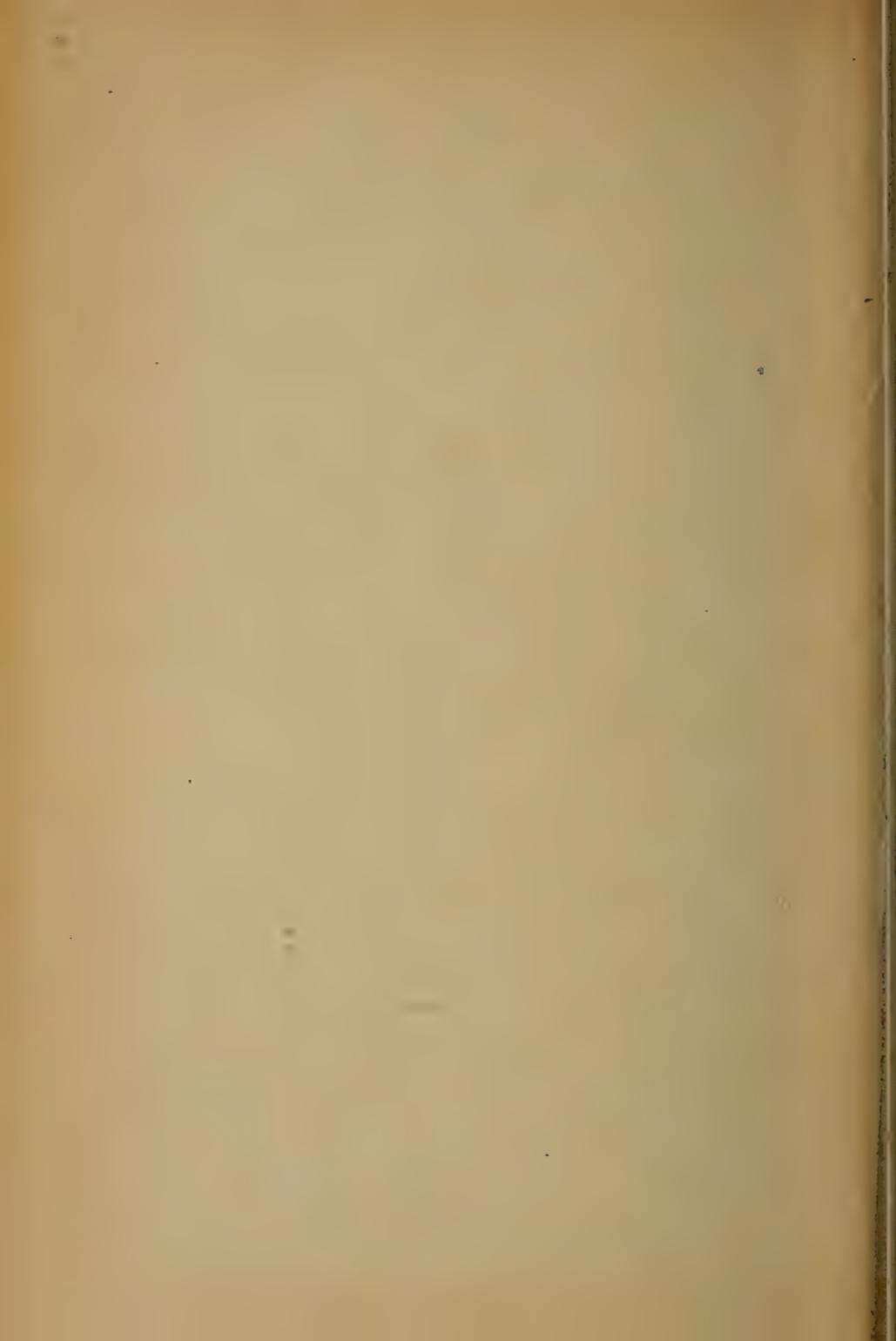
Est-ce notre destin d'errer par les villages
Sans y trouver jamais l'asile où reposer ?
Sommes-nous condamnés à suivre un noir sillage
Comme l'oiseau des mers qui cherche à se poser?...

— C'est ainsi que pleuraient les lointains vagabonds,
J'entendais dans le vent pâle passer leurs plaintes..
Sur leurs têtes tombaient des soleils de charbon,
Ils agitaient les bras vers d'obscurcs étreintes...

Saisis par le démon magique des voyages,
Ils ne se doutaient pas que je les écoutais...
Leur groupe a disparu dans un frisson d'orage,
Sous l'étendard du Songe et de l'Éternité!...

II

LES POÈTES DAMNÉS



LES POÈTES DAMNÉS

A Madame Jane Catulle-Mendès.

A l'heure où, retombant de la céleste hampe,
Luit l'Étendard du Soir,
Quand, le long des maisons on voit fleurir les lampes
Roses, — parmi du noir,

Quand la ville frémit sous les cris de l'armée
Des ténèbres, quand, seul,
Le poète amoureux de la rue embrumée
Sort, traînant son linceul,

Et que, rêveur douteux, sans gourde ni pécune,
Par les trottoirs déteints,
Il semble un orphelin qu'allaitera la lune
Et que maintes catins

Berцерont sur des draps misérables d'alcôves
Tristes, dans des hôtels, ...
Alors, moi, je m'en vais rêver, comme on se sauve
Du malheur éternel ! ...

*
* *

Je pense aux cœurs maudits de nos âges de prose,
A ceux que le guignon
Traque, à ces prisonniers pleins de songes moroses,
Vous, les chers compagnons

De mon âme : — Villiers, grand banni qui s'affame
Entre ses quatre murs,
Comme un malheureux fou parqué pour son infâme
Appétit de l'azur!

Baudelaire, attardant, par des quais sans lanternes,
Son ardeur de départs
Pathétiques vers des pays enfin moins ternes
Et de plus chauds hasards!

Et, cénobite blanc qui joue un air étrange,
Stéphane Mallarmé!

Mallarmé que visite en sa cellule l'ange
Du matin parfumé!

Mallarmé, l'écouteur des silences, l'insigne
Musicien de Dieu!

Mallarmé dont le chant sur la plume des cygnes
Monte, mélodieux!...

Et songeant à ceux-là qui, collés aux fenêtres
De la seule prison,
Sont morts de leur désir, sans avoir pu connaître
Un plus riche horizon,

Songeant à ces damnés, à ces déments qu'emmure
Un destin de bourreau,

Je vous envie, ardents éveilleurs d'aventures,
Capricieux héros,

Superbes conquérants qui, las des rêveries,
Voulez vivre! — et sans goût
Pour la tranquillité fade de nos latries.
Vous dressez là, debout!

Poètes dédaigneux des cris et des morsures,
 Qui partez, sans souci
Des mornes préjugés, faiseurs de moisissures,
 Et, filant hors d'ici,

Lâchez tout! — Toi, Verlaine, âme naïve et sainte!
 Cœur fauve d'animal!

Toi qui brûlais ta vie aux flammes de l'absinthe
 Pour oublier ton mal,

Et qui, poussé peut-être aux célestes revanches
 Par l'horreur de l'alcool
Et du crime et du spleen, baisais la plume blanche
 De l'Ange dans son vol

Vers l'azur, et roulais ta tête dans la robe
 De la Vierge et, rêvant
De douceur, t'endormais sous les hymnes d'une aube
 Qu'ignorent les vivants!...

Et toi, Rimbaud! Rimbaud, voyageur sans patrie!
 Chercheur d'or! Émigrant
Farouche qui, là-bas, perdu dans la furie
 Des mers, nargue le franc

Tohu-bohu d'un maëlstrom de vagues rouges
Crachant à gros bouillons
Sur le vaisseau penché qui s'époumonne et bouge
De tous ses pavillons!...

Et toi, Mendès! Réveur plein de grâces royales!
Subtil magicien,
Guerrier qui déployais sous la jeune rafale
Tes drapeaux anciens!

Toi dont c'était l'esprit d'errer dans l'imprudence
Et la témérité,
Semblable au funambule adorable qui danse
Sur l'arc-en-ciel d'été!

Toi dont la fantaisie était l'âme bizarre,
Et le plan sans pareil,
Et qui, pour allumer seulement ton cigare,
Aurais pris le soleil!

O maître aérien! Toi qui, pour la musique
D'un accord inouï,
Aurais fait sous tes doigts riches et magnétiques
Vibrer les infinis!

Sorcier des rimes d'or ! Beau poète fantasque,
O grand cœur ingénu
Que l'amour amusait de ses multiples masques
Et qui cherchais Vénus !

Toi qui cherchais Vénus et qui l'avais trouvée...
Belle comme la nuit,
Elle t'aimait d'avoir dans l'étreinte sacrée
Endormi son ennui !...

Toi qui t'es ri de tout, toi, l'éternel transfuge,
L'éternel insoumis,
Le moqueur qui se joue et que jamais ne gruge
Le repos ennemi !

Toi qu'on rêve insensible au milieu de l'orage,
Un œillet rouge aux dents,
Promenant l'àpre archet des tziganes sauvages
Sur ton indifférent

Violon et par jeu, tirant tant de fusées
D'étoiles, sous de bleus
Balcons, puis loin des yeux où fleurit ta pensée
T'en allant, oublieux... !

Frivole artificier ! Héros du divin rire !

Prince aux vœux ondoyants !

Toi pour qui l'univers était comme une lyre

Au dos du mendiant !

Ah ! je te vois encor, beau comme le caprice,

Te moquant des subtils

Règlements, amoureux de l'étoile, complice

Des démons, semblait-il...

Sans jamais te laisser prendre à nos gabegies

Étroites, tu vivais

Comme l'enchanteur pur dont les rares magies

Font les mondes rêvés...

Et quand, le soir, campant sous le plafond des tentes

Avec les vagabonds,

Tu regardais tomber dans la nue éclatante

Le soleil moribond,

O beau roi sans souci ! Gloire bohémienne

De tous les bateleurs,

Des baladins dansants et des physiciennes

Aux chapeaux de couleurs,

Si quelque lâche ennui, si le regret des haltes
Pourtant prenait ton cœur,
Au matin retrouvant l'audace qui t'exalte,
Et ta sainte vigueur,

Tu repartais, au chant de l'ardente fanfare
Qui tonnait dans l'azur,
Et comme raffermi, d'un cœur que rien n'effare,
Lavé de tout impur

Remords, tu t'en allais, laissant là nos refuges
De misère où, happés
Par la peur, nous gisons dans l'effroi du grabuge
Énorme, — et dans la paix!...

*
* *

Ah ! Seigneur, puisqu'il est des hommes qui s'évadent
De nos mornes prisons,
Bénissez-les, Seigneur ! Et rendez-nous nomades,
Seigneur, comme ils le sont !

Bonnez-nous le courage électrique de vivre
Comme eux ! Faites-nous forts !
Et versez-nous avec l'appel blanc de vos cuivres
Votre sain réconfort !

Afin que soit en nous cet héroïsme, en somme.
De montrer nos cœurs saouls,
Nos désirs sans pudeur, toutes nos fièvres d'hommes,
Tous nos délires, tous

Nos millions de vœux vagues et prophétiques
Et nos songes brûlants,
Et nos orgueils tendant nos âmes élastiques,
Vers l'azur, d'un élan !

Car poètes en qui palpitent les futures
Puissances, amants fous
De la vie, agités des vents de la nature,
Nous crevons de dégoût !...

Nous ne trainerons plus par des pavés sans lampe
Des regrets sans espoir,
Mais à l'heure où la Mort déploie au bout des hampes
Ses flottants drapeaux noirs,

Nous voulons, tout grisés du vin d'or des tempêtes.
 Nous parer de haillons
De songe, et s'il nous plaît, comme au sein d'une fête.
 Danser sur des rayons !

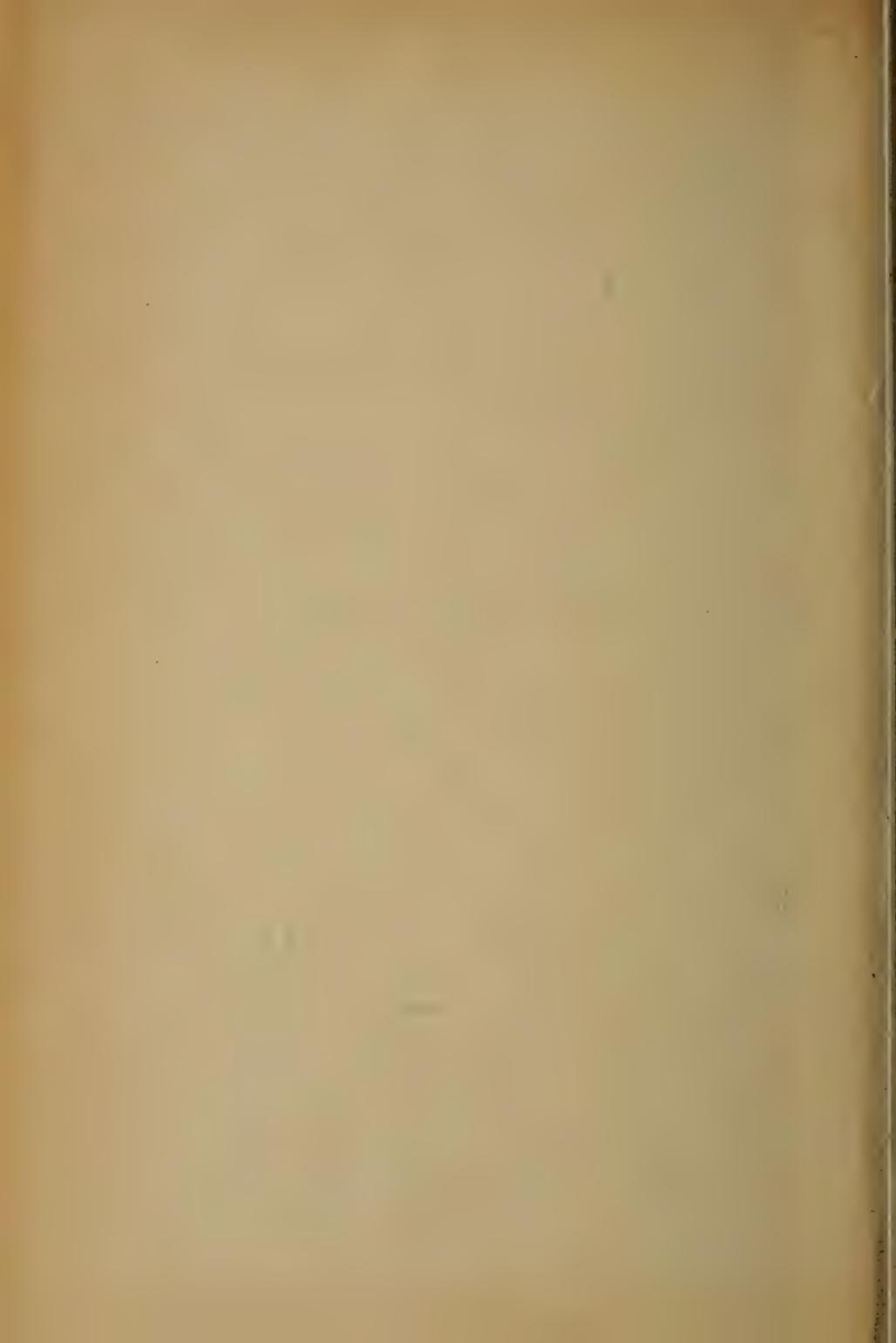
Car notre âme brisée aspire à des fortunes !
 Et, s'il faut, pour le front
De la seule exilée, une fleur de la lune,
 D'un bond nous monterons

Dans la lune et, parmi des glaces infernales,
 Nous irons la chercher,
Cette fleur, papillon de cristal, anormale
 Couronne d'un pêcher

De rêve !... — Dussions-nous rouler de ces folies
 Au gouffre, dussions-nous
Retomber sur la terre en des mélancolies
 Qui nous cassent le cou !...

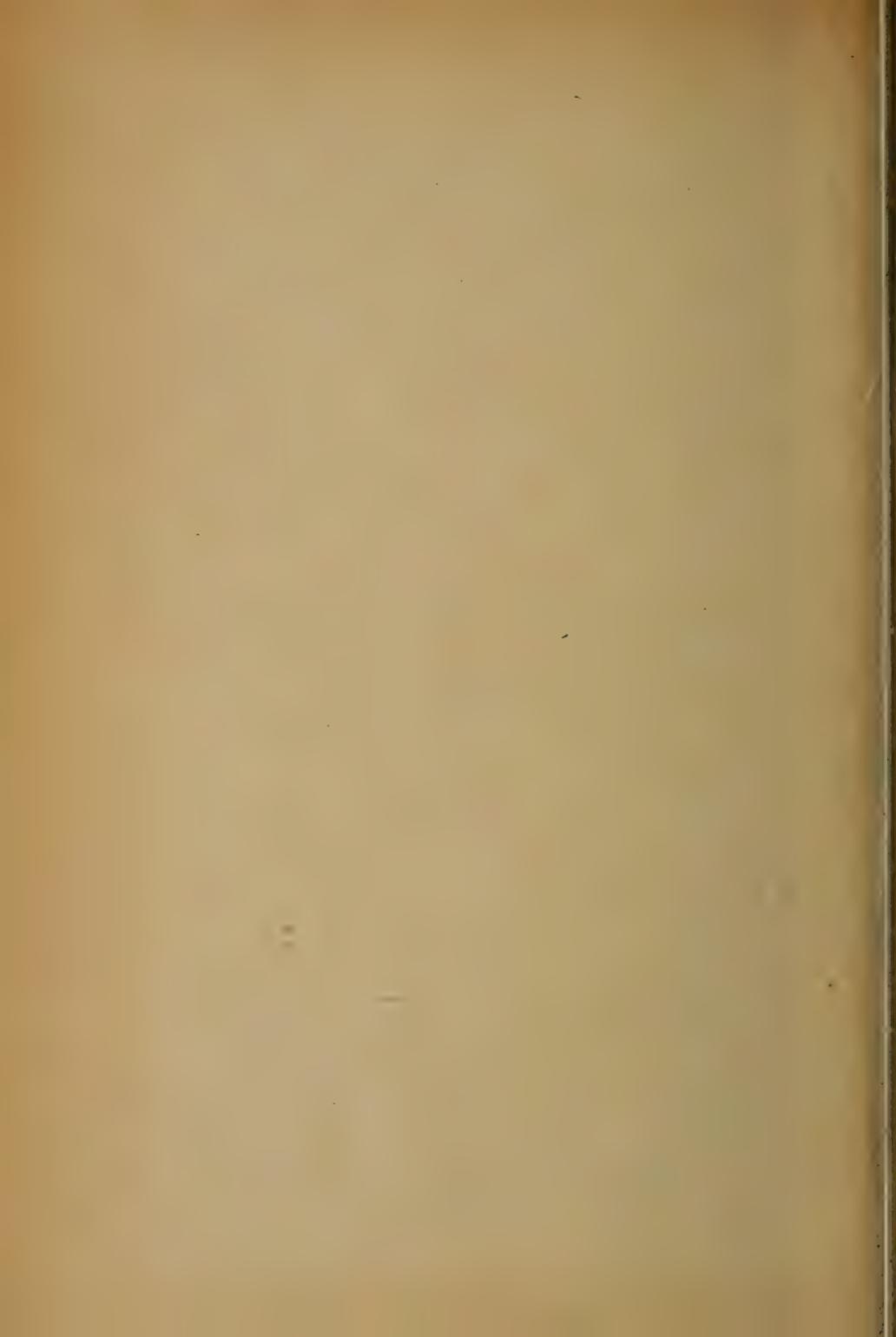
Dussions-nous, comme on file en de lugubres chutes,
 Dans des cauchemars verts,
Couler sans fin parmi des camps d'ombres en lutte,
 Sous des cieus entr'ouverts,

Sous des cieux tout troués de flammes et de glaives
Qu'agiteraient les vents,
Et puis nous perdre alors dans l'écume des rêves,
Enfin loin des vivants !...



III

PARMI LES JOURS PASSÉS



JEUNESSE

A M. L.

Réveils lâches plombant la peau et les paupières,
Pas malades qui font grincer l'herbe et les pierres,
Repos sans fin, projets inutilement fous,
Douceur de croire et de partir on ne sait où,
Longs silences à deux sous la lune blafarde,
Et les rêves, le soir, veillant dans les mansardes !...
Je songe à tout cela, à cela qui m'est cher !
A tous ces faux beaux jours, à tous ces jours d'hier !
Je les revois ! (C'était à l'époque où s'étaient
De frais drapeaux sur tous les toits des capitales !)
J'allais portant ma foi comme une lance au poing...
(Mes espoirs, mes espoirs, comme vous êtes loin !)
— Il faisait beau ; partout, dans de bonnes tempêtes,
Luisaient les gloires d'or des triomphales fêtes !

(Ah! désirs, fiers désirs qui nous tenez aux reins
Comme un os de solide amour sûr et serein.)
Qu'êtes-vous devenus? Et comme elles sont mortes,
Maintenant, les candeurs d'une âme tendre et forte!
— Je songe et j'aperçois, dans des brumes, quelqu'un,
Quelqu'un de pur, qui semble, aujourd'hui, bien défunt.
C'était un dur enfant, c'était un enfant pâle,
Un enfant triste et doux qui narguait les rafales...
Parmi les linges blancs d'un très humble grabat
Une femme pleurait en étendant les bras...
Et puis, je vois, dans les opales d'une aurore
Glacée, un froid carreau que le vent décoloré,
Et derrière ce froid carreau, un être fait
Un geste et puis un cri faiblement étouffé
M'arrive et l'on entend voler dans l'air un ange...
(Ah! ces images qui s'éclairent! c'est étrange
Tout ce qui monte en moi, maintenant, d'oublié!
Et comme ce vieux temps revient en moi crier!...)
— La ville! Tous les bruits de la ville me chantent
A l'oreille, — des voix me parlent et me hantent!...
Et je songe à la rue où le tendre bistro
Bénissait d'une odeur d'absinthe le troupeau
Des pauvres gens trainant leurs pas dans les fumées

Que la lune propage en ces nuits enbrumées!...
Et puis je me souviens des longs chemins de fer
Qui passaient sous le pont pour aller vers la mer...
Et j'évoque en rêvant les vieux soirs dans la neige :
Sur le canal tous les bateaux ont mis le siège,
Les cafés sur les quais clignotent dans la nuit,
Une lanterne a l'air de lâcher son ennui,
Et l'on s'en va tandis que le vent froid vous cloue
Dans la peau ses couteaux teints de sang et de boue...
Et je vous vois passer, reines roses des soirs,
Belles aux colliers d'or, sorcières des miroirs,
Sœurs pâles des rêveurs et saintes de décembre!.
— Autour d'elles, flottaient de vagues relents d'ambre
Et des œillets dormant au creux des caracos
Jetaient leur poivre au vent des nuits pleines d'échos...
Des bracelets de verre et des boucles d'oreille
S'agitaient dans un bruit de musique vermeille...
Et dans de l'ombre, au loin, pleurait l'âme d'un mor
Exhalant sans pitié pour nos mornes remords,
Par la gueule de cuivre âpre d'un gramophone,
Sa romance, parmi la rue humide et jaune...
— Ah! Souvenirs!... Jeunesse éteinte! Souvenirs!
Tout cela qui n'est plus et ne peut revenir!

Fraîcheur des mains ! Parfum dans la chaleur des nattes
Promenades ! Soupirs ! Blessures écarlates
Des lèvres ! Faux colliers de verre autour des cous...
Et les départs vers les hôtels borgnes si doux !...
Et les chaudes beautés dont l'élégance fringue...
Et dans le fond des nuits mystiques, les bastringues
Lançant languissamment sous le ciel délicat
Les vacarmes de fer de leur harmonica...
— Tout cela, tout cela que remâche mon âme,
Ce sont les souvenirs d'une jeunesse en flamme !

ENFANCE

Au fond de mon passé, — de mon morne passé : —
Je vois l'hiver, j'entends l'appel d'un trépassé...

Des glaces bougent, — l'hiver blanc sculpte le fleuve !
La terre dort sous un brouillard couleur de veuve...

Il fait froid dans mon âme, il fait triste, il fait gris :
Ah ! tous les vieux regrets d'un cœur endolori...

*
* *

Au fond de mon enfance, — au bout des heures, — sourd
Un soupir ; — et voici la naissance du jour !...

L'aube comme un oiseau puérilement zézaie
Tandis qu'au loin zigzague un tonnerre de craie...

Au fond des temps, — dans le lointain de ces jours-là! —
Une petite fille a des yeux de lilas...

*
* *

Ses doigts, ses doigts de lait font chanter le piano...
Et ce sont les plaisirs des jours dominicaux!

Et les après-midi, quand les brises pullulent,
L'âme rêveuse fuit sur l'aile d'or des bulles!...

L'eau sent la vase et s'électrise de poissons
Translucides qu'on aperçoit de la maison.

*
* *

Le soir, comme un rôdeur, un orage câlin
Ronronne dans de l'ombre, autour du chaud jardin.

Et soudain, dégainant tous ses éclairs, éclate
L'orage blanc et noir sur la rivière plate.

Et tous les deux, nous nous serrons, pauvres petits,
Près de la vitre où la tempête retentit...

*
* *

Une rose exhalant des parfums fait des ronds
Dans la fluidité de l'air qui se corrompt...

A l'église du bourg, en haut de la colline, —
L'angélus tourne au son de ses voix argentines...

La lune sur les prés met la nappe! — O lapins,
Venez au bleu banquet des menthes, sous les pins!

*
* *

L'herbe luit haut, ma sœur, — par-dessus nous, ma sœur!
Et puis, nous naviguons dans ces chaudes rousseurs...

L'herbe a la fièvre. Il fait brûlant dans le bois rouge,
Dans le bois rouge où pas une feuille ne bouge...

J'ai peur! Je ne sais pas très bien de quoi j'ai peur!
— As-tu vu ces grands spectres fous dans la vapeur ?...

*
* *

Au fond de mon enfance, — au fond de mon passé,
Je vois la berge blême où la mort a passé...

Un secret rossignol perce l'azur de verre...
Un lointain rossignol pleure dans du mystère...

Et la nuit, sur les eaux, la lune avec les vents
S'amuse à mille jeux vagues et décevants...

TRISTESSE DES AMANTS

Souvenirs qui rôdez autour du solitaire,
N'allez-vous pas lâcher vos funéraires draps ?
Vous reverrai-je enfin, figures de mystère !...
O voix que jamais plus mon âme n'entendra !...

C'était voici des ans ! — Ah ! vie étrange et brève !...
Un tzigane en chantant touche son violon,
Un son rauque s'envole et passe comme un rêve...
Et puis c'est le silence, en un désert sans nom...

Voici des ans déjà que, par la fantaisie
Ironique d'un dieu plein de pièges moqueurs,
Je vous ai vue, Enfant aux traits de poésie...
Et tout cela n'est plus qu'un souffle sur mon cœur !

C'était en un pays de cendre et de basalte, ...
Les laves d'un volcan recouvraient le terrain...
Ah! misérable amour, comme tu nous exaltes
Et comme, cependant, tes mirages sont vains!...

Il faisait un jour gris et, par-dessus les roches,
Roulaient languissamment des nuages poudreux...
Le vent pâle crevait dans des échos de cloches...
Quel néant que le monde et comme tout est creux!

Avez-vous quelquefois vu jaillir ces fusées
Élastiques dont l'ombre avale les feux d'or !
Elles n'ont lui si haut que pour tomber, brisées.
L'instant de leur éclat est celui de leur mort...

C'est ainsi qu'ici-bas, créations d'une heure,
Fantômes fugitifs, nous cherchons à briller...
Un mobile jet d'eau qui dans l'espace pleure
A moins d'inconsistance et de fragilité !...

Jours enfuis ! Je voudrais vous tirer des ténèbres,
Mais vous vous enfoncez dans un lâche brouillard.
Comme rongé des vers, le vieux Passé funèbre
N'est qu'un pauvre oublié qu'emporte un corbillard...

Qu'est-ce que vos serments de tendresse éternelle,
Tristes amants perdus, mystérieux humains !
Vous errez au hasard, épaves solennelles,
Ignorant le destin que vous suivrez demain !...

Je l'appelais dans l'ombre et la nommais : mon âme !...
Des mots plus grands que nous nous échappaient du cœur...
Mais lorsque l'infini nous couche dans sa lame
Toute énergie expire aux coups de ce vainqueur !...

Comme nous nous aimions quand, le long des terrasses,
Sous la pluie et le vent, nous allions tous les deux !
Mais ses yeux de douceur et sa face de grâce,
A peine seulement si je me souviens d'eux !... ..

Ah ! malheureux amants qui, lorsque la folie
Nous prend, jurons d'aimer sans réserve et sans fin.
Nous devrions penser à la mélancolie
De ce monde où tout change, où rien n'est qu'incertain !...

Car tandis que, les doigts aux doigts de nos maitresses,
Nous nous grisons chacun de notre éternité,
La mort déjà, la mort aux obscures caresses
Travaille, comme un rat morne, à nous dévaster !...

Et c'est l'horreur, hélas ! dont ce monde halète,
Seigneur, que lorsqu'ils croient s'unir dans un baiser,
Les macabres amants qui heurtent leurs squelettes
Sentent soudain leur corps et leur cœur se briser...

1907.

LE CAVALIER

Mon cœur, — oh! mon cœur! — l'entends-tu passer,
Ce beau cavalier qui vient du Passé!...

Tout tremble au galop de son blanc cheval...
Mon âme! Il accourt à travers le val!...

Ce beau cavalier, ce fort cavalier,
Il porte l'épée et le bouclier...

Il a le front noir sous un masque d'or,
Ce haut cavalier qui nargue la mort...

O mon cœur, mon cœur! — te rappelles-tu
Comme il bataillait, tout de fer vêtu!...

Comme, sous des rocs d'épouvantement,
Il gardait ses yeux de dur diamant!

Et comme, n'ayant pour tous compagnons
Que le clair Courage et que le Guignon,

Il allait, sans peur et sans peine, droit,
Très pauvre pourtant, mais fier comme un roi!...

O mon cœur, mon cœur, l'entends-tu passer,
Ce franc cavalier qui vient du Passé!

Il a ton visage amer et moqueur,
Il a ta vaillance, il a ta langueur...

Les gens qui le voient, les gens qui, des seuils,
L'aperçoivent, crient que voici le Deuil,

Que voici la Peste et le Navrement
Et la Nostalgie au regard dément!...

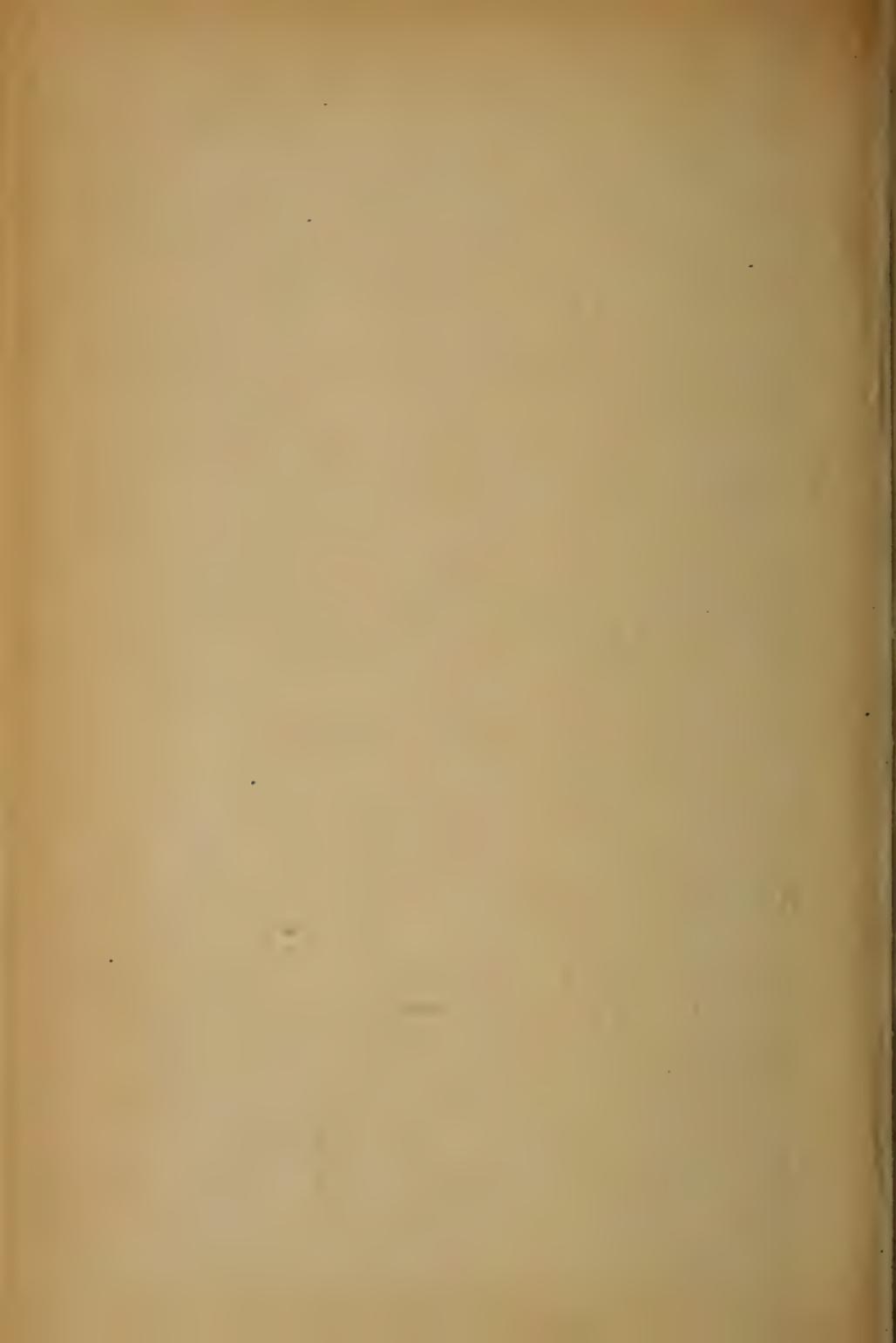
Et pourtant, mon Dieu, vous devez savoir
Quel bon désespoir est son désespoir!

Et vous connaissez, Seigneur, ce qui luit
De secret soleil sous cet air de nuit!...

Ah! doux cavalier! Cavalier serré
Dans du fer, hélas! mais mal cuirassé,

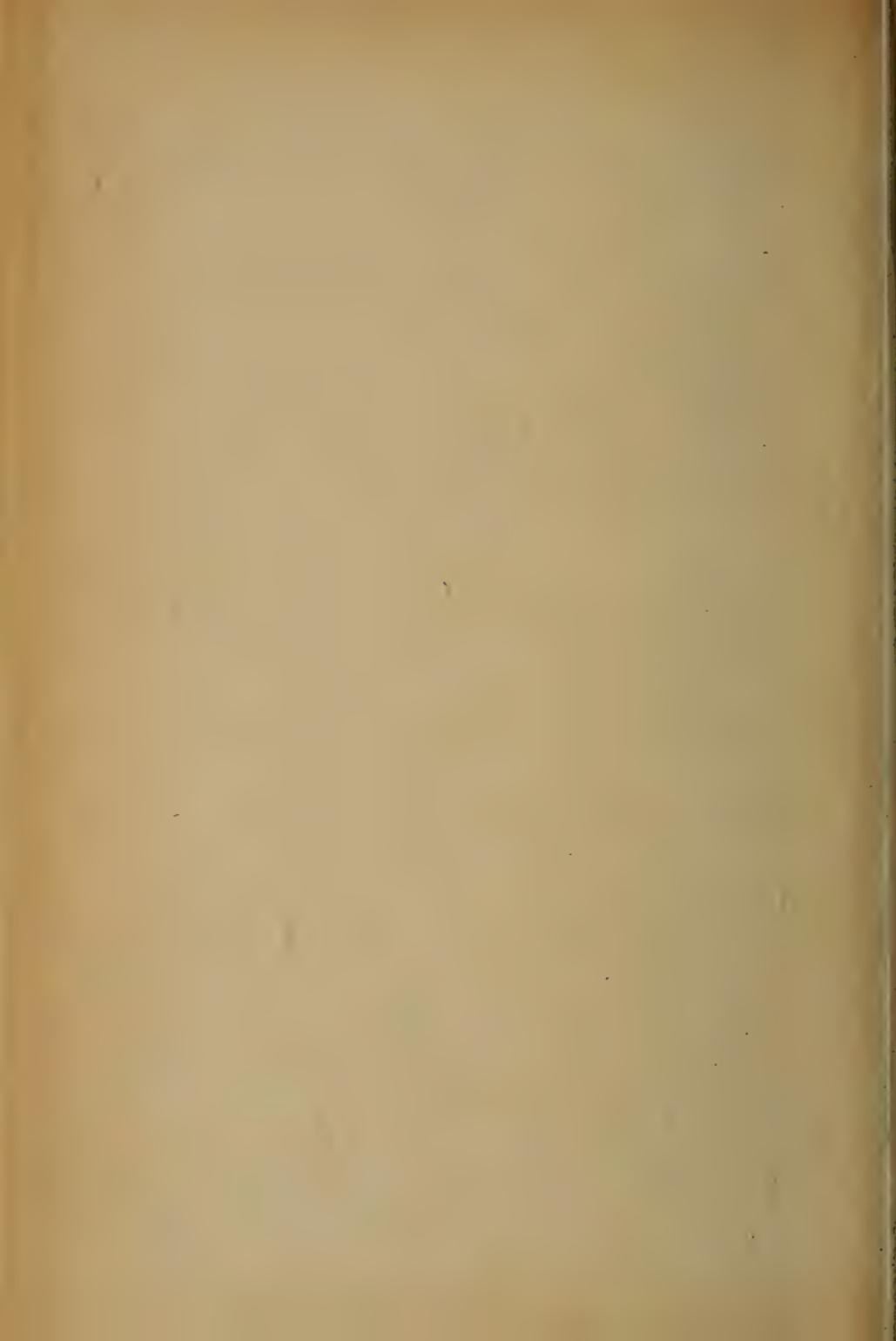
Où t'en vas-tu donc, Songe d'autrefois!
Vieux spectre des jours de gloire et de foi?...

Mon cœur, — oh! mon cœur! — l'entends-tu passer,
Ce grand cavalier qui vient du Passé!...



IV

LE VOYAGE EN AUTOMOBILE



LE VOYAGE EN AUTOMOBILE

A Madame Georgette Leblanc.

A nous les bois, la côte et, tout trempés de mûres
Les taillis, et la pourpre en remous des labours.
La fondrière humide errant sous la ramure
Et les halages gras qui mènent vers les bourgs !. .

— Du fond mouvant des horizons voici que viennent
Vers nous, comme à l'appel surhumain de nos cœurs,
Tous les chemins multipliés au long des plaines
Avec leurs palmes d'or et leurs chants de vigueur.

Et désormais, narguant les chutes où chavirent
Tour à tour les poteaux fantastiques et blonds,
Les bosquets ravagés de guêpes en délire
Et les enclos multicolores, — sous les plombs

Du rouge été qui tombe en brûlantes rosées
Et nous roule en sa flamme ainsi qu'en un drapeau,
Nous allons, fous de fièvre et les tempes glacées,
D'un mouvement interminable, sans repos...

Nous allons, saouls de brise et d'écumes, d'aromes
De pétroles, de fleurs, de sables, de vins sûrs,
Et l'ivresse qui met des flammes à nos paumes
Nous précipite aux picș levés vers les azurs.

Mais la cime soudain se renverse, — l'abîme
Se creuse et tourne, empli de brumes fermentant.
Nous glissons dans l'angoisse âpre qui nous opprime.
Comme soumis à l'influence d'un aimant.

Et déjà quelque gouffre, encore au loin, nous happe...
Seigneur ! où tombons-nous, Seigneur, — un bleu glacé
D'eaux miroite et s'étale en une longue nappe !
Puis plus rien ! — D'un seul bond nous voilà hors d'ici

Entre de longs talus de broussaille et de boue,
Tandis que se rebrousse un blé d'aube lavé,
Filons donc ! Et heurtons à ces rochers nos roues
Heurtons-les ! Puis roulons, pantelants et crevés...

Mais soudain le chemin se redresse et nous porte
Et, ravis du plaisir de délivrer nos freins,
Nous montons dans un cri d'espérance plus forte
Vers des hérissements lumineux de terrains...

Ah ! délice ! Pouvoir, enfin, parmi des lignes
Régulières de carrés d'herbes et d'étangs,
Sentir venir à soi sans que le regard cligne,
Comme en chantant tous les courants calmes du temps !

Luzernes et gazons, comme l'on vous possède !
Comme à notre caprice on vous voit frissonner,
Vous, vapoureux coteaux que scie une pinède
Et vous encor, volcans de laves couronnés !

Sans regret ni désir des choses disparues,
Nous fuyons, bousculés de rythmes caloteurs.
La Mort court avec nous sur le pavé des rues,
Des Anges vont pleurer dans les tristes hauteurs.

Mais que nous font à nous ces gestes de ténèbres,
Et les signes d'effroi de quelques vains limons !
Lequel peut nous toucher de ces soupirs funèbres,
Quand ce rauque ouragan nous secoue aux poumons !...

Les arbres sont couchés sous la rafale et crient !
Contre l'horizon noir fleuri de draps brûlants
Voilà que des tambours exaltant nos furies
Nous mènent, démontés et dans le vent, hurlants.

Environnés d'un bruit d'ailes d'or et de cloches,
Nous tournons nos destins vers les néants amers.
Et les pressentiments qu'éveille notre approche
Se lèvent sur les monts et la plaine et la mer.

La terre bout. Le vent semble un rude élastique.
L'horizon avec des décharges de gravats
Nous accueille et, poids bleu que notre élan fabrique,
L'énorme azur pend en blocs pâles sur nos bras...

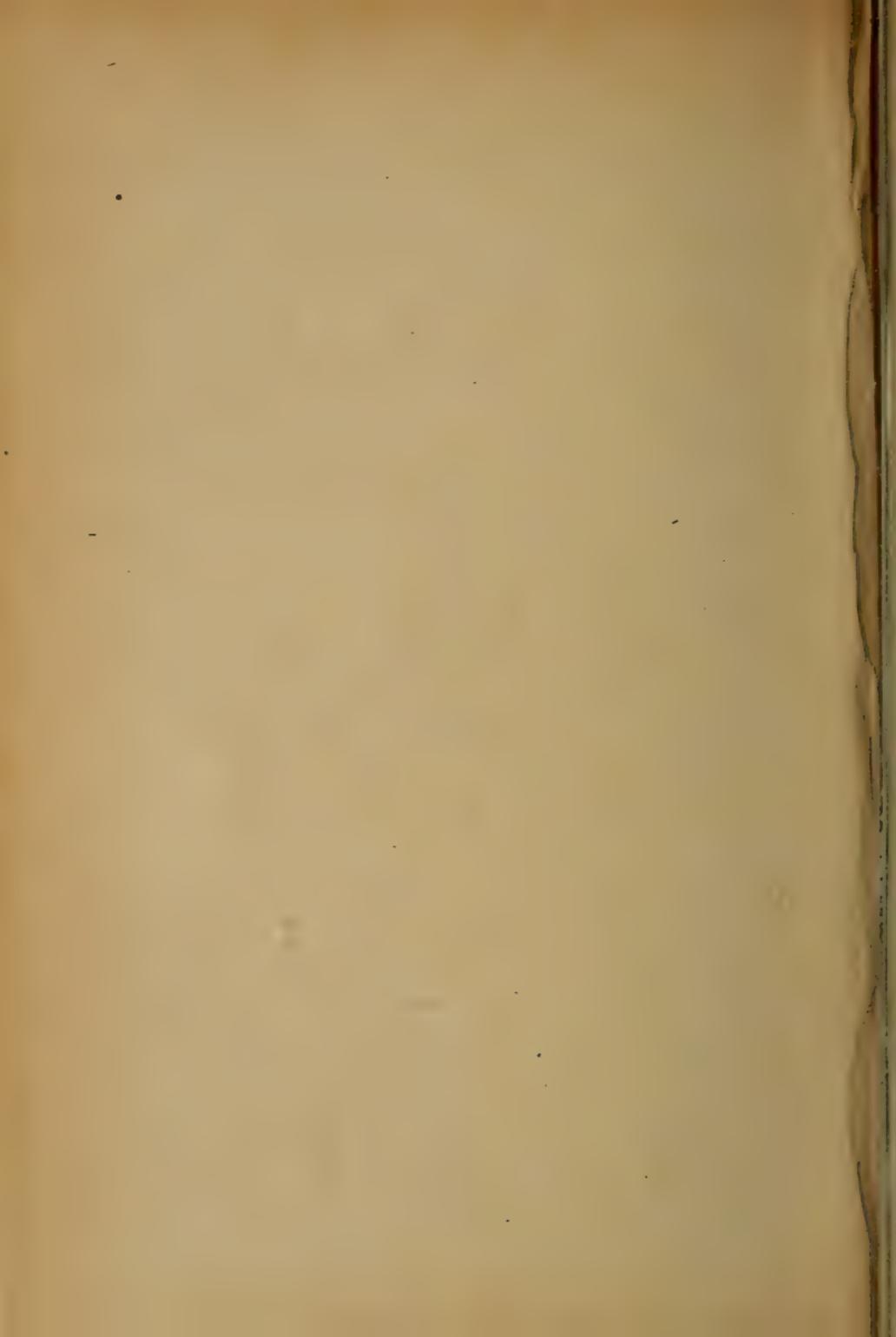
Mais qu'importe ! — Aiguissez vos couteaux, feux des trombes
Sur moi, foudre ! Éclatez, tempêtes de cailloux !
Effleurant les rochers que des soleils surplombent,
Sans faiblir, déroulons les kilomètres fous !

Sans trembler ni frémir, risquant tous les vertiges.
Sous des crépitements de blancs grêlons glacés,
Dévalons et passons, de prestige en presitge,
Dussions-nous, tels des pots d'écarlate, casser !...

Dussions-nous, tout à coup, lancés là-haut d'un bond
Fabuleux, nous trouver parmi les rouges laves
De ce soleil qui nous rôtit de ses charbons
Ou pâles, atterrir en ces lunes qu'on brave !

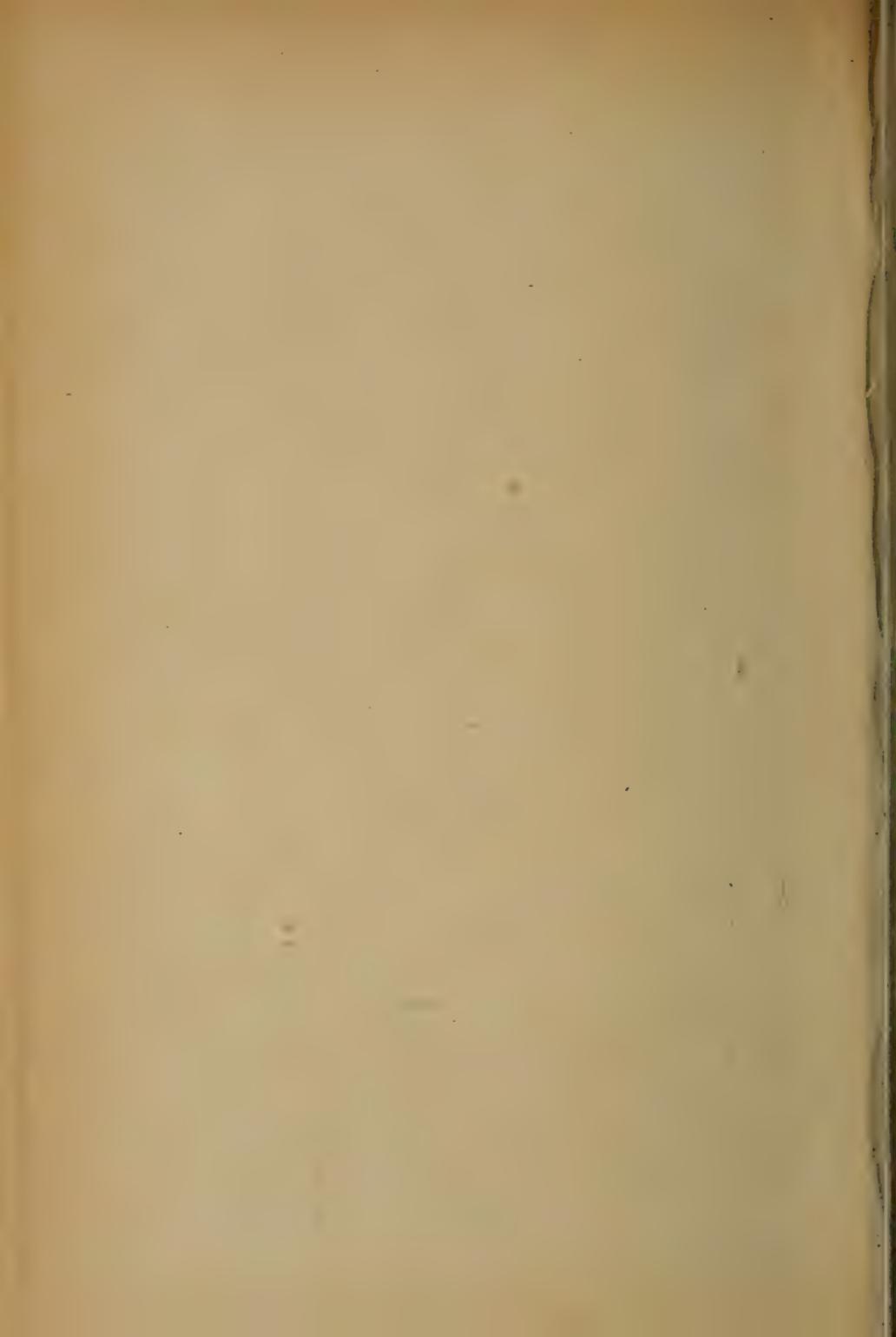
Dussions-nous atterrir en ces lunes de mort
Et, désormais perdus, voyager sous vos glaces,
Froids enfers, et souffrir tous nos mornes remords
Et rêver dans l'horreur blême de ces espaces!...

— Activons ! Activons encore ! — A nous sans trêve,
Les prés roses, le val et les landes d'ajoncs,
La colline où s'égoutte une aurore de rêve
Et la pente, et ce versant vert où nous plongeons...



V

AMOUR



HYMNE

O mon cœur, est-ce donc l'espoir de vous revoir ?
Je palpite et je ris sous le feuillage noir...

Le feuillage luisant d'un saule flotte et fume...
Un ange en pleurs se plaint dans un vent d'amertume...

O mon amour, mon cher amour, le sentez-vous,
C'est vous qu'attend dans ces ténèbres mon cœur fou!...

La lune bleue a fait neiger de la fumée...
Je vous cherche à tâtons, ma pauvre bien-aimée!...

Je voudrais vous étreindre, ô mon charmant tourment !
Ah ! la tristesse, hélas ! d'un tel enchantement !...

Le soir m'apporte un chaud parfum dans la verdure...
Parfum de chair, parfum huileux de chevelure...

Et ce parfum, ce parfum âpre et délicat
M'arrive dans l'écho doux d'un harmonica...

Est-ce qu'on chante? Et qui donc joue? O la musique
Bizarre! Et cet envol de notes pathétiques!...

Est-ce vous, douce fille, est-ce donc vous, ma sœur?
Voilà que sur mon cœur je sens votre douceur!...

Voilà que sur mon cœur s'abat comme un orage
Le flot de vos cheveux où l'âme fait naufrage

Et s'enfonce en criant, blême de volupté,
Comme un noyé tombé dans des éternités...

Et je vous presse dans mes bras comme une épave...
J'ai faim de vous et de votre âme et je m'en gave...

Et voilà qu'en vos yeux tendres, — ô mon petit.
Tout mon amour près de ton rêve se blottit...

Et dans l'air on entend des cloches de rosée,
Des cloches sonnant clair sur des cimes baisées

D'étoiles, sur des monts magiques où l'Amour
Danse comme un enfant que couronne le jour...

ROMANCE

Pourquoi c'est vous que j'aime encore, ô mon amour?
O mon si simple amour, pourquoi, malgré les jours
Et les jours, c'est vers vous que, jamais fatiguée,
Revient fidèlement ma tendresse plus gaie
Et plus sûre sans cesse et plus vaillante encor
Et qui quête de vous comme une aumône d'or
Le regard clair mettant sur des nuits de naufrage
Son étoile, pour vous guider hors des orages?...
Pourquoi vous m'êtes chère, ô mon âme, pourquoi
J'aime à vous regarder, humble et me tenant coi,
Tandis que, sous l'éclair pâle d'un soleil d'ambre,
Vous allez et venez dans cette étroite chambre
Dont vous faites pourtant le meilleur des châteaux,
Et qui me fut si douce en des temps si brutaux,
Quand les Ennuis et les Chagrins mettaient le siège

A ma porte, et campaient sans fin parmi les neiges
Polaires d'une immense indifférence et, là,
Me cernaient de leurs feux, d'un effort jamais las?...
Pourquoi c'est encor vous que j'aime et dont s'étonne
Mon cœur toujours sensible à tout ce qui rayonne
De secrète beauté sur un visage humain?
Pourquoi vous m'êtes chère et le serez demain?
Pourquoi vous êtes celle encore qui m'importe,
O ma petite enfant si fragile et si forte,
Et si fière et toujours disposée au combat
Pour la sainte pensée étrange du soldat
Que je suis et que, sans faiblesse ni trahison,
Je voudrais demeurer, — trouant la brume grise
De ce monde, étouffé dans sa médiocrité,
De mes rouges drapeaux d'amour et de fierté,
Et, sans souci de rien jamais que de la vie
Immense offerte à l'âme effrénée et ravie,
Ne désirant que ses royaumes obtenus,
Ses royaumes pleins de mystères ingénus?...
Pourquoi c'est vous mon cœur? pourquoi c'est vous mon âme?
Pourquoi m'unit toujours à vous ce lien de flamme?
Pourquoi je ne saurais me détacher de vous?
Pourquoi la vie, hélas ! parmi mille remous

Amers, peut me lancer, comme dans des abîmes,
Sans me faire lâcher ce vaisseau que nous primes
Autrefois, tous les deux, aux heures du matin,
Et qui nous a portés sans fin dans l'incertain
Et l'indécis et le flottant souci de vivre,
Au milieu de tohu-bohu dont je suis ivre?...
Ah! mon amour, ah! mon amour, si vous voulez
Le savoir, il vous faut vraiment le demander
A votre âme et rien qu'à votre âme pure et sûre,
Elle qui m'a pansé, guéri de mes blessures,
Soutenu et rendu plus ferme, et gardé droit,
Et défendu dans l'ombre et la guerre et le froid
Cruel, et la tristesse âpre des jours féroces,
En m'escortant d'un hymne héroïque de noces!...

RÉMINISCENCES

Est-ce vos yeux, — vos yeux! — qui me font mal encor?
Ils m'ont percé le cœur comme un grand glaive d'or...

Voici des ans, mon Dieu! voici, déjà, des ans!...
J'en porte encor la plaie en un souci cuisant...

C'était près de la mer, — une mer au flot noir,
Où le vent s'étirait dans un grand nonchaloir,

Une mer où glissaient, livides et nacreux,
Des frissons précurseurs de houles, dans des creux

Salés, dans des remous troués de vos éclairs,
Élastiques poissons qui filez, frais et clairs!

C'était près de la mer! — ô les puérités
Des premières amours et leurs témérités!

Elle était douce avec des gestes pétulants
Et je ne lui parlais qu'en mots vagues et lents...

C'était au temps béni des flammes, quand vous mord
Un désir qui s'avoue, hélas! en un remords...

Souvent, je la blessais sans même le vouloir...
C'était près de la mer, — une mer au flot noir...

O mon cœur! — Je voyais ses yeux me regarder
Et plein de transes, je tremblais, intimidé...

Quelquefois, je risquais de lui prendre la main
Et nous marchions un peu parmi de faux chemins

Dans les roches, ou bien sur le sable, dans l'eau
Tiède encor du soleil fuyant sur ses radeaux...

Vous en souvenez-vous? C'était en la saison
De l'été, quand les nuits sont chaudes des tisons

Invisibles que traîne à l'horizon le vent,
Et qu'on vit dans l'odeur d'œILLETS pourpres crevant...

O mon cœur! — O mon cœur! — Vous les rappelez-vous,
Ces instants d'autrefois, si riches et si doux!...

C'était près de la mer! — J'en ai le souvenir
Qui me brûle toujours et ne veut pas finir...

LA MALADE

J'aime ta tête ainsi, ta tête sur ce bleu
Coussin où la bougie agonisante pleut.
J'aime ta tête ainsi, rose et toute meurtrie
D'une angoisse que seul ton regard triste crie
Et qui parle dans l'ombre, ô mon âme, de mort,
Et d'automne pleurant dans la plainte des cors...
Ah! mon amour, mon pauvre amour, as-tu la fièvre
Qu'il traîne tant d'odeurs de cendre sur ta lèvre?
Est-ce donc son frisson, mon chéri, qui te prend
Et qui met dans ton être un tremblement si grand
Et qui, dans cet air jaune et tendre de l'alcôve,
Fait flotter des relents d'ivresse folle et fauve!...
O mon amour, mon doux amour, vas-tu trembler,
Parce que je regarde à présent le remblai

Dehors, le remblai long que frôle avec des haches
De bruit le train cruel qui passe sans relâche...
Aurais-tu peur vraiment que je parte? Mon cœur,
Tu sais bien que je veille ici! Quelle rancœur
T'énerve? Quelle crainte obscure te tourmente?
O mon petit enfant, ô ma reine charmante,
Pourquoi frissonnes-tu? Qu'est-ce donc que te fait
Le monde? Quel présage en un geste étouffé
Te hante? Ah! dis, pourquoi, quand je tourne la tête,
Gémis-tu, tout ton cœur battant dans la tempête?...
Je suis là, tu vois bien, mon ange! là, tout près...
Je tiens même ta main, mon amour... Mais c'est vrai
Qu'au dehors on entend comme un pas lent qui monte...
Et dans tes yeux la peur se mêle à de la honte,
A des transes, à du remords, à du chagrin...
On dirait que ce pas t'effraie et que tu crains
Quelque chose? Crois-tu que ce soit la funèbre
Attendue?... Oh! la Mort montant dans ces ténèbres!
La Mort qui vient pour notre orgueil et nos péchés!
Dévastez-moi, mon Dieu, mais cependant lâchez
Votre étreinte et laissez celle qui, dans l'étrange
Misère de ce lit, cherche déjà votre Ange
Des yeux et se prépare au voyage sans fin!...

Le bruit s'est tu. Mon pauvre amour, n'as-tu pas faim ?
N'as-tu pas soif ? dis, que veux-tu que je te donne ?
Ne fais plus ces yeux-là ! Il ne monte personne...
Ah ! maintenant, pourtant, le bruit revient dehors,
Quelqu'un passe, dehors, dans le grand corridor...
Il est certain que quelqu'un rôde et c'est bizarre
Ce bruit fugace et qui s'étouffe et qui s'égare...
Mais ce n'est rien ; peut-être un chat nocturne vient.
Un chat souple, subtil, noir et plutonien...
Tu vois que tu pouvais dormir sans nulle crainte,
Allonge-toi, ta tête ainsi, ta tête peinte
De poudre et tes beaux yeux paisiblement fermés !
Dors, mon petit, mon enfant tendre et bien-aimé !
Dors, mon cœur, dors, enfin tranquille, avec ta rose
A la lèvre, sur ces coussins trop bleus qu'arrosent
Tes cheveux et tandis qu'on voit dans le lointain
Une blême fusée étoiler le matin,
Et que filent, là-bas, les trains teintés d'aurore,
Dors, et ne songe plus au mal qui te dévore...
Reste ainsi, sans bouger. Reste et ne prends souci
De rien, puisque je veille et que je suis ici !...
Ne tremble plus. Sois sage. Oh ! surtout ne regarde
Ni la froide fenêtre où de l'ombre s'attarde

**Encore, ni la porte ouverte où luit la clé,
La porte où tu pourrais voir une main trembler
A la clé, — une main longue et mystérieuse
Fleurir d'étranges doigts la clé silencieuse...**

POÈME D'AUTOMNE

Seuls tous deux, — tous les deux, nous allions, solitaires.
Nous nous tenions la main : — c'était dans la saison
De l'automne, quand meurt la beauté de la terre
Et qu'un souffle inconnu roule ses sourds poisons...

Nous nous tenions la main sans nous parler; ta joue
Contre ma joue était toute chaude de pleurs...
Et l'ombre autour de nous tournait comme une roue...
Et des appels semblaient gémir dans les hauteurs...

O mon cœur, — ô mon cœur! — la peur te faisait battre
Et tu ne parlais pas, parce que tu tremblais.
Nous nous sentions perdus dans cette nuit verdâtre,
Un vent de désespoir sanglotait sur les blés..

Et c'est alors, — alors, tu t'en souviens, mon âme!
Une Voix — on eût dit un écho d'au-delà! —
Une Voix tout à coup dans cette ombre de flamme,
Dans ces ténèbres de tourmente nous parla.

« Va! » Tu l'as entendu, ce mot. Tu l'as, sans doute,
Entendu, mon amour, cet invincible mot?...
« Va ton chemin, me dit la Voix, sans peur, ni doute!
Et que le Rêve soit pour toi l'oubli des maux!... »

Le Rêve nous a pris. Et j'ai vu luire une aile
Sur toi. Nous avançons parmi de noirs rochers.
On entendait flotter des choses éternelles,
Le doigt d'un dieu semblait vaguement nous toucher...

O mon ange, est-il vrai que chancelle la brume
Au bout de l'horizon lugubre de ces monts?
Et qu'au loin, quelque part, une lampe s'allume,
Lampe d'accueil pour le repos que nous aimons!

Où sommes-nous? — Là-bas, cette lueur qui tremble
Sur la vague, l'aperçois-tu, cette clarté?
O mon amour, est-ce le jour? Dis, que t'en semble?
Est-ce le frais matin clair et diamanté!...

O toi, ma seule étoile, ô mon enfant, mon ange,
Entends-tu cette voix qui dans l'ombre reprend!
Elle dit qu'aux esprits dégoûtés de la fange
Le Rêve seul est bon, le Rêve seul est grand.

Alors, dis? Délivrons nos âmes! Qu'elles jouent
Avec l'éclair, le vent, la tempête et la nuit!
Qu'elles aillent d'un vol planer hors de ces boues
Où nous a trop longtemps englués notre ennui...

Ah! se peut-il, se pourrait-il, pauvre cœur tendre,
Se pourrait-il que, pris dans ce monde étouffant,
Nous nous trainions sans fin, sous un ciel gris de cendre,
Comme en une prison qu'aucun soleil ne fend...

Faut-il que, tâtonnant dans ces mornes ténèbres,
Seuls tous deux — tous les deux plus seuls que des proscris
Nous ne levions jamais que des linges funèbres
Et n'exhalions jamais que de sinistres cris!

Est-ce vrai, mon amour, est-ce vrai que les cloches
Sonneront sans répit sous les célestes draps
Et que, suivant toujours le dur chemin des roches,
Leur chant sera le seul que notre âme entendra!...

— Elle ne disait rien. Nous marchions côte à côte.
On voyait dans le vent rôder des spectres noirs
Et le cruel ennui, semblable au mauvais hôte,
Nous suivait comme une ombre en pleurant dans le soir.

« O mon enfant ! » disait, tout bas, la Voix fidèle,
— Et cette voix c'était comme un chuchotement,
Et cette voix faisait bouger l'ombre autour d'elle,
Autour d'elle tremblaient de légers battements...

« O mon enfant, mon pauvre enfant, sache que crève,
Devant *Celui qui voit*, le ciel intérieur !
Toute âme se délivre en volant vers le rêve.
Le rêve te rendra tous tes instants meilleurs... »

Et c'est ainsi qu'errant par cette triste terre,
Seuls tous deux, — tous les deux vêtus en vagabonds !
Nous allions dans le vent embaumé de mystère, —
Tâtonnant sans espoir sous des cieus de charbon...

C'était, — je m'en souviens comme d'une heure étrange ! —
C'était — voici des temps ! — quand l'automne se meurt...
Pourtant des signes blancs agités par les anges
Volaient bizarrement devant nos yeux en pleurs !...

CHANT D'AMOUR

O Vous, soleil noir
De mon désespoir,

Vous, par qui je meurs
D'un cuisant bonheur,

O mon triste amour,
Ombre de mon jour,

Délice et chagrin .
Dont je suis étreint,

Faut-il que, gisant,
Je perde mon sang,

Quand d'un glaive d'or
Vous percez mon corps ?

Oh ! Amour, amour,
Mon cœur se sent lourd !

Prenez garde enfin !
Car voici le lin

Tissé et le trou
Que j'ai fait pour vous !...

Prince Amour, que hait
Mon être accablé,

Vos enchantements
M'ont tenu longtemps.

Mais voici la Mort
Et sa faux encor !...

— Ah ! tonnez, tambours,
La mort de l'amour !

Roufflez dans le vent,
Orgues d'eau crevant !

Je mènerai seul
L'amour en linceul,

... Sous des azurs verts
Tout brûlés d'éclairs,

Je porte au tombeau
Cet amour si beau...

FÉERIE DANS L'OMBRE

La lampe éclaire à peine. On dirait qu'elle a peur
D'atteindre dans la chambre un être de vapeur,
On dirait qu'elle craint de faire fuir une âme,
Tant elle met de soin à retenir sa flamme...
Nous sommes tous deux seuls ! Personne autre. Et pourtant !...
Tu ne dis rien, je te regarde, je t'entends
Qui vas et viens d'un pas qu'étouffent tes savates.
Tu ranges dans l'armoire en longues piles plates
Le linge pauvre et blanc lessivé du matin,
Le linge qu'ont fleuri la rosée et le thym...
Et toute à ton souci de bien faire ta tâche
Tu ne regardes rien que ce linge sans tache...
Pas un bruit. Pas un mot ne s'élève, pas un
Soupir ne vient du fond du jour déjà défunt.
Et seulement un souffle étrange met dans l'ombre

Un battement imperceptible... Tout est sombre
Autour de toi et l'air semble tissé de fils...
Tes yeux, tes yeux si beaux, quelle mer bercent-ils ?
Quels flots phosphorescents y roulent ? Quel abîme
Plein d'étoiles y fait chanter son souffle ultime ?...

Tu ranges... A présent, voici que le balai
Rythmique chasse un peu des cendres du parquet...
Et je n'aperçois plus ton visage. Il me semble
Que dans cette ombre un clair plumage flotte et tremble.
Tout ton corps engoncé dans cette ombre a frémi,
J'en suis sûr ! J'ai senti comme un frisson parmi
Ce gris relent de nuit qui traîne par la chambre...
Et tu m'as regardé, peut-être ? Une odeur d'ambre
Se répand. Et ce sont tes nocturnes cheveux
Qui déroulent leur gros amas d'orage bleu,
Leur taillis électrique et triste de ténèbres...
Ah ! mon dieu, vas-tu pas m'envelopper, funèbre
Et brûlante, et baigner mon rêve en tes courants,
En tes fauves courants d'aromates errants !...

Tu souris, pâle à peine, un doigt contre la tempe,
Tu parais écouter la chanson de la lampe.

On dirait que la lampe innocente te dit
Des mots qu'on ne comprend qu'au jour du paradis...
Tu souris. A qui donc sourit ta bouche rouge?
A qui va cet éclair qui sur ta lèvre bouge?...
Pas à moi... et dehors, c'est le silence encor...
Et l'ombre autour de nous rôde comme la mort...
Et la lampe avec l'air de s'éteindre palpite,
Elle palpite comme un cœur qui bat trop vite...
Ah! quel pressentiment me parle dans le soir?
Qu'est-ce qui fait ce soir si bizarre et si noir?
Et ce miroir derrière toi? Sa glace bleue,
Pourquoi donc traîne-t-elle, au hasard de ses lieues
Sans nombre, tout ton songe égaré, semble-t-il!...

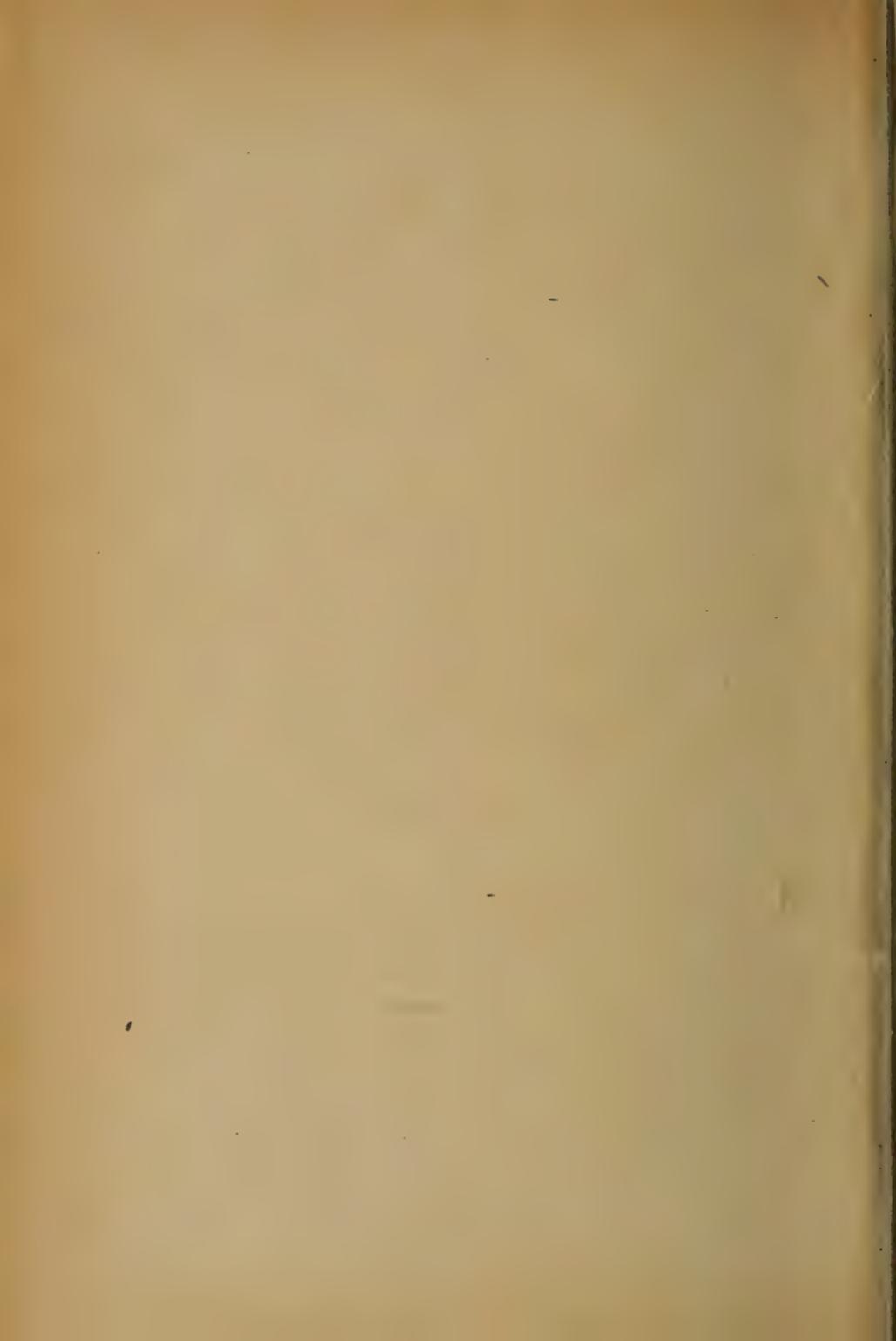
Toujours l'ombre. Toujours ce battement subtile
D'une aile qu'on ignore, invisible, et qui crève
Le silence d'un long remuement, comme un rêve...
On dirait que quelqu'un dans cette chambre va...
Quelqu'un! Se pourrait-il que quelqu'un soit donc là?
Tes yeux dardent leurs feux dans l'ombre qu'ils étoilent!...
Tes yeux pleins de l'ardeur sauvage des étoiles!
Et ton front blanc, ton front si farouche, ton front,
On dirait qu'un rayon ineffable le fond,

Et maintenant voici derrière ton épaule,
Comme en une vapeur, cet ange qui nous frôle
Depuis ce soir, parmi ce silence embrumé !
Et je vois sa grande aile étrange se fermer
Sur toi, pour te bénir de ton amour, mon âme ! —
Pour te bénir et te baiser dans une flamme !...

VI

PAYSAGES ET INTÉRIEURS

A Gustave Kahn.



ILE

Une odeur vient dans l'ombre, on ne sait d'où, — d'une île,
Peut-être? de quelque île invisible où rutilent,
Parmi de grands rochers rouges, des paradis
Exhalant leurs bouquets sous l'azur de midi!...
Cette odeur, elle a l'air d'un étrange message,
On dirait qu'elle veut nous parler de voyage,
Elle semble arriver sur la plume des vents
Comme l'appel d'amour d'un monde au loin vivant!...
Il fait très doux, le soir sur les bassins bascule
Avec ses grands reflets roses de crépuscule...
Nous sommes tous les deux paisibles sur le quai.
Des ponts de paquebots bercent les embarqués
Et l'âme des charbons lance dans la fumée
Sa légère prière opaque et parfumée...
Ah! partir! S'en aller par des mers d'ouragan,
Et lâcher tout pour des tumultes capricants!...

S'embarquer ! Et voguer au gré de ces mâtures,
Et se laisser happer par la grande nature !...
Ne veux-tu pas que, las de cette amère paix,
Nous filions ! — Démarrons loin de ces parapets
Et, pour toujours, quittons cette écœurante ville !
— Ville noire et lugubre aux misères serviles !...
Ville où le rêve meurt derrière des barreaux,
Où les quatre murs verts sinistres des bureaux
Vous tombent sur le dos de toutes leurs clôtures
Et vous mettent comme en prison, pour des tortures !...
— Ah ! l'existence ici me fatigue, à la fin !
Ce macadam vous colle aux pieds comme un destin
Tenace, et nous crevons de tout ce terre-à-terre !...
— D'au loin, me vient toujours ce parfum délétère,
Cet étrange parfum de poivre et de coco
Que traîne jusqu'ici quelque chaud siroco...
— Ah ! oui, là-bas, peut-être on voit paraître une île,
Une île où des palmiers font des ombres subtiles,
Et cette île, je lui suppose maints décors...
Cette île, elle doit être immobile dans l'or...
Elle a des bois couleur de corail écarlate,
Et dans ces bois, des oiseaux bleus jouent et s'ébattent !...
Ah ! cette île, c'est le séjour immaculé !

Elle n'est que douceur et que virginité :
Partout s'offrent des coins de calme, partout s'ouvrent
Des grottes de cristal que des pampres recouvrent...
Et puis ce sont des pics mordant le tendre azur
De leurs pointes de roc et de leurs glaciers durs
Et là, hors de l'atteinte infernale des boues,
Sans souci de ce monde où le sort vil nous voue,
Inaccessible, fier et libre, désormais,
L'Esprit pur peut enfin planer sur les sommets!..
— Ah! cette île, cette île d'or et de silence,
Cette île de fraîcheur, de force et de vaillance,
Quand donc la verrons-nous se levant tout au bout
De la mer, comme un sûr asile à nos vœux fous!..

MYSTICITÉ

Voici la lune! — O lune aérienne et molle!...
Un train file. Un corbeau dans l'orage somnole...
Au loin, le long du mur, tremble du linge et c'est
Comme si, dans la lune, un ange lessivait...
Il fait très doux. Quelqu'un s'amuse sur les branches
A faire tout à coup luire des perles blanches...
Sur le chemin qui mène au pont triste, on ne voit
Personne et dans le vent traîne un écho de voix...
On dirait qu'un dieu parle et l'on entend la foire
Rouge et noire agitant ses vieux tambours de gloire...
Sur le talus roucoule un couple vagabond...
Des présages légers passent dans les charbons
Et des fantômes sont assis devant des portes...
Cependant, le chat gris dort dans des feuilles mortes...
Et, derrière le carreau trouble du café,
On voit songer des gens, de nimbes d'or coiffés...

FILLES PRÈS DES GARES

Des plumages de corbillard sur leur chapeau,
Elles s'en vont le long des murs monumentaux
De la gare; — on les voit rôder près de la gare, —
Et la gare où les trains lancent leurs cris bizarres,
Se clôt — pour elles! — lourdement de portes d'or,
De mille portes d'or qui cachent des trésors!...

Elles ont l'air de piétiner devant des portes.
Elles attendent là, sans fin, que quelqu'un sorte...
Elles épient les gens. la nuit et le hasard...

Autour d'elles, la rue embusque ses bazars,
— De grands bazars couleur de viande et de massacre,
Et l'étalage sort des couteaux et des nacres,
Des couronnes de métal blanc, des carafons...
Le zinc des bars brille de pots et de siphons,

Les magasins masqués rient sous leur devanture ;
On voit se profiler sur de roses tentures,
Sous le lustre amical des salles à manger,
Des groupes de famille ayant l'air de songer...
Et les cafés ouverts encensent la nuit sainte
Des morbides parfums qu'exhalent les absinthes.
Et, voix morne du vieil amour enseveli,
Perdu dans quelque coin de misère et d'oubli,
Un phonographe lance au loin sa chanson fade...
La rue a sur son cœur le soir comme un malade...
Il fait un triste temps plein de pâles vapeurs,
Des gens passent, des gens empâtés de torpeur,
Des gens qu'attire au loin vers des buts de folie,
Comme un aimant, le lucre ou la mélancolie !
Et chacun marche sans savoir, vers son destin...
Et tous, comme à l'affût, partent pour des butins!...

Autour des portes de la gare et des sorties
Les filles vont, dans l'ombre électrique, blotties...

Sur leurs lèvres somnole un faux relent de sang,
Et leurs yeux palpent, l'on dirait, chaque passant...
Il semble qu'elles vont attendre à l'arrivée

Quelqu'émigrant d'une île inconnue et rêvée...

Elles ont l'air de croire aussi qu'il va venir

Un Christ blême avec de doux gestes de bénir,

Un Christ vêtu comme un voleur de grandes routes

Et dont les mots feront se dissiper les doutes...

— Ah ! quoi, mon dieu ! vraiment, toujours, permettez-vous
Que dure cette attente en ce tumulte fou ?...)

— Elles fouillent la brume où les trains s'époumonent :

(Ah ! Seigneur, est-il vrai qu'il ne viendra personne ?)

— Une atmosphère triste enveloppe les murs,

Les femmes traînent dans un bruit de rires durs...

Et les sirènes d'or des trains dans la nuit noire

Leur parlent tour à tour de douleur et de gloire...

Ah ! Seigneur, se peut-il que parmi tous ces gens

Ne se trouve jamais l'homme aux bras indulgents,

L'amant surnaturel, le chercheur d'or, le prince,

Le capitaine fier de ses lingots qui grincent,

Le roi des îles d'or fantastiques où luit

Sur la case en bambou l'oriflamme des nuits ?...

— Seigneur, Seigneur, est-ce possible, cette attente.

Et tous ces pas, sous le ciel clos comme une tente,

Sous le ciel qui leur met son opaque horizon

Sur le dos, comme un mur lugubre de prison !...

De porte en porte, elles s'en vont le long des gares.
Des gares pleines d'or, de sifflets et de phares...
Elles s'en vont rôder le long des grands pans gris
Des gares, sans jamais, de leurs doux yeux meurtris,
Percer l'ombre de terre et de brume qui bloque
Leur allée et venue et leur songe équivoque...
Elles s'en vont, les pauvres âmes, comme si
Le monde n'étalait partout que du souci,
Comme si, frissonnant toujours dans cette transe
Et cette fièvre, elles marchaient sans espérance...

SOIR

A. A. de Rosa.

Gestes las de l'ennui dormant dans les rideaux...

— Fatigues et rancœurs! — lourds passages d'autos

Qui font dans le cristal embrumé des boutiques

Voyager en chantant leurs flammes élastiques,

— Voix qui tombent, voix qu'on étouffe sur le pas

Des portes, voix de gens que l'on n'aperçoit pas!...

Odeurs des trains, gras courants d'huiles des fritures

Et léthargique paix des rouges devantures!...

C'est le soir, — le soir trouble et triste qui revient,

Le soir de fièvre plein de cris musiciens,

Le soir qui fait vibrer les salles de bastringue

Et qui, sous son drapeau d'astres dont les plis fringuent,

Promène en languissant, par les mornes trottoirs,

Son troupeau rose et blanc de femmes, — dans du noir!

C'est le soir — le vieux soir malade qui s'évoque...

De derrière les murs d'une gare, de rauques
Soupirs vous font penser à des retours de trains...
Quelque chose d'humain dans le vent vous étreint!...
Des conciles de chats pleurent dans des ardoises,
Le long des magasins des misères se croisent,
Les étages ont allumé tous leurs carreaux,
On voit des oiseaux d'or filer vers des châteaux...
D'insidieux appels partent du fond des chambres...
Sous les bleus becs de gaz, des attentes se cambrent..

C'est le soir — ah! le soir lugubre! C'est le soir
Qui fait sortir avec leurs fards et leurs miroirs
Les petites catins misérables des bouges,
Des bouges à l'affût sous les lanternes rouges...

LUPANAR

Elles sont trois, — ah! tristes âmes! — Trois soupirs
Montent vers des désirs de vivre et de partir.
Et l'on entend leur souffle et l'on voit sous la lampe
Des gestes de regret et des doigts à la tempe.
Dans le couloir, quelqu'un parle, quelqu'un s'en va :
A peine si les fronts se tournent, d'un air las...
Elles sont trois dans le salon lugubre et rouge.
Un chat passe. A la porte, une tenture bouge.
Et dehors, des appels qui traînent par le port
Vous font rêver de paquebots tout bondés d'or...

Elles sont trois. — La grande a dans ses yeux nocturnes
Le remords de sa vie obscure et taciturne.
Elle a l'air de guetter dans les cartes son sort.
Elle voit se lever des rois couronnés d'or,
Des reines, des valets, des trèfles, cent présages!

Et le malheur se montre avec son dur visage...
L'autre bâille! Elle a pris son miroir. Elle sait
Que la mort luit déjà dans son regard blessé!
Une romance geint sur ses lèvres malades.
Il flotte des relents de musc et de pommade.
Lorsque ses cheveux noirs lui roulent sur les reins
L'atmosphère s'emplit de parfums africains.
Cette femme vautrée a des colliers qui tintent,
Des bijoux de corail à ses oreilles peintes,
Elle a l'air de dormir dans le profond sofa.
Elle songe à l'amour divin de son calfat...
Et la troisième se déhanche comme on danse.
Elle marche d'un air de sauvage indolence,
Ses pieds font gazouiller de roses bracelets,
Des huiles ont graissé ses cheveux violets,
Son corps souple et furtif subtilement rutilé,
A ses poignets l'on voit des rangs blancs de coquilles
Elle porte en ses yeux des délires de rhum,
Elle laisse parmi l'eau de l'aquarium
Tremper nonchalamment sa bague de topaze
Faux, vers des poissons d'or qui sautent dans la vase...
Et c'est ainsi. Le soir nage au fond des miroirs.
Sur les miroirs passent des vents de désespoir.

Et dans le salon rouge on ne voit rien qui bouge
Que les poissons, — les électriques poissons rouges...

Le poêle ronfle, et l'air est lourd de nonchaloir...
A la porte on entend gratter... Dans le couloir
Quelqu'un se tient... Peut-être est-ce quelqu'un pour elles?...
La guigne et le bonheur rôdent dans un bruit d'ailes...
Des voix chuchotent. Les pas tournent. Puis plus rien...
Et c'est encor le vieil Ennui qui va et vient...

Elles rêvent de fiers départs pour des voyages
Pathétiques, parmi les mers, vers des rivages
Où de grands cocotiers tendent leurs larges troncs
Sous le souffle des vents que chargent des goudrons...
Elles rêvent de continents d'où l'on rapporte,
Par gros lingots, de l'or couleur de feuille morte...
Ah! pays, beaux pays, quand donc vous verra-t-on,
Pays des coutelas, des perles, des cotons
Impalpables, des tabacs doux, des confitures
Et des longues torpeurs que berce la nature!...
Elles rêvent de s'en aller et puis, soudain,
Il leur revient des souvenirs du temps lointain...
Elles revoient les jours des enfances rosées,



Quand on a l'âme encor luisante de rosée...
Elles rêvent peut-être aussi des vieux parents
Et de la grange où tremble un étal de harengs!...
Il faisait doux, des nids plein le ciel gazouillaient,
La lessive mettait ses pudeurs sur les haies,
On entendait partout vibrer les angélus,
Et des châteaux montaient de l'herbe des talus...
Ah! Jeunesse! Passé! Les adieux dans les gares!
Et le bruit déchirant du wagon qui démarre
Tandis que, sous le toit gris d'ardoise, une main
Agite des blancheurs sur l'ombre du chemin...
Les rails luisent, les rails où la fuite s'agrafe!...
Et les trains font sur les fils bleus du télégraphe
Danser au vent du soir des troupes de moineaux...
Et puis l'on file, au long des routes, des canaux,
De bourgs jaunes et blancs et des grands paysages
Qui s'étendent, tout rapiécés de labourages...
Et la ville est au bout, — la ville aux longs faubourgs,
La ville rauque avec ses cris et ses tambours,
Ses casernes, ses ponts, ses bâtisses qui saignent,
Et ses glauques bassins nauséabonds où geignent,
Gesticulant de tous leurs mâts, les vieux steamers,
Les vieux steamers lassés de rôder par les mers!...

Elles sont trois. — Dehors, personne. — Le vent chante...
On dirait que du lait de lune filtre aux fentes
Des volets et le soir somnole sur la mer
Où les grands paquebots mettent leur poids de fer...
Une sirène au loin lâche en pleurant sa plainte...
Dans le couloir la lampe ultime s'est éteinte...
Et pauvres âmes sans amour, elles sont là,
Dans l'ombre où leur destin morne les exila...
Et c'est la vie et sa tristesse d'agonie...
Et c'est la vie et son attente indéfinie...

EULALIE

Dans de l'ombre où circule un parfum rose et vert
Son corps fardé miroite en son peignoir ouvert.
Un chat noir, à ses pieds, ronronne, son échine
Vibrante, les yeux clos, comme un bouddha de Chine.
Elle appuie à sa main, sur d'étranges coussins,
Sa gorge où s'est planté le couteau assassin.
Un lourd caillot de sang fige une pierrerie
Près du cou : sa chair peinte en est toute fleurie...
On dirait qu'elle dort. Rien ne bouge. On entend
Le souffle fort d'un homme, à côté, haletant...

SOLEIL COUCHANT

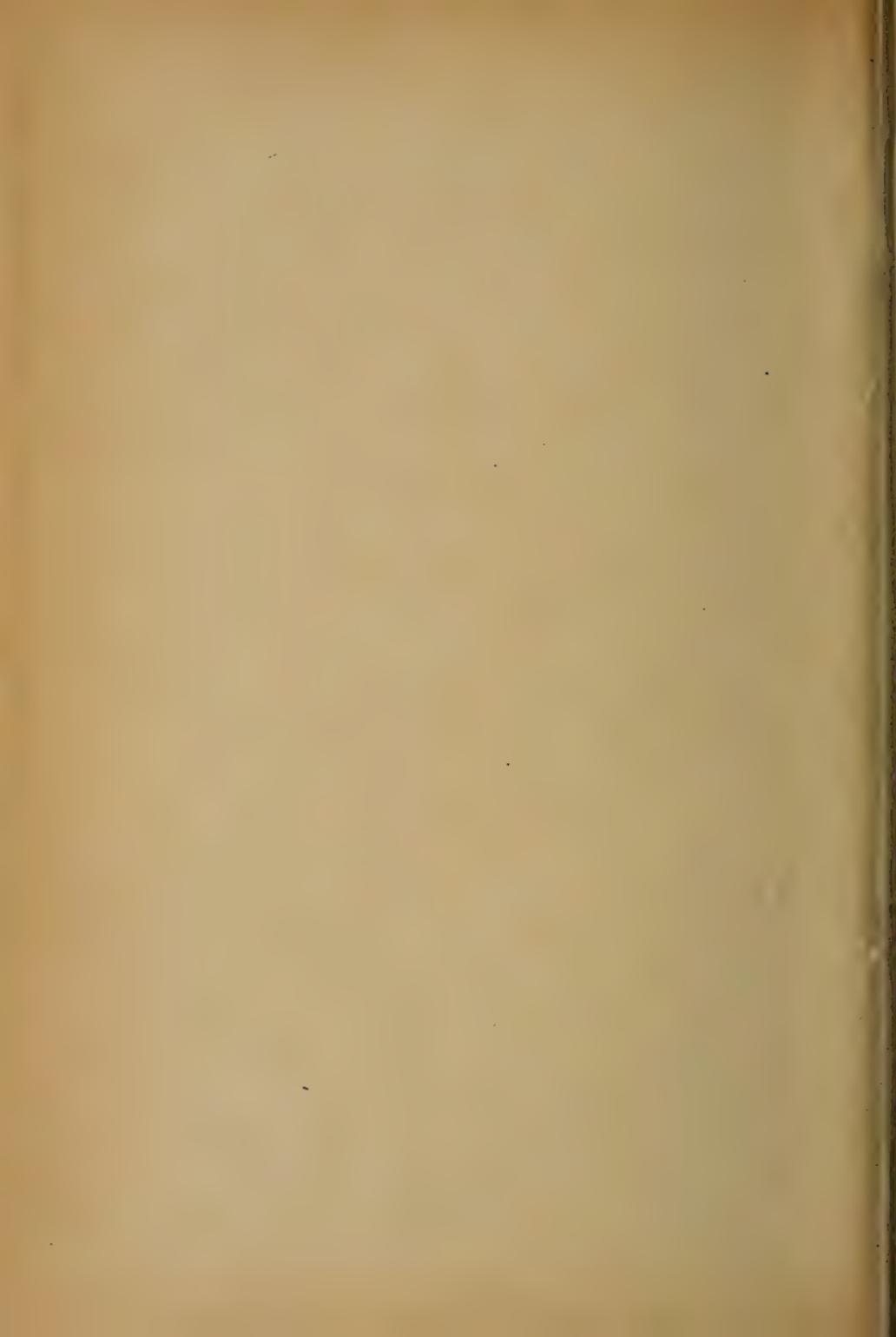
Voici le vieux soleil qui meurt, comme un cyclone
De feu, comme un soupir de trompe grave et jaune...
Au ras de la forêt et du remblai du train
Qui file, et dont la fuite en trombe nous étreint
Le cœur et nous remplit l'âme de ces fumées,
Il traîne des relents de terres parfumées...
Le soleil triste part comme un pas qui décroît.
L'ortie et le tilleul respirent dans l'air froid.
J'entends monter du fond d'un bastringue la plainte
D'un orgue avec sa voix de misère et d'absinthe...
Du gris tombe, des gens nasillent sur le pas
Des portes, quelqu'un rit que l'on n'aperçoit pas.
Et, derrière la paix rouge des devantures,
Des ombres vont, portant vers des salles obscures
Des lampes dont la flamme a l'air d'être un œillet...
Il fait tiède et le soir frissonne de volets

Étranges et de bruits d'ailes et de nuances
Où la Mort au Souci de vivre se fiance...
Au loin, la sentinelle arpente le talus...
Et moi, je songe aux temps qui ne reviendront plus.
Je regarde à travers les feuillages atones
Le dernier rayon vert de ce couchant d'automne...
Et c'est ainsi qu'il faut s'en aller!... Oh! l'Ennui
Qui vous happe et vous pousse en avant, dans la nuit!

VII

NOSTALGIES

A Edmond Rostand.



INQUIÉTUDE

O mon âme, écoute, écoute !
Un pas tremble sur la route...

J'appelle et nul ne répond
Et le flot va sous le pont...

Des cloches, dans les ténèbres,
Font des musiques funèbres...

Roses d'or et lierres noirs,
Je vous vois dans les miroirs!...

Quel parfum soudain se lève
Comme du fin fond d'un rêve!...

J'entends un cri, tout à coup,
Un cri de mort, un cri fou...

Des chaleurs traînant dans l'ombre
Déchargent des éclairs sombres...

Et là-bas, lugubre et lourd,
C'est un corbillard qui court!...

INTIME

Ne bouge pas, ne tremble pas, pauvre cœur fou !
Dehors le crépuscule avance. Fermons tout...
A travers le carreau regarde comme il tombe
De la brume : on dirait des larmes de colombe...
Quelqu'un sans doute aussi se sent trop à l'étroit
Dans ce monde où la nuit toute blême s'accroît.
Prends garde, as-tu bien tout fermé? Vois, à la porte,
On cogne! on a cogné. C'est l'Ombre de la morte!
L'Ombre blanche de mon amour qui vient encor.
Je t'assure qu'elle a cogné... Mais non, tout dort.
Je suis seul. Seul avec mon âme. Ah! mon pauvre ange,
Que crains-tu? Ne crains rien, mon ange! Dans la fange
De la rue on entend là-bas rôder des pas?
C'est la prostituée errante des soirs las,
La princesse du pauvre avec son fard aux joues,
Ses colliers, ses bijoux de fer qui là s'échoue...

C'est elle!... C'est peut-être Elle? Quoi? Qu'en sais-tu?
Peut-être Elle? O lointain souvenir éperdu!...
Du fond de mon passé, le vieux péché remonte
Avec ses grands couteaux de remords et de honte...
Elle, peut-être?... Elle est dehors, j'entends que vient
Mon amour! Mon premier amour musicien!...
Il était beau, et plein des ruses de l'enfance,
Il m'a percé le cœur des pointes de sa lance...
Je le revois... C'était au temps où, vagabond,
J'aimais à respirer dans l'azur le charbon
Des trains et des bateaux énormes qui rutilent,
Faisant avec leurs mâts des signes vers les îles...
Les lourds bateaux aux coques d'or ventripotents
Que halent l'air marin et l'ardeur des autans!...
Ma jeunesse en haillons, la voilà qui m'appelle!
Ma jeunesse! O ces jours passés! Ombre fidèle,
Un amour aux beaux yeux alors m'accompagnait!...
On a cogné! Dehors encore, on a cogné
Terriblement contre le carreau de ma chambre.
Et regarde : un reflet ironique s'y cambre!...
Tu ne vois pas? Tu ne veux pas, probablement,
Dans ton angoisse pire et ton entêtement,
Voir ce muet fantôme exilé qui se moque

De toi, de ta maigreur sinistre et de tes loques!...
Il rôde dans la rue avec le vent bourru
Et peut-être, adoptant cet aspect de déchu,
Ô misère! est-ce toi, mon amour des temps d'aube,
Est-ce toi, promenant de la mort dans ta robe,
Est-ce toi? Oui, peut-être est-ce toi, par hasard?...
Mais non, rien! Tout se tait. Le soir lugubre épars
Roule son eau verdâtre avec ses feux d'étoiles.
Devant, clignote un vieux bec de gaz qui se voile.
Et moi, je rêve et je suis seul comme un défunt...
Je suis seul, je ne vois personne. Si quelqu'un
Venait, il me verrait, taciturne à ma table,
Regardant par le froid carreau, la lamentable
Ombre errante qui passe et repasse, foulant
D'un pied funèbrement mélancolique et lent,
Le bitume, le bleu bitume de septembre...
Oh! mon Dieu! quel silence étrange en cette chambre!...

JACINTHIE

— Pourquoi ne fais-tu pas, pauvre âme? Quelle ivresse
Étrange t'a livrée à ce dieu sans remords?
Quel vin noir t'a versé la dure enchanteresse?
Que fais-tu dans cette ombre où l'Amour vaut la Mort?

N'as-tu donc pas déjà senti le couteau d'or
Dans ton flanc?... — Ah! Chagrin, ténébreuse Détresse!
Morne Mélancolie! Ennui qui ronge et mord!
Mes seuls hôtes! Amis que maintenant je presse!...

Sachez bien que, si gris que soit pour moi ce monde
Où je n'ai pu te joindre, ô misérable Amour!
Je ne proscrire pas son ombre de mon jour!...

Car pour rendre à mes yeux que les larmes inondent
Un peu de flamme encore, il me suffit de voir
Ce reflet rose errer dans ce banal miroir...

FOIRE

Bercez-moi, bercez-moi, rumeurs d'or et de fer
Des orphéons ronflant sur les rouges estrades!
Musiques dont le cri monte comme une mer
Et me déchire et me fait l'âme si malade!...

Et vous, les pitres blancs sous les becs de gaz verts,
Tandis que dans l'azur tremblent des pétarades
D'étoiles et que flambe au vent l'alcool des chairs,
Laissez tomber sur moi vos gloires de parade!...

Déchirez-moi, montez en moi, folles musiques!
Tordez-moi sur la roue en feu des carrousels!
Orchestres! Déroulez vos rythmes électriques!...

Crevez, caissons! Sonnez, trompettes et trombones!...
Ainsi nous oublierons et laverons nos fiels
Parmi les flots de cette foire noire et jaune!

SPLEEN SENTIMENTAL

Elle est belle, m'a dit l'Amour... Ah! c'est un fer
De lance qui me plante au flanc son frisson vert!...

Elle est belle!... Mon Dieu! Que me sert de connaître
Sa beauté! Que fait donc cette femme à mon être!...

Elle est douce, m'a dit l'Amour!... Et puis voilà
Qu'un désespoir sans fond m'a rendu lâche, hélas!...

Elle est très belle et puis très douce... Sur ma vie
Flotte le froid de la tristesse et de l'envie...

Car elle est dure aussi... Pourquoi m'aimerait-elle,
D'ailleurs?... J'entends trembler la fuite, au loin, d'une aile...

Elle ne m'aime pas!... Ah! ruissellez, grands flots
Des larmes! Et prenez mes songes inéclos!...

Levez-vous et roulez, vents railleurs de l'orage!
Emportez-moi là-haut! que j'échappe au naufrage!

Que, délivré du poids mugissant d'une mer
Où chavire mon âme en un roulis amer,

Je voie enfin s'ouvrir un monde frais et tendre,
O Misère, et qui ne soit pas couvert de cendre

Et d'écumes, comme ici-bas et qui, vraiment,
S'étale en plein azur, librement, saintement!...

C'est ainsi que je vais, plein de mélancolie
Et tout hanté de mort, de trouble et de folie...

L'Amour à mon oreille en secret parle bas..
Et mon âme gémit et soupire et combat...

LE SONGE

Quand, fatigués de vivre en des torpeurs sans nom,
Le cœur lourd et les yeux tout pleins de l'hébétude
Que procure l'Ennui, ce puissant compagnon,
Nous cherchons à sortir de notre solitude,

Quand, pour nous évader des serres du guignon,
Vieux prisonniers humains chus de tant d'altitudes,
Enfoncés et reclus dans l'ombre où nous tournons,
Nous appelons le Songe à notre aide, il vient, rude

Et fort, et s'abattant d'un seul coup sur nos têtes,
Comme un Ange qui se secoue et qui halète
D'avoir, de son plumage aigu, troué l'azur,

Il te verse, ô rêveur avide, son feu pur,
Plus grisant que le vin pourpre et plus riche encore,
Et t'emporte, éperdu, dans un monde d'aurore ..

ÉLÉGIE D'AUTOMNE

Un jour cruel et gris, plein de brumes touffues,
Souffle à travers mon cœur,
Et je songe et je traîne en accablant la nue
De mes vœux sans vigueur.

J'aspire aux heures d'or de l'été, quand l'air tonne
D'un crépitement chaud.
Et cependant voici le funéraire automne
Avec ses orgues d'eau!

Avec ses cris d'orage et ses perçantes pluies
Et ses rumeurs de mort,
Il vient dans ma misère et ma mélancolie,
Ma peine et mes remords!...

*
* *

Seigneur, que j'aimerais, loin de ces lieux moroses
Me griser de couleurs !

Qu'il serait doux pour moi de respirer les roses
Qu'apportent les chaleurs !

Pouvoir fuir cet asphalte humide, — et, hors des boues
De ces sales charbons !...

— Semblable à l'émigrant, je vous cherche et vous loue
Grands bateaux vagabonds !...

Partir ! — Ah ! s'en aller ! — Jaloux des équipages
Des Océans heureux,

Je voudrais avec eux me vautrer sur des plages,
Dans les suds sulfureux !

Je rêve de brasiers de sable et d'herbe infuse
D'éclairs de papillons,

Et de tous ces geysers de soufre et d'or qui fusent
Parmi des tourbillons.

Je me peins des pays où le corail s'enlace

A la fleur du varech,

Où, solfatares vifs, éclatent dans l'espace

Des parfums, en jets secs!

Sur des arbres en fleur, rutilant d'aube blanche,

Dorment des perroquets.

Et l'arc-en-ciel tendu contre l'azur épanche

Le feu de ses bouquets.

Oh ! les voir ! Et pâmer devant ces paysages

Soudainement éclos !

— Entends, mon âme, entends qui t'invite au voyage

L'appel des matelots !...

Embarquons ! embarquons ! Nous passerons la rade,

Bercé par des steamers.

Gonflez, voiles ! ronflez, machines ! et, nomades,

Fendons le flot des mers !

La côte fuit, enfin, voguons ! Que se déroule

L'azur des équateurs !

Bientôt se lèveront en dansant sur des houles

Des îles de senteurs...

Voici que, fous, s'en vont les vaisseaux sans mâture
Démontés, en haillons,
Proue et poupe tournant sur place, à l'aventure,
Sur de glauques bouillons !

Mais qu'importe ! Sans peur des écueils ni des trombes,
Des gouffres, des ressacs,
Filons ! Et que la pluie ou le tonnerre tombent,
Nous tiendrons le tillac !

Tournés vers des reflets d'insaisissables côtes,
Dans ces mouvants remous,
Tandis que cracheront sur nous les vagues hautes,
Nous resterons, debout!...

Ne sens-tu pas déjà que vient des terres rouges,
La chaleur d'un volcan?...
Regarde au loin, comme un autre bateau qui bouge,
Cet îlot capricant!...



Mais non ! J'avais rêvé. J'évoque en vain la roue
De l'hélice et le frein,
Et la ligne des rocs, et l'espace où se joue
Un ouragan marin...

En vain je m'imagine aspirer l'amertume
Des algues, des courants...
Ici tout n'est qu'odeur de plomb et de bitume,
Souffles d'hospice, errants !...

Ici tout n'est que spleen et que neurasthénie
Et que spectres falots !
Nous ne vous verrons pas, ô régions bénies !
Pars sans moi, matelot !

Misérable captif qu'enserme l'habitude
Plus rude qu'un bourreau,
Il me faut demeurer parmi la solitude
Sinistre d'un bureau !...

Dehors, un froid soleil qu'étouffent des fumées
Se couche au vent roussi...

Sur un arbre qui meurt, j'entends dans la ramée
L'oiseau de mon souci.

Et seuls, on voit, tanguant entre les mornes rues,
Passer des corbillards,

Des corbillards tirés par des chevaux qui ruent
Hagards, dans du brouillard...

PLUIE NOCTURNE

Un faux soleil d'octobre au bord du toit s'ennuie.
On le voit qui s'enfonce en des courants de pluie.
On dirait que le ciel roule sur nous ses flots
Et ma fenêtre a l'air à présent d'un hublot.
Je regarde. — Oh ! mon âme, allons-nous lever l'ancre ?
Dans cette ombre où circule, avec des reflets d'encre,
La pluie hâve collant des gouttes aux carreaux,
Voguons-nous ! Vais-je, enfin, vous frôler, froids coraux,
Algues jaunes des mers, banquises de glaçons,
Électriques éclairs de ces rouges poissons
Qui passez, remuant du rythme de vos queues,
De fluides reflets de pierres et d'eaux bleue !...
— Je regarde et je vois, dehors, des gens passer,
Des gens pâles avec des mines de noyés...

Des réverbères bleus nagent dans des fumées. —
Une âme pleure, au fond des vitres renfermée...
Et les autos ont dans leurs globes chauds et verts
Des angoisses de vaisseaux fous roulant les mers...

PASSANT

En habit de corbeau, il a froid, déambule...
Pâle et souple, il a l'air du Mal ou de la Mort...
Un noir soleil descend vers lui comme un remords...
Il marche dans son rêve ainsi qu'un somnambule...

O tristesse de ce ciel faux, pour noctambule!...
Musiques de l'automne, orgues lointaines, cors!...
Pourquoi vivre et pourquoi lutter dans ce décor?...
Le monde, c'est plus vide et plus creux qu'une bulle...

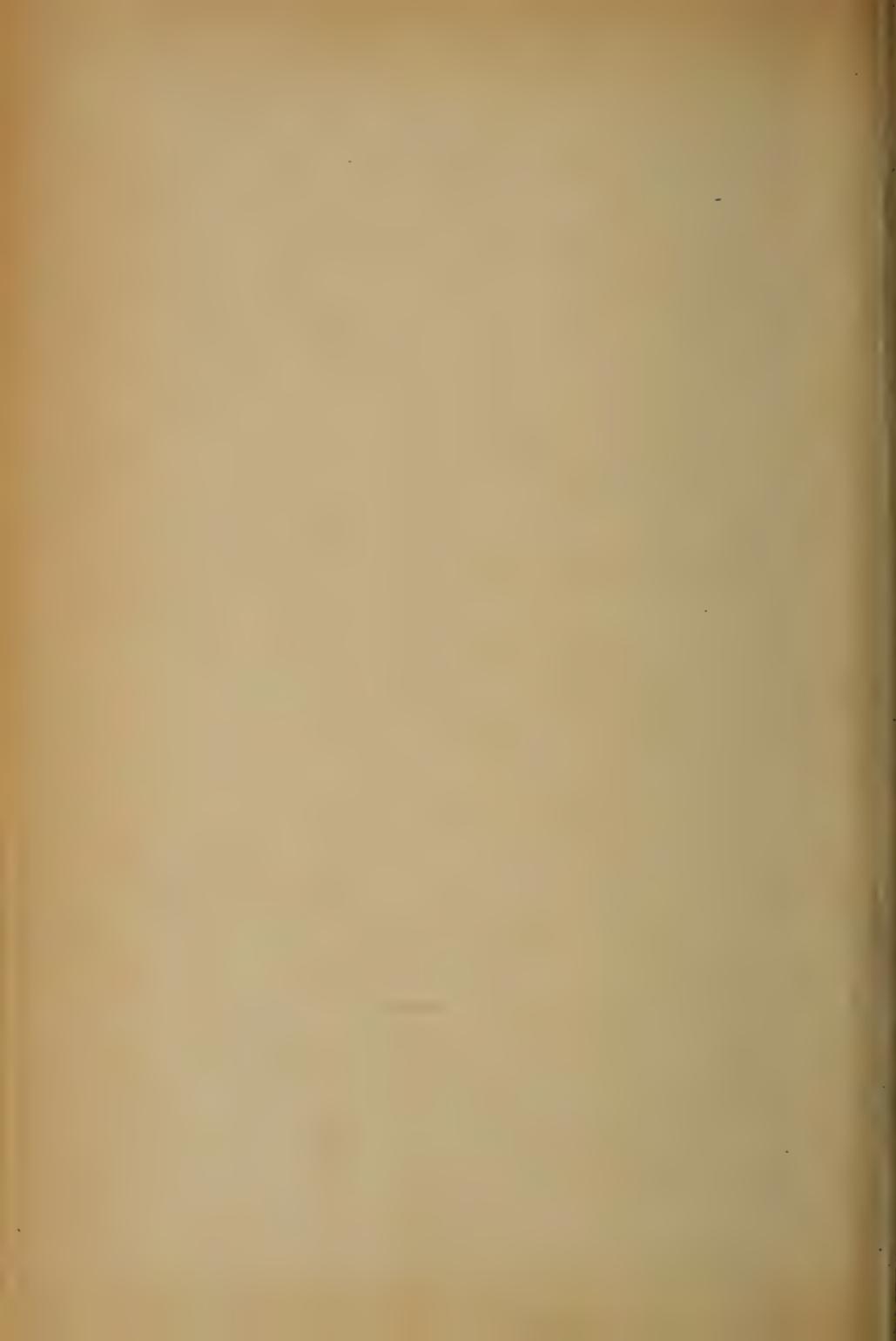
Ah! l'homme, cependant, n'est pas le vieux rôdeur
Que l'on pense!... Le front blafard, les lèvres lasses,
Le vin brûlant qui met dans l'âme tant d'odeurs

De fièvre et de folie et de boue et de fiel :
Rien ne compte de tout cela!... — Voici que passe
Le compagnon béni des Anges blancs du ciel...

VIII

VILLES ET CAMPAGNES

A Camille Lemonnier.



REDEMPTION

La maison humble avec ses fenêtres fermées...
Dans les rideaux la lampe a l'air d'une fumée...
Vieille maison, maison qui tremble comme si
Palpitait dans son cœur un étrange souci...
Pauvre maison que veille un tilleul dans la rue,
Un tilleul dépouillé d'automne, branches nues,
Étirant dans la paix lamentable du soir
Le froid décharnement de son squelette noir...
Cette maison tapie au fond de ces ténèbres
Semble avoir peur d'on ne sait quoi de très funèbre...
Et le toit qui grelotte a l'air lourd d'un fardeau
De péchés, le voici qui plie un triste dos,
Chargé d'humilité pacifique et de peine!...
Et de pâles remords par les carreaux se traînent,
Et le vieux bec de gaz fouille l'ombre et la mord
Et l'on dirait une veilleuse pour un mort...

Et déjà je me mets à frissonner, la boue
Du trottoir se répand en crachats sur ma joue...
Le tilleul tremble auprès de la porte couleur
De rose, et la clé bleue y luit comme une fleur...
Là-haut, la cheminée exhale vers les anges
Sa prière, — vapeur légère! — et c'est étrange,
Ce soupir gris qui va vers de doux séraphins!...
On dirait qu'elle attend, cette maison, qu'enfin,
De la grotte nocturne où dorment tant d'étoiles,
Descende le Sauveur cachant sous de la toile
Misérable et de blancs haillons de vagabond,
La Lumière, — cadeau divin de son pardon!...

PROVINCE

Ce paysage tout blême
— Ah! sonnez, voix du départ! —
Semble son ombre elle-même
Qui rôde au pied du rempart...

On dirait que s'évapore
Le fleuve, — ô silence blanc! —
Et qu'à travers cette aurore
Glissent des bateaux tremblants...

Comme des reflets qui fuient
Dans un miroir, ils ont l'air
De fantômes! — Qu'on s'ennuie! —
Et ce monde, quel désert!...

Je me traîne par la berge...
— Ah! les soldats qui, là-haut,
Tournent sous le feu de cierge
De ce soleil de tombeau!...

Allez-vous souffler, fanfares
Militaires qui, crevant
Ce brouillard où je m'é gare,
Pouvez me rendre aux vivants!...

Mais l'eau qui file et qui fume
Dans un creux, sous des remous,
Ne promène par la brume
Que des spectres gris et mous...

Et l'on n'entend rien qui tinte
Sauf ce roulis sous un pont...
Toute vie a l'air éteinte...
La Mort seule vous répond...

PERSPECTIVES

A Michel Abadie.

I

La vieille auberge au bout de la route rosée
A l'air de nous attendre, humblement reposée.
Les pas font sur le sable un bruit doux de cristal.
Un noyer à l'affût veille au bord du canal.
Par la porte, en passant près de l'auberge blanche,
On voit dans l'ombre une figure qui se penche.
Les murs de lait sont tout enfumés de tabac...
Chaleur! — J'entends le pouls de l'air pâle qui bat...

II

C'est l'été. Des chaleurs vous suffoquent. Je vois
Sur un chemin tendu qui monte vers un bois,

L'omnibus. Il est noir et jaune. Un cheval rouge
Grignote le pavé sans que la caisse bouge.
L'espoir chanteur d'un bon repos parmi les foins
Circule dans l'odeur fade qu'il flaire au loin.
Et tout là-haut, voici, sous son chapeau d'ardoises,
L'église du village où fleurent des framboises...
Et peut-être la paix d'une auberge de chaux
Attend-elle les voyageurs qui ont trop chaud...
Mais on n'avance pas. Le kilomètre duré.
Un bourdon ronfle. Il pleut du feu sur les verdurees...

III

Je marche. Un lourd nuage au bout du boulevard,
Charge un marronnier d'or d'un masque de brouillard..
Il va pleuvoir. Un éclair vert comme un serpent
Sort du ciel sulfureux et sur les feuilles pend...
Dans de l'ombre, on entend comme un bruit de tambour
Le tonnerre bat du tambour à grands coups sourds. .
Et comme si, soudain, se cassaient des carreaux,
Tout le ciel tombe et se disloque en poudres d'eau...

ÉMEUTE

Une rue! — Un drapeau rouge pend d'un balcon.
Un cavalier galope, on entend des clairons
Métalliques vibrer derrière des fumées,
Et c'est le remuement, dans l'ombre, d'une armée...
Un jour malade meurt sur l'ardoise d'un toit.
Une charge secoue et troue un azur froid.
Et puis voici qu'au loin, soudainement, crépite
Un bruit de plomb tombant sur des hommes en fuite.
Des gens courent sous la mitraille noir et or.
Il fait un vent léger. On voit passer la mort.
Des chevaux, balançant des soldats rouges, ruent,
Et contre des hangars, dans la brumeuse rue,
Des fers de lance font partout des éclats secs...
Sur un arbre, un pigeon se caresse du bec.

On entend dans le soir chanter des feux de bombes.
L'épouvante circule en un rythme de trombe.
Et des pas fous se multiplient par les pavés...
Et sur un toit, voici les chats qui vont rêver..

SAISONS

I

C'est l'hiver, — l'hiver blanc, — l'hiver sculpteur de boues
Et de fleuves, l'hiver qui met dans les poumons
De la neige! — et qui, las de voir là-bas des monts,
Leur applique des tas de brume sur la joue...

Aux pentes du coteau, l'église calme voue
Sa flèche à ces azurs blêmes que nous aimons
Et, roulant dans son flot des chaos de limon,
Voici s'enfler le fleuve où des arbres échouent...

C'est l'hiver ravageur, — le temps morne! — le fleuve
Opaque et pudibond qu'encroûtent les glaçons
En trimballe l'amas parmi la plaine veuve.

Or, de tout le pays que le pôle submerge,
Seuls jaillissent, toujours maîtres de l'horizon,
Les mâts désemparés des saules de la berge...

II

Hors des brouillards de neige et de soufre — et des zones
Où le vent rugissant fait crépiter les airs,
Un dur petit soleil a chassé les hivers,
Autour de lui rutilé et bout l'horizon jaune.

Là, sur son bloc de nue étincelante, il trône.
Et les bois, criblés d'or et d'éclairs, chantent vers
Des diaphanéités futures d'azurs verts,
Tandis qu'il pleut des pollens roses, en cyclone!...

O nature, ô nature, à présent tu luis sous
Le blanc baiser de ce soleil qui te ravage,
Et tu trembles, le cœur battant et l'esprit saoul!

Et, comme pour bercer ton beau songe inéclos,
O nature, tu tends tes arc-en-ciel sauvages,
Comme des harpes d'or aux belles cordes d'eau!...

III

Du fond du temps, du fond rouge et noir de l'automne,
Hache au poing, au galop des nuages, le vent !
Le vent qui court dans un murmure monotone :
Trompes d'or, sourds tambours, chocs de brume crevant !

Dans la forêt et sur la plaine, rien. Personne.
Mais, plantant là soudain son pavillon flottant,
La foudre avec des cris de rage et de cyclone,
Des cieux pourprés fuligineux tombe et s'étend...

Nuit. La lune semblable à la mort passe et pleure.
Il fait froid. Sur le roc, affûte tes couteaux,
Triste étoile ! — Et voici se lever des châteaux !...

Le vague automne est plein de roses et de leurres
Et seul tremble dans l'air qu'imbibe son parfum
Ce feuillage, ultime drapeau du bois défunt !...

FORÊT D'AUTOMNE

A M. de T.

Au loin, dans la forêt rouge,
Un camp de trompettes bouge...

Un éclair vert! — Le tonnerre
Meurt, superbe et débonnaire...

Des chasseurs, — dans quelle trombe!
Passent! — Chasseurs, la nuit tombe...

Et parmi la forêt morne
Traîne une rumeur de corne.

Est-ce la triste Espérance
Qui pleure, seule, en des transes

Sans fin, et comme perdue?...

Est-ce la Mort attendue?...

— Ah! Chasseurs! — Est-ce donc elle,
Dont la chanson nous appelle?...

Dans la forêt, plus personne...

Et toujours, la plainte sonne...

SIMULTANÉITÉS

Sur le pont, — le gros pont qui de son triple bond
Saute le fleuve, — un vieux mendiant, l'air moribond...
Une auto lui met dans les yeux, comme des lances,
Ses feux d'or, — et puis elle part dans une danse...
Une lointaine étoile aiguisée au parapet
Ses rayons. — Sur le fleuve où dort un air de paix,
Une péniche peinte accouche d'une forme
Obèse qui balance une lanterne énorme...
Un rossignol au bord d'un toit s'égosillant
Répand dans l'air tous les trésors de l'orient...
Et sur le quai paisible, une maison semble être
Aux aguets et surveille, au loin, de ses fenêtres,
On ne sait qui, — peut-être vous?... peut-être moi?...
Et toute l'ombre autour a l'air pleine d'émoi...

GARE

Ah! la gare et ses murs mangés par les brouillards
De charbon et ses quais qu'on devine criards!
Les diaphanéités poudreuses des vitrages!
Les départs, les retours, les pas et les garages!...
Et les adieux muets agitant des mouchoirs!
Le va-et-vient des émigrants du désespoir!...
— Un disque sort de l'ombre avec un bruit de chaînes,
Les sémaphores verts dans le vent se démènent,
Entre les quais un train repose comme au port,
Et la locomotive exhale ses cris d'or!...
On voit s'ouvrir sur du mystère des portières.
Des bagages font un bruit mou dans la poussière.
Les quais tremblent de tant de pas multipliés,
Des gens filent d'un air qu'on dirait ennuyé...
— Et dehors, sous la noire étoile taciturne,
Vont et viennent sans fin les rôdeuses nocturnes...

BATEAUX

A Louis Dumoulin.

Blocs des berges, roseaux et les ponts de couleur...
Maisons humbles mirant leurs tuiles qui rutilent...
Chalands ventrus que tire un robuste haleur...

Un moulin frappe l'air d'une aile couleur d'huile...
Et, dominant des prés où dorment des troupeaux
Au loin, sur un coteau bleuâtre, c'est la ville...

Cependant, vers l'écluse arrive avec ses pots
Peints en rouge, son ancre énorme et ses cordages,
Une péniche obèse éprise de repos...

Et tandis que, lassé de son trop long voyage,
Le hâleur lâche un peu la corde, on voit crever
L'ombre ventripotente éparse en des sillages...

Et l'on dirait que le bateau chargé, gavé
De ballots et de gens, somnole en ce refuge
Taciturne, où les mâts ne veulent que rêver...

Il fait un temps de calme, ennemi du grabuge...
Rien ne va plus, le corbeau plane sur le champ...
Et seule à l'horizon, la force centrifuge

Du soleil qui proclame en l'azur, par des chants
De cor rouge, son rude appel autoritaire,
Dans un ultime éclat de pourpre se couchant...

Et fatigué d'aller et d'errer par la terre,
Le chaland, cependant, sent passer dans ce chant
Toute l'ivresse des départs vers des mystères...

TRAIN, AU PETIT JOUR

Sur la colline, au loin, un nuage, — dormant...
Des peupliers font un bruit doux; un lièvre rose
Détale; — et puis voici, déchiré et morose,
Un champ de solitude et de délabrement...

Une corneille crie. Un chaume luit parmi
Des verdurees qu'un jet d'acidité pénètre...
Un pot de réséda parfume une fenêtre...
Un chien de flamme joue au milieu des semis...

Au bout, poudroie, entre des feuilles, sous des feux
Indécis, un morceau de mer que des écumes
Griffent d'or et l'on voit, voguant dans de la brume,
Un fier bateau planté comme un étendard bleu...

Et puis ce sont, soudain, d'étroits villages peints
Sur le revers d'une colline trop boisée :
Une église là-haut luisante de rosée
Fait entendre un appel de cloches, sous des pins...

Sur la voie, un signal élève au ciel couvert
Un geste noir et blanc pour des présages tristes...
Et nous glissons par une interminable piste
Droit vers la mer, entre des prés houleux et verts...

O mer, masse d'argent, lames vives et fraîches,
Voici que je vous flaire, océan éternel,
Musique de cristal, flot de glace et de sel,
Vous dont les forts parfums comme un couteau m'ébrèchent !

Mais l'élan tout à coup nous jette dans de l'ombre,
Le train semble un foret pour trouser le rocher,
Et tandis que s'exalte en moi mon cœur touché
Nous roulons dans un bruit de fer et de décombres...

Soleil que je devine au bout du tunnel morne,
Beau soleil, fier soleil qui campe à l'horizon,
Quand vas-tu revenir, prince de la saison,
Chasseur qui fais trembler les arbres, sous ta corne !

Vers l'aube encor parmi de la brume inhumée,
Et débusquant les spleens qui rôdaient dans la nuit
Le train file, béni par l'aile de l'Ennui,
Et tout couvert déjà de perles de fumée...

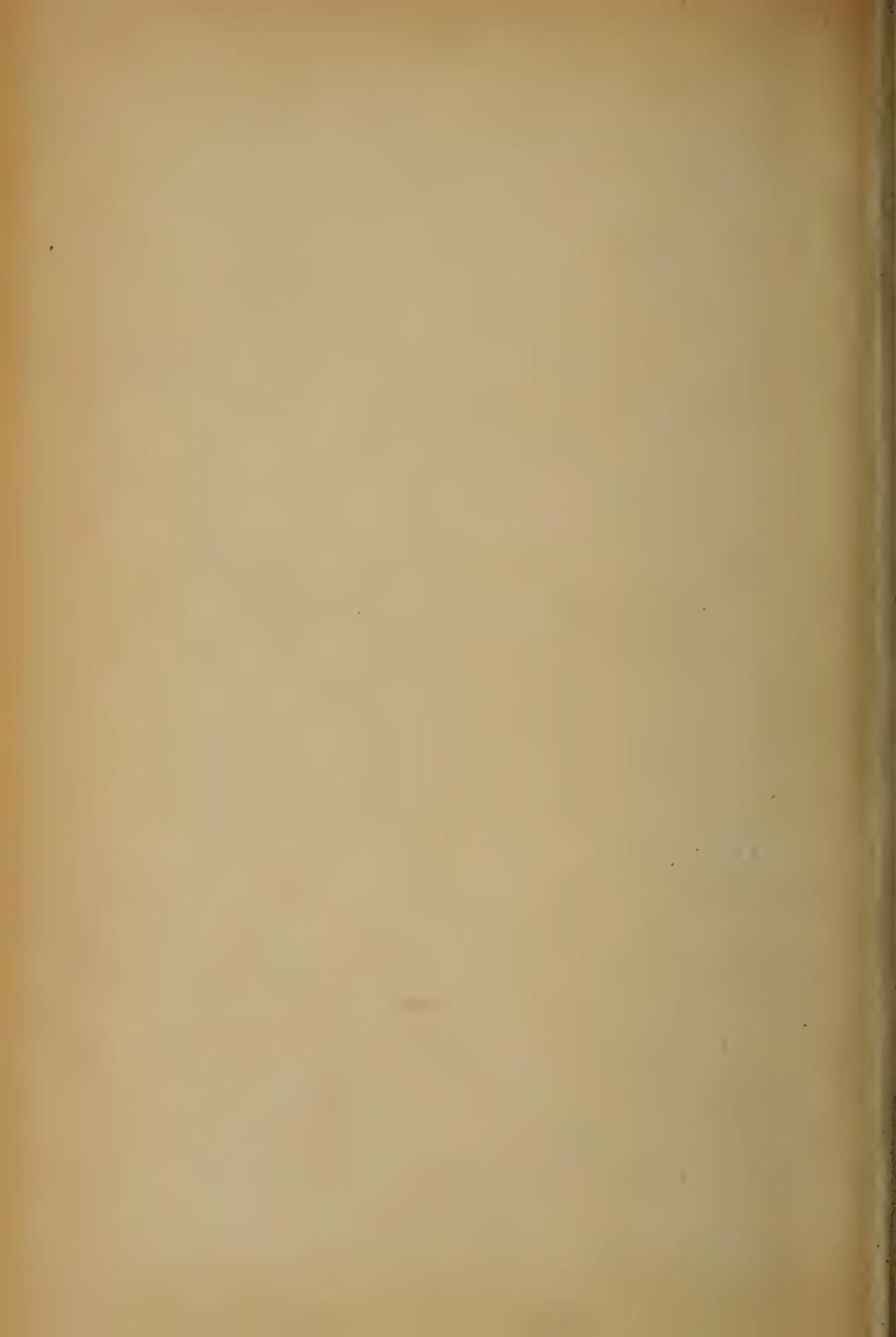
Et sur la plaine on voit s'allumer les grains roses
Des bruyères! Le jour très faiblement trempé
Pique, et dans l'air il pleut des fanfares de paix
Et des gouttes d'argent vaporisent les choses!...

Ah! Lumière qui porte un étendard superbe,
Est-ce toi? — Que la vie a de brûlants baisers!
Qu'il fait bon de rouler par ces prés arrosés
De ces fraîcheurs qu'épand l'aurore parmi l'herbe!...

IX

DESTINÉES

A Paul Fort.



LES AMANTS

C'est le soir, — un soir faux, plein d'odeurs de sirop
Et de pipe... Une étoile accroche à des carreaux
Son regard doux... Le long des fenêtres, des roses
Fleurissent les rideaux, dans les lampes écloses...
Il fait très froid, ce soir. Ah! mon dieu! comme l'air
Vous pénètre! On dirait déjà venu l'hiver...
Pourtant l'on n'est encor qu'en septembre, — en septembre!
Le temps si doux! béni des soleils couleur d'ambre! —
Il fait bien froid! je me sens froid... — Écoute un peu...
Là-bas, tu n'entends pas? là-bas, près du mur bleu,
On dirait qu'une voix triste se fait entendre?...
Et le soir nous répand sur l'épaule sa cendre...
Le soir pleure sur nous en étirant les bras,
Le pauvre soir a l'air d'un mort trainant ses draps...
— O mon cœur, dites-moi, mon cœur, qu'est-ce que crie,

Dans l'ombre, cette voix lamentable et meurtrie ?
Cette voix, dites-moi, qu'est-ce donc qu'elle veut ?
Cette voix ! Cette voix étrange, est-ce un aveu ?
Est-ce un soupir qui vient trahir l'appel d'une âme ?
Est-ce le lent sanglot amoureux d'une femme ?...
Oui, peut-être est-ce bien cela ?... Ah ! c'est cela,
Sans doute : une âme triste erre évidemment là...
Je me sens froid, ce soir de septembre me glace.
Je pense à d'autres soirs, d'autres soirs prennent place
Devant moi, dans un rêve obscur, et par ces soirs
Blafards, j'entends passer des voix de désespoir
Et je vois sur des lits blêmes, dans des alcôves
Sans lampe, où seule tremble une volupté fauve,
Des formes se mouvant mornes, lugubrement,
De vagues formes ressemblant à des amants...
Ah ! vieille vie ! Anciens regrets ! Ivresses mortes !...
J'ai bien froid maintenant, Seigneur ! Et d'une porte,
De derrière une porte, une voix sort. — Un cri
M'arrive en frissonnant du fond de ce soir gris,
Du fin fond de ce soir misérable... O la chère
Étoile, la très chère étoile que, naguère,
J'adorais et qui fut la reine de mon cœur,
Peut-être qu'elle aussi, sur un lit de langueur,

Elle pleure?... — O mon âme, entends ces voix plus fortes.
Ces voix plus fortes s'appelant contre la porte :
Indubitablement deux amants fous sont là,
Deux amants accouplés geignent sur un grabat,
Et ces deux malheureux s'étreignent sous de rouges
Rideaux, dans un désert de ténèbres qui bougent...
Ah ! cris trop étouffés, longues plaintes, remords,
Comme vous me bercez, voix d'amour et de mort !
Comme vous êtes doux, soupirs pleins de mystère !
Comme vous me prenez, tristesse de la terre !...
Mon humble cœur, sois fort et sois ferme, voyons !...
Ne sens-tu pas, là-bas, dans l'ombre, des rayons,
Ne vois-tu pas vraiment qu'une lumière glisse
On ne sait d'où et qu'elle vient sur ce mur lisse !
Et c'est comme un baiser de lune sur ce mur...
On dirait un baiser d'au-delà... Un très pur
Baiser que donnerait un ange... Mais, peut-être,
Est-ce un ange qui passe auprès de la fenêtre,
En effet ? Ah ! les voix se taisent, maintenant !...
Dans l'ombre une blancheur fait comme un remuement.
Une aile a l'air de s'étaler devant la porte...
Et cette aile vous garde, âmes tristes qu'emporte
Le désir ; — fiers amants lamentables, vautrés

Dans l'ombre et qui souffrez et qui vous adorez
Et que protège seul en cette solitude
L'Amour, le pur Amour tombé des Altitudes
Ineffables, des sphères d'or de l'Infini,
Et plein de grâce et dont le geste vous bénit!...

RUE, AVANT L'AUBE

A Paul Lombard.

Sur le pavé ronfle un remous de foule drue,
Des tambours crient en un bruit rauque d'ouragan.
Et, parmi des tohu-bohu là-bas claquant,
Luisent des jets de pourpre aux hampes : — c'est la rue !

La rue en marche avec ses rythmes de colère,
Ses milliers de bras, de pas et de haillons,
Ses saccades courant parmi des tourbillons
D'ombres, — dans le jour faux du ciel patibulaire.

Du bout des faubourgs saouls, du fond des gares, comme
Vers un soleil futur s'en vont les migrants,
Dans un fort mouvement qu'on devine aux pâleurs
De cette aube, voici, pleins de songes, ces hommes !

Tandis que rôde encor la blafarde fumée
Eux, vomis des maisons ténébreuses, avec
Des torches d'or qui font dans les murs des trous secs,
Ils fourmillent parmi cette rue embrumée

Et tourbe obscure, ayant des faces d'incendie,
Ils passent tourmentés par de lâches guignons.
Sur eux fulgure l'étendard des compagnons...
L'aube grelotte avec un air d'être engourdie...

Des fabriques aux murs couleurs de viande sale,
Vers les hôtels de pierre et de fer, ils s'en vont.
L'asphalte bout sous les éclairs de leurs talons,
Ils dévalent dans une course colossale...

Ils roulent, — foule en fièvre! — et c'est une furie,
Dans l'air trouble, de poings brandis, de fronts levés,
Comme un taillis enchevêtré sur le pavé
De gestes noirs vers des destins de boucheries...

Car voici qu'ils ont vu dans cette aube malade,
Formidable et dansant, l'Ange aux ailes d'été,
L'Ange qui te ressemble, ô sainte Liberté!
Quand, d'un souffle, tu fais surgir des barricades!...

L'Ange dont le regard éveille des délires
Dans l'âme, plus puissants encor que ceux du rhum...
L'Ange de l'Avenir portant le Labarum
Invincible, béni des peuples de l'Empire!...

Entendez-vous ce bruit de plumes qui halète!...
— La rue ondule avec un piétinement sourd...
Un tintamare s'exaspère en des tambours...
Et le soleil perce la nuit de ses trompettes...

Et comme si, là-bas, les hospices, les bouges,
Les usines, les bars accouchaient tout à coup,
Des bandes sortent, sans répit, d'on ne sait où,
Avec des chants, des revolvers, des drapeaux rouges...

Ah! vieux Rêve des temps d'ombre et de servitude,
Sauvage Liberté, Espérance de feu,
Comme vous les poussez, ces hommes malheureux,
Comme ils ont, grâce à vous, le goût des Altitudes!

Vers quel monde encor vierge et quelle informe aurore
S'en vont-ils, décimés par les hasards moqueurs?
Sera-t-il satisfait, le désir de leur cœur?
Verront-ils s'accomplir le vœu qui les dévore?

Mais qu'importe, après tout, ce qui, parmi ces brumes
Se cache de bonheur comme un futur cadeau !
La vieille humanité peut redresser le dos,
Et crier sa détresse et pleurer l'amertume

De ses mille et mille ans de honte et de misère,
Et courir vers le jour qui lui tend ses tisons
Et chercher à quitter ses affreuses prisons
Où l'invincible Mal de ce monde l'enserme !...

La vieille humanité peut clamer sa colère
Et sa rude révolte et son écœurement !
Elle ne verra pas la fin de ses tourments
Car il n'est pas de terme au malheur de la terre !...

Mais qu'importe ! — Ronflez, musiques des batailles !
Et, grisés par le chant des trompes, des tambours,
Marchez, peuples ! Armez vos bras, grands pauvres gour.
Misérables humains que l'on broie et qu'on taille !...

De vos repaires de vaillance et d'impudence,
De vos grabats de boue et de gloire, sortez !...
Même si le bonheur la fuit, l'Humanité
Trouve du réconfort à courir à la danse

A la danse sauvage, à la danse insensée
Des combats, sous le plomb qui chante dans le vent,
A la danse qui met debout tous les vivants
Comme au printemps les bataillons des épousées!..

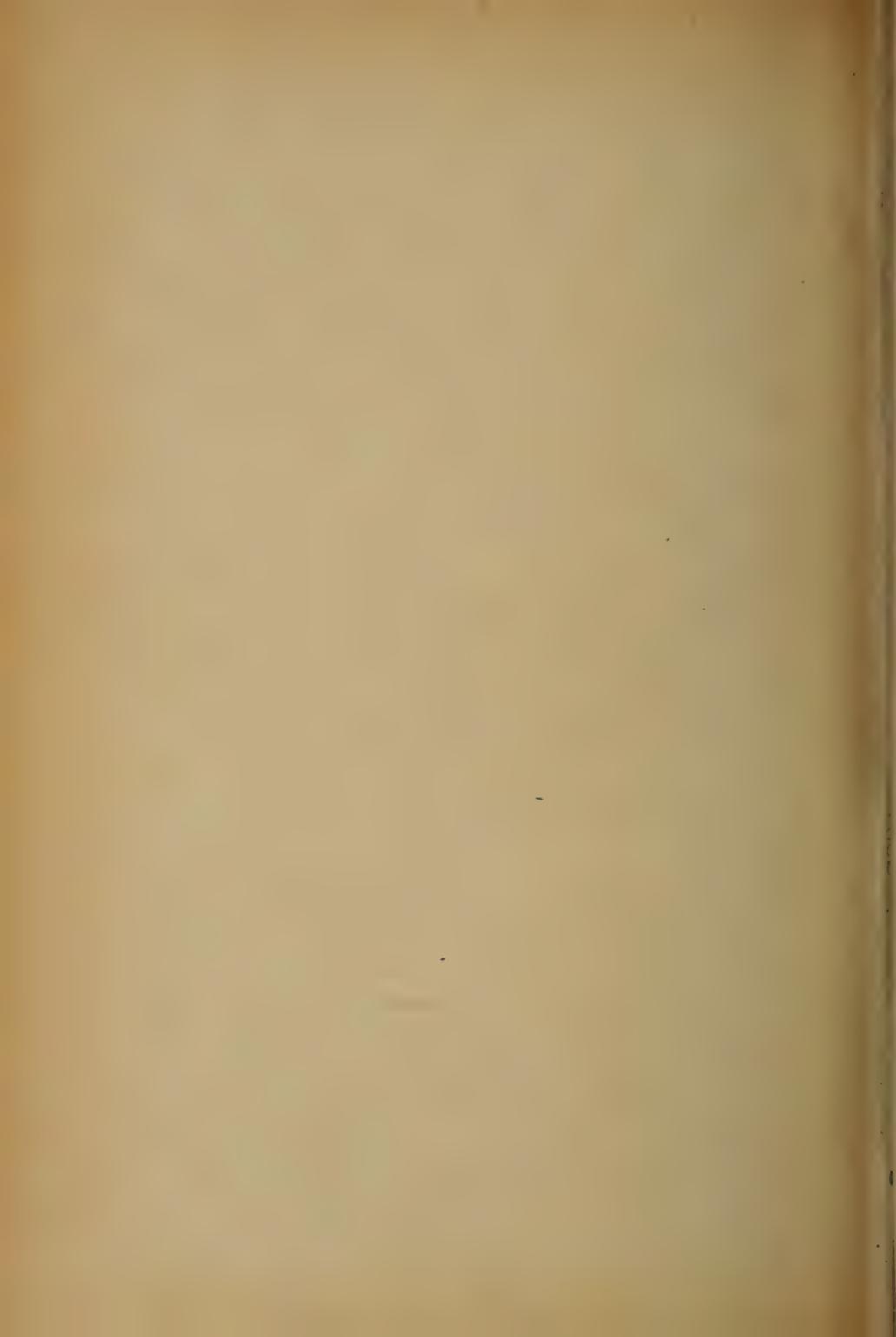
Ah! fière Liberté, Illusion si chère!
Mène le branle étrange, ô déesse des cœurs
Souffrants! Ame de l'homme et mère des vigueurs!
Fuyante Liberté, Rêve de la Lumière!...

Et que, toujours, tandis que le Sort la piétine,
La vieille humanité en entendant ton cri,
Lâche, pour un moment, sa tâche et son outil
Et cherche dans la nuit la grande aube divine!...

L'HOMME QUI MARCHE

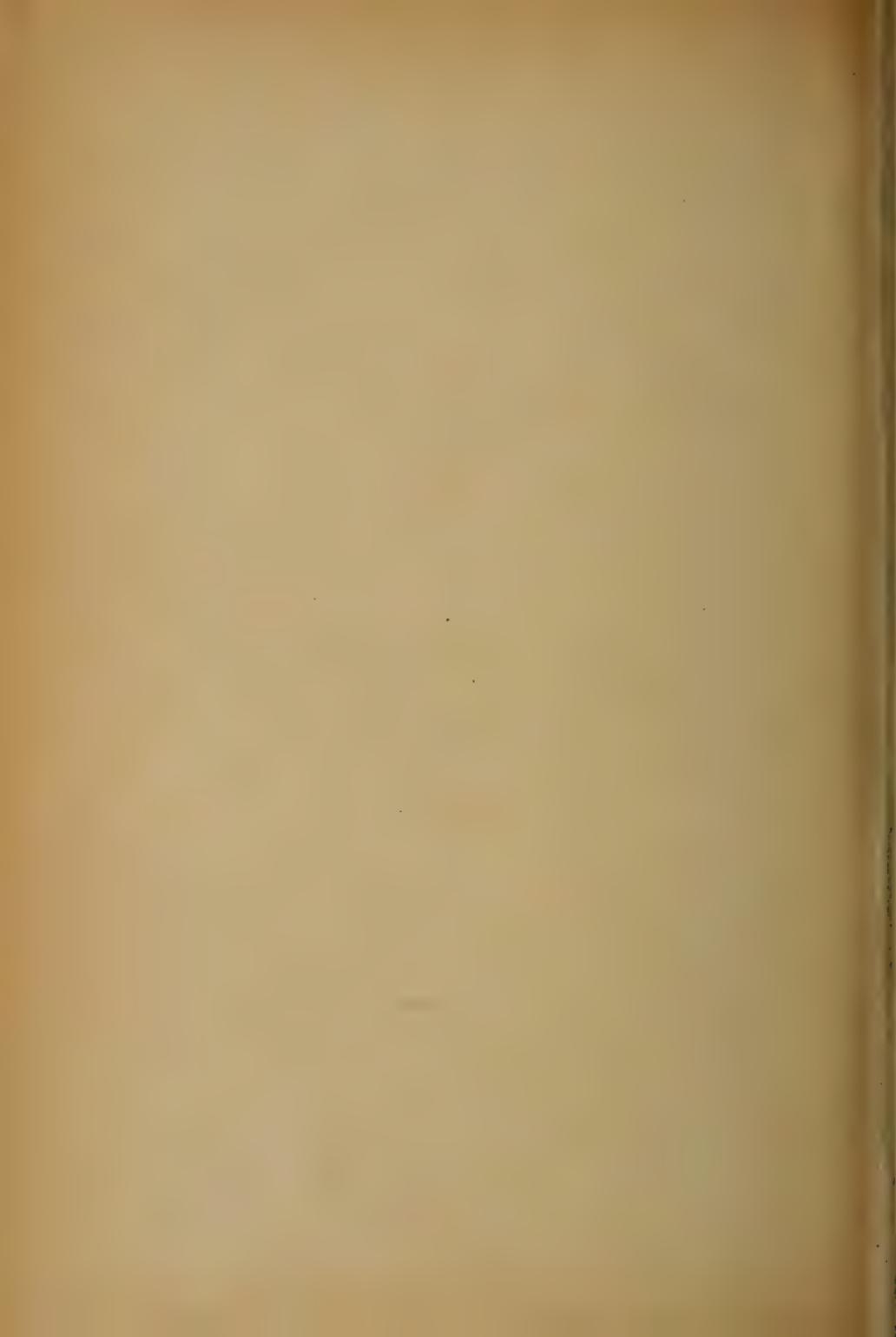
Dans le lointain, — du fond rose et vert de l'automne,
Voici l'homme ! — J'entends son pas de fer qui sonne..
Il vient, cet homme gourd et lourd ! Il est celui
Qu'un dieu désigne pour ouvrir de nouveaux puits..
Là-haut, sur la colline en pierre sèche et bleue,
Sa silhouette rampe avec le poids des lieues..
Son gros soulier trainant s'englue à des limons
Rouges, — là-bas un coq nous crache ses poumons
Dans l'aurore, un coq morne étrangement nous troue
De son cri comme d'un grand glaive, hors des boues !..
— Et l'homme va. Son pas le mène vers des fins
Qu'on ignore, des fins de misère sans fin !..
Et cet homme qui marche avec d'humbles sourires
A l'air de voir s'ouvrir devant lui des empires..
Et cet homme que nul accueil en des maisons
Paisibles n'a jamais garé des horizons

Obsesseurs ni des froids sommeils aux bord des routes,
Et cet homme qui n'a que sa détresse écoute
Dans l'azur on ne sait quelles subtiles voix...
Et ce pauvre homme a l'air d'être quelqu'un qui voit
Et peut-être, en effet, qu'il voit, ce vieux pauvre homme,
Car il semble entrer droit dans un divin royaume
Et, tout le long du chemin gris, de grands poteaux
Dansent, pleins d'anges blancs qui volent du coteau!...
Et l'homme étrange va vers le val d'églantines,
L'homme doux, en haillons, se berce de divines
Chansons, car, déroulant sur lui de neigeux draps,
Une Main luit, la Main forte qui s'étendra
Dans les jours de furie et de réveil céleste,
Quand elle agitera l'espace de son geste,
La Main mystérieuse et lucide, — la Main
Dont la paume étoilée épanche des matins...
Et sur ce pauvre ainsi qui va, c'est une sphère
De musiques tombant de là-haut, sur la terre...



X

IMAGES



GRUCHET SAINT-SIMÉON

A M. M.

J'aime à me rappeler ces canicules d'août,
Ces jours d'or, où je prends le chemin de chez vous :
De grands champs vagabonds roulent de lieue en lieue,
Sans fin, plantés de choux, d'avoine folle et bleue,
De betterave énorme au lourd feuillage épais,
Ou d'épis qu'en passant la vapeur a trempés...
Çà et là, brille un tas de plâtreuses chaumières :
On contourne des murs teints de roses trémières
Puis l'on retrouve encor les espaces houleux,
Et l'on marche, tandis que la lumière pleut...

*
* *

J'évoque les oiseaux qui sur le toit, d'un bec
Aiguisé, au soleil, picorent du grain sec...
Les lilas font tomber une ombre humide et sûre...
Un vol de guêpes luit, dont les pattes pressurent
De chauds pollens de lys, de trèfles et d'œillets...
L'air brûle et dans l'allée, il flotte, violet...
De la sève s'amasse en gommages d'or opaques,
Et les longs peupliers tels des palmes de Pâques
Balancent leur feuillage élané, si touffus
Que même le vent rauque y meurt en cris confus...

*
* *

Je ne saurais vous peindre, abri frais que parfume
L'air marin tout salé d'une errante amertume,
Puits où stagne une eau verte et polie, espaliers
Tendant le long du mur vos branchages pliés,
Par terre de soucis où bruit la rose abeille
Ivre encor de résine et du suc des corbeilles,

Beaux fruits enflés de fièvre et déjà tout fendus,
Ni vous, enfin, gazons, ni vous, prés étendus
Qui semblez réfléchir le mouvement du monde,
Tant votre courbe à l'horizon est molle et ronde !...

1905.

A MADemoiselle VÉRA SERGINE

Voix de flamme et de fer, Voix rouge, Voix qui troue
Et brûle, Voix qui fait s'enfuir tous ces brouillards
Où l'homme prisonnier rôde, pris dans des boues
Sans nom, sous un ciel noir sinistrement épars...

Voix de songe et d'amour, Voix loyale dont joue
Seule votre âme forte et grave, en des départs
De fanfares fuyant ces ombres où nous cloue
Le Sort, comme un soldat qui garde les remparts..

Voix d'héroïsme et de douceur, — ah! déchirez
Ces ténèbres, où nous errons dans l'éternelle
Solitude, veillés par d'après sentinelles!...

Et, réveillant les cœurs lassés, désespérés
Et fourbus de toujours souffrir loin de l'Aurore,
Ouvrez-nous, rendez-nous des mondes qu'elle dore!...

1911.

ANTHÉOR

A Gustave Charpentier.

Le long des rocs du bord où l'âpre écume éclate
Et que des pins crêtés d'aiguilles couronnaient,
Longtemps j'avais marché dans du sable écarlate,
Tout grisé d'un parfum de sel et de genêts.

Le soleil luisait haut sur la mer bleue et plate
Et, de chaleur fendus les vieux rochers tonnaient.
Les caps vers l'horizon tendaient leurs blocs que battent
D'un innombrable élan les vastes flots épais.

J'étais las de la course et du vent lorsqu'enfin
Je vous vis : — vous veniez, juvénile et serein,
Et vous m'apparaissiez, plein d'une âme nouvelle.

Or, en vous regardant parmi ce site roux,
Il me semblait déjà surprendre autour de vous,
Des musiques naissant pour la Vie éternelle!

1904.

IN MEMORIAM

Pour Albert Fleury.

O mon vieux compagnon, toi que la nostalgie,
Même vivant, chargeait du costume des morts,
Camarade enivré de mes chastes orgies,
Ame d'un âge où brille un soleil sans remords!

Ombre de ma jeunesse errante qui, d'un fort
Élan, savais si bien faire, en nos tabagies,
Danser des arc-en-ciel parmi des plafonds d'or
Et luire en frissonnant des mondes de magie!...

O cher cœur de ces temps lointains et révolus,
Toi que j'ai vu souvent marcher sous les huées
Sans rien entendre que, toujours, des anges

Ineffables, sans rien écouter que, là-haut,
L'ange des émigrants et des prostitués
Dont l'aile couvre enfin maintenant ton tombeau!...

A MADAME SEGOND-WEBER

A l'heure de la lune et des présages, quand
Des brasiers d'astres bleus brûlent dans la nuit vaste
L'ombre errante des morts que le regret dévaste
Monte en vous et gémit d'un soupir éloquent...

Alors, le cœur chargé d'un sang lourd de volcan,
Ardente, et dans le vent portant d'un air de faste
La coupe, le poignard ou la torche d'or chaste,
Vous passez, avec de grands rythmes d'ouragan !

A vos talons geignent la Haine et la Folie.
Mais, parmi les héros tragiques, l'on vous voit
Passer, pâle du deuil de la race abolie.

Palais! Temples! Tombeaux! Paysages funèbres!
Pierre à pierre, tout s'harmonise à votre voix,
O Musique de l'Ame, ô Reine des ténèbres!...

1905.

A MADAME SARAH BERNHARDT

Or, tandis qu'ici-bas se vautrait sans gaieté,
Dans la vile torpeur et la bouffonnerie
Factice, la cupide et triste humanité,
Vous nous avez rendu la céleste Patrie!

Messagère du songe et voix de la furie
Des âmes, appelant partout la liberté
Pour les êtres parqués dans cette fange où crie,
Comme un vieux prisonnier, leur faim de la beauté,

Vous avez, sous le fard et le déguisement,
Sans trêve et d'une voix d'or et de diamant,
Proclamé qu'en l'Art seul ce monde obscur s'achève...

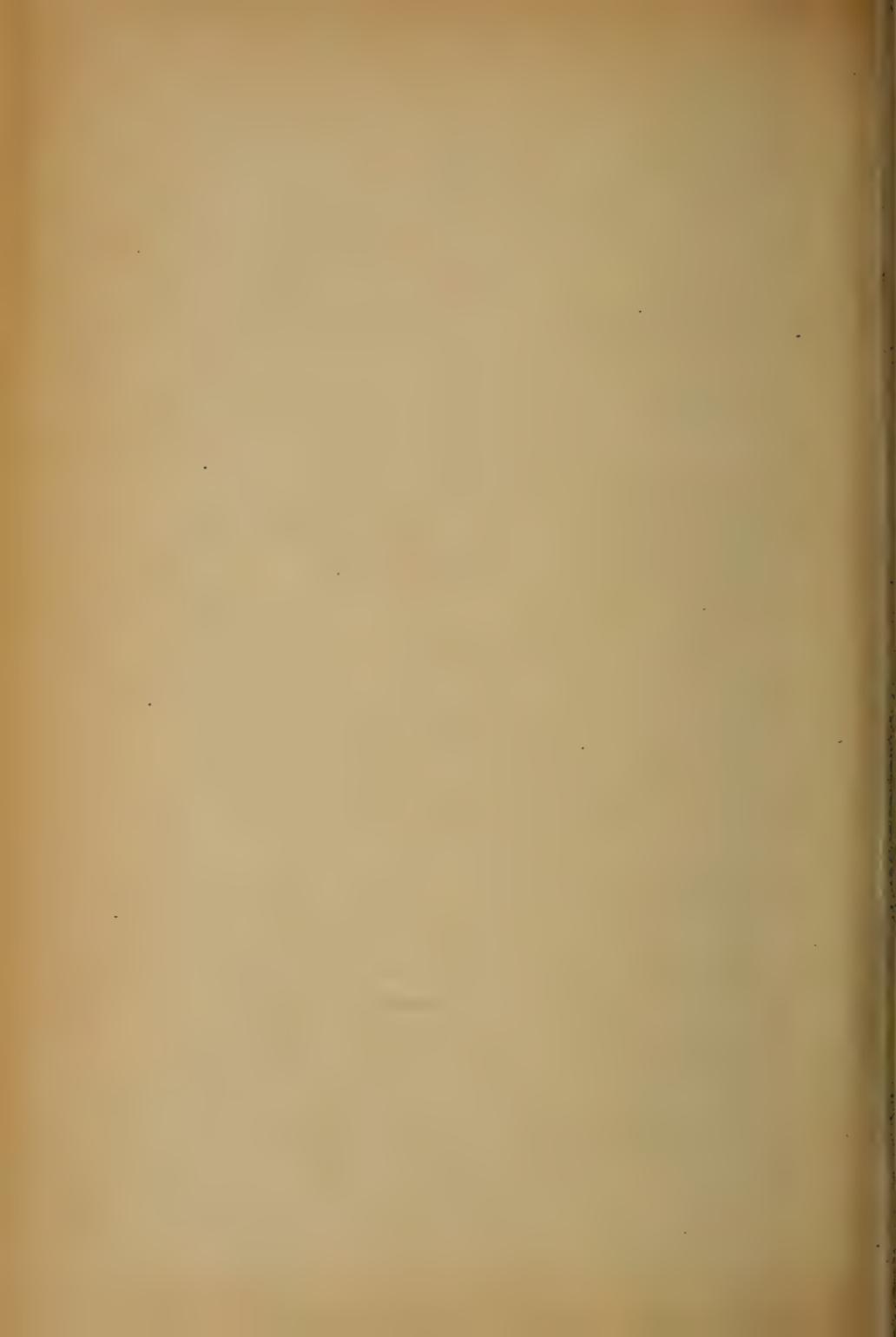
Car, prêtresse du vers et des enchantements,
Madame, vous savez que la vie est un rêve,
Et qu'à part la Chimère, ici-bas, tout nous ment...

.

XI

TRAGÉDIE INCONNUE

A Christian Beck.



TRAGÉDIE INCONNUE

... Faites-le taire! Il faut le faire taire un peu!
Ce chien, ce vieux chien rouge avec ses mauvais yeux!...
Ah! mais, ce chien, il va les éveiller?...

Qu'ils viennent :

Je ne crains pas pour moi!...

L'ombre est musicienne,

Le bois lointain me met ses soupirs sur le cœur,
On dirait que du feu traîne dans des langueurs...
Oh! Madame, oui, je vous aime, je l'avoue...
La pudibonde aurore émergeant de vos joues,
Plus que l'éclat léger des matins de pigeons
Où des ailes d'azur frêles font des plongeons,
Me fait rêver, Madame, et sur votre encolure
Lorsque bouge l'odeur de votre chevelure,
La fauve odeur de musc et de rose qui sort
De votre chevelure où luit le peigne d'or,

Je sens que je me meurs d'amour et que pour vivre
Près de vous, seulement le moment d'en être ivre,
Je serais prêt... Quelqu'un a frappé? Oui, quelqu'un
A frappé!...

... Vous croyez? Peut-être que c'est un
Domestique? Écoutez, Madame, j'ai des choses
Étranges à vous dire, encore... Si l'on ose
Entrer... Je vous déclare à présent, Rosalba...

... Que dirais-tu si je me tuais sous ces yeux-là?...
Dis, mon ange, que dirais-tu si, tout mon rêve
Se dissipant soudain comme un brouillard qui crève,
Je préférerais la mort à ce monde?...

... Ah! pardon!

J'ai parlé haut? Plus haut qu'un humble vagabond
Ne le doit? Et voilà que retombe à la fange
L'enfant doux que je suis, né pour ce sort étrange
De vous aimer, Madame, et de chercher partout
Votre empreinte! — Oh! pardon, Madame, oui, je vous
Outrage, par l'aveu que je vous fais... Maudite
Ivresse! J'étais fou, je vais partir...

... Vous dites?

Vous voulez que je reste à présent? Oh! vraiment,

Madame, vous daignez m'accepter pour amant ?
Non, non ! pas pour amant, bien entendu, Madame !...
Mais enfin... je respire ! Oh ! chère âme, chère âme !
Je m'approche de vous, je vois vos yeux si beaux !
Je vais toucher vos mains !... Écartez ces rideaux
De pourpre, — ces rideaux dont la pourpre ensanglante
La fenêtre et me cache à demi mon amante !...
Écartez ces rideaux, je vous dis ! Oui, c'est vous,
C'est vous que j'interpelle à présent !... A genoux
Je vous parlais tantôt et maintenant je hausse
La voix !... Car je mentais, ma modestie est fausse,
Je ne suis pas le frère ingénu des filous,
Je m'étais déguisé pour venir jusqu'à vous.
Je n'ai pas partagé le lit de feuilles sèches
Des mendiants ! Je n'ai pas reposé dans leurs crèches !...
Je porte un sang royal dans mes veines. Un sang
D'étoiles coule en moi, Madame ! Je descends
De quelqu'un dont vous-même...

...Oh ! Rosalba, peut-être

As-tu raison : personne ici ne peut paraître,
Près de toi, qu'un enfant perdu... Dans ces bas-fonds
Où, tous, nous nous trainons, où tous nous étouffons,
Vous avez l'air, Madame, étrangement lointaine...

On dirait que de vous, seul, un peu d'ombre traîne
Ici-bas et qu'errant, là-haut, parmi l'aruz,
Vous ne nous laissiez voir de votre corps trop pur
Que ce reflet qui glisse et se perd dans nos brumes...
Et c'est pour ce vain rêve épars que se consume
Mon âme et que je meurs et que tout mon cœur bat
Et que je souffre ainsi, Rosalba ! Rosalba !...
C'est pour vous, sombre et chaste, et de fleurs couronné
Et toute l'âme enfin vers les songes tournée,
Pour vous qui me semblez hors du monde, pour toi,
Rosalba ! — C'est pour toi que j'ai quitté le toit
De mon père, — pour toi que j'ai, loin des asiles
Heureux, cherché l'étoile où mon ange m'exile...
Et c'est pour toi que j'ai risqué...

Non, rien, vois-tu,

Rosalba ! Le destin ne m'a pas abattu...
Je ne regrette rien... Je suis prêt à refaire
Ce que j'ai fait... Je n'ai pas de regret... La terre
Est belle où je te vois, Rosalba... L'air du soir
Que parfume l'odeur de tes lourds cheveux noirs
Me grise, et l'ombre, enfin quand tes yeux d'or l'étoilent
L'ombre a plus de clartés, la nuit a moins de voiles
Que le jour!...

... Loin de vous, Rosalba?... Vous voulez
Que je parte?... Pourquoi?... Rosalba! Ce palais
S'éveille, vous avez entendu? C'est la porte
D'en bas qu'on vient d'ouvrir... Rosalba, soyez forte!
Lâchez-le donc, ce lieu malheureux, Rosalba!
Suivez-moi!... Rosalba, oui, je parlerai bas...
Je parle bas... Je vous demande de me suivre?
Mais venez donc, vous voyez bien que je suis ivre!
Ivre d'amour! Vous voyez bien! Je vais crier!
Ne fermez pas cette fenêtre!...

... Ah! vous fuyez!

Vous tremblez, car je suis entré... Vous êtes pâle...
Oh! ne vous traînez pas à genoux sur ces dalles!...
Mais vous avez raison de vouloir vous cacher!
Je vous égorgerai car je suis un boucher,
Un bourreau!... J'éteindrai, d'un couteau de massacre,
Ces roses rougeoyant sur cette peau de nacre :
Vos seins nus, plus enflés de rage que d'effroi!...
Ah! vous pleurez? je hais votre visage étroit...
Pourquoi rire de moi, tout à l'heure? Vous êtes
Suppliante! Voilà des nuits que je vous guette!
Ah! sachez donc qu'en moi bout le sang des volcans!
Vos soupirs, oui, j'entends vos soupirs suffocants...

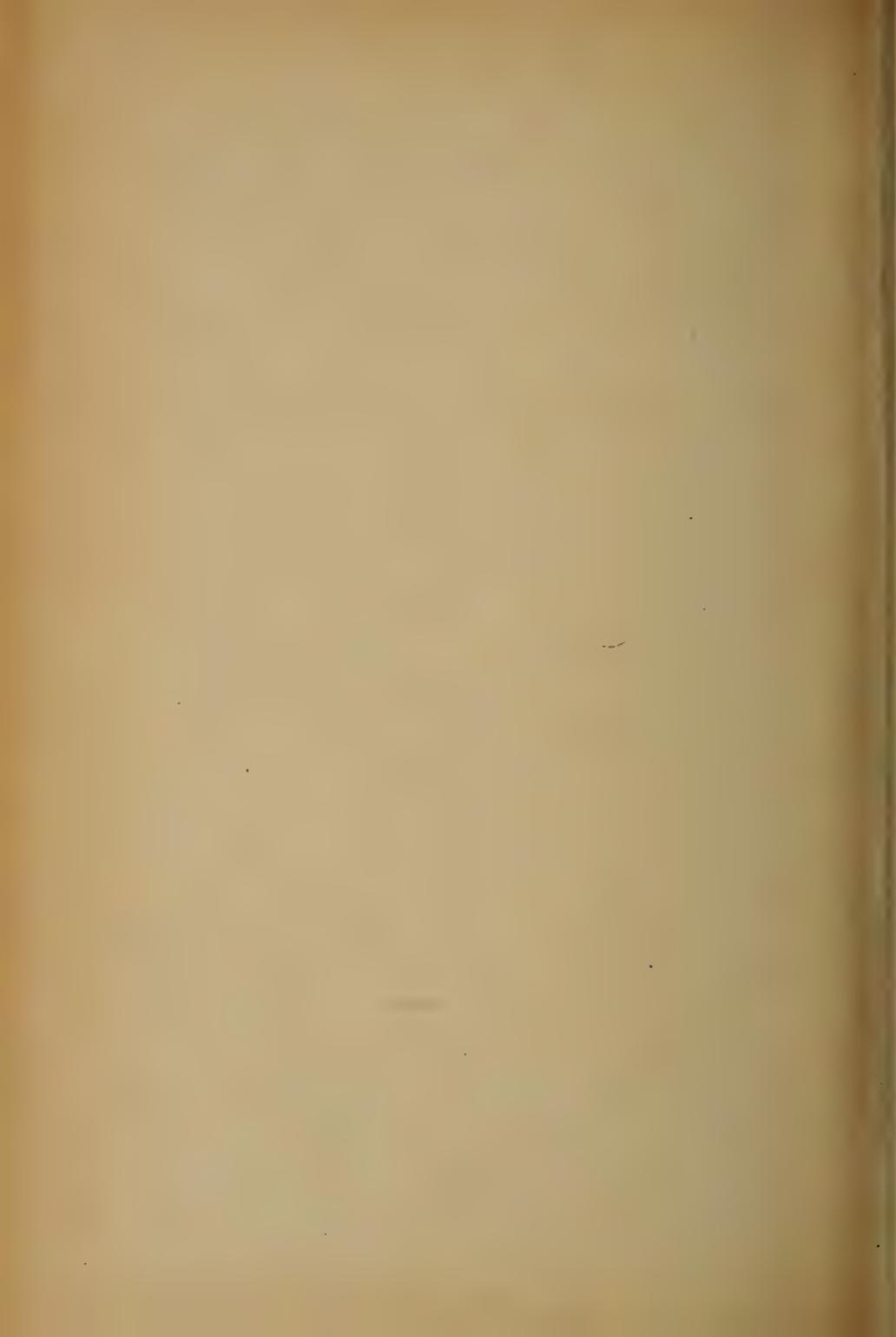
Vos noirs cheveux pendants me couvrent de ténèbres
Vos yeux qui m'ont brûlé de leurs flammes funèbres
Vont cesser de répandre en nos âmes la mort...
Ah! Rosalba!... Oui, oui, je serai sans remords...
Car vous-même...

... Voilà! tout est fini... Ils saignent,
Ces beaux yeux!... Et ce fut un magnifique règne!..

XII

ODES HÉROÏQUES

A Alfred Bruneau.



SUR LA MORT D'ÉMILE ZOLA

I

O jours ! dont le parfum pèse à mon cœur, automne !...
Quand le bois déchiré pleure dans l'air atone
Et répand sur le sable un rameau qui roussit,
Je me plains dans votre ombre et vos lâches soucis...
Car toujours je revois vos étranges présages :
Ces nuages cendreaux que tordait le passage
Des vents, ces tisons d'or agitant leurs couteaux,
Ces catafalques fous roulant par les coteaux
Au galop de chevaux trempés de pâle écume !..
Et tous ces souvenirs me percent d'amertume !...

II

Oh ! prophète ! soldat ! faiseur de nobles livres,
Toi qu'excitait le cri des trompettes de cuivre,

Toi que l'on vit pareil, par la taille, aux héros,
Le sort t'a donc rompu les os, comme un bourreau !
Et comme un roi tombé, comme un roi que la hache
Abat, comme un vieux roi qui roule à terre et lâche
Son sceptre, et qui vomit sur ses vêtements d'or
Tout son sang, te voilà qui gémis dans la mort,
O Poète ! Et gisant, tu rends donc aux ténèbres
Ta grandeur déguisée en figure funèbre !...

III

Mais qu'importent la mort et nos larmes ! Qu'importe !
— Que se calment ma peine et ma tristesse fortes ! —
Ton sombre cœur n'est pas changé en un rocher
Car nous t'avons en vain dans le tombeau couché,
La résurrection pour toi s'est accomplie,
Et songeant à cela qu'aucune âme n'oublie,
Nous te cherchons errants au long de ces jardins,
De ces jardins rouges et or, incarnadins,
Sous ces arbres qui font des cavernes de feuilles
Où ton âme, voilée et grave, se recueille !...

IV

Nous te cherchons, ô Maître, et l'on te voit paraître!
Et c'est toi qu'on entend dans l'ombre des fenêtres
Bucoliques, dans les buissons frais et tremblants,
Et près de la maison qu'argente un rosier blanc,
Au bord du champ rayé qu'éventre la charrue,
Et sur le fleuve triste où la tempête rue
Son livide brouillard de foudre et de charbon!
Car ton ombre qui va semblable au vagabond
Est partout. — Et partout les hommes de la terre
T'appellent, désormais, ô pâle solitaire!...

V

Mais voici que tu viens à nous des paysages
Soulevés ou fumants de fièvre et, sous l'orage,
Tout crevés, déroulant des herbages houleux!
Tu te lèves d'entre les blés où l'azur pleut,
Tu nous parles du fond des villes de bitume,
Et des gares tendant leurs trains parmi la brume!

Et des lieux souterrains où de la houille bout,
Tu sors parfois, fatal, et l'on te voit debout...
Or, dans ta bouche amère, une menace tonne,
O héros ! Et l'esprit des hommes en frissonne !

VI

Formidable, sacré, sans bâton ni besace,
Je t'aperçois, là-bas, comme un rôdeur, qui passe
Le long des murs, des ponts et des grèves de sel!...
Tu t'avances hanté de ton rêve éternel,
Et quand la Mort, d'un geste inévitable, pousse
La porte enluminée ou la clôture douce,
Tu dresses ton fantôme entre les noirs flambeaux !
L'ombre où tu marches se recule et, par lambeaux,
Se disperse, et ton cri qui fait trembler l'espace,
Jette au soleil le chœur vivant des jeunes races !

VII

Car c'est toi le prophète ingénu de ce monde !
C'est toi qui fais sonner le lourd tocsin qui gronde

Quand la famine ameute au creux des carrefours
Les peuples fous, parmi des cris et des tambours!
Tu rentres les canons de guerre, ô Pacifique!
Ton pur espoir de cœur en cœur se communique!
Et, terrible, ta voix, que l'âme seule entend,
Prie et chante, lancée en accents éclatants!...
Or ton ombre à tout être ici-bas est mêlée,
Et l'homme la respire avec la vie ailée...

VIII

O Héros! je t'appelle en cet automne triste!
Écoute le sanglot qui tremble et qui persiste
Et qui flotte épuisé sur ses bois périssants!...
La plainte que j'écris chacun de nous la sent...
Chacun de nous te pleure encore, ô tuteur, ô
Toi de qui tout naîtra, juste et fort, Père, ô Père!...
La strophe que j'assemble avec mes pauvres mots,
D'autres l'ont exhalée à travers ces rameaux,
Et la brise la chante et l'eau la balbutie...
— Et la Terre sanglote en cherchant son Messie!...

MÉDITATION

SUR JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Las de mon vain repos, près de ces faux charbons
Qui, naguère, ont fleuri, d'un reflet moribond
De roses, le mur gris tout trempé de l'orage,
J'ai repris ton beau livre, et je tourne les pages.
Et tranquille, enfermé en la tiède maison,
Tandis qu'au loin l'amas nébuleux des glaçons
Circule, et que, cruelle, au travers de la rue
Rôde la bise armée, héroïque et bourrue,
Et qui, tapant à grands coups sourds sur ses tambours,
Fait un bruit de bataille autour de ce jour lourd,
Moi, lisant ces feuilletts teints du divin grimoire,
J'admire ta montée amère vers la gloire !...

O Rousseau ! j'ai ton livre et je songe...

Le mot,

A ta guise, me peint la sente ou le hameau,

L'amoureux rossignol, le soleil qui se gèle

Sur les glaces, le puits ceint d'une âpre margelle.

Et je vois avec toi qui, d'un signe subtil,

Les suscite, les blancs vergers du mois d'avril...

Du papier, devenu fertile par magie,

Il me semble que sort, de cerises rougie,

Une branche luisante enfin de cerisier...

Une fontaine tinte au creux bleu des glaciers...

Un jour se lève avec un murmure de cloches :

Et ce sont les Rameaux et voici que s'approche,

Légère en robe verte et jaune, et le pas fin,

Par le passage étroit voisin de son jardin,

Madame de Warens à la brûlante bouche...

Et toi tu trembles, tout transi d'amour farouche...

Mais, la page tournée ensuite, tu n'es plus,

Hébergé des taillis et rôdeur de talus,

Qu'un enfant vagabond sans gourde ni besace

Qui lamentablement poursuit son rêve, et passe !...

Et c'est la lande et les grands champs couverts d'ajoncs

Et, toute roucouillante encore de pigeons,

La forêt, puis Venise, aimable, renversée,
Qui se mire en ses eaux, d'une pose lassée...
Puis voici l'humble enclos de vignes et d'œillets,
Les Charmettes, Genève et les blés de juillet
Et dans les chauds buissons de menthe et de cassis,
Les abeilles, et sur le mont les pins qui scient,
De leur crête piquante et glauque les azurs...
Enfin, c'est l'Ermitage et tous les printemps sûrs
De Paris, les exils funèbres dans les neiges,
Et les lacs, dont le flot fuligineux t'assiège,
Les matins d'or pompeux, les nuits aux draps royaux,
Piqués d'astres qui font un effet de joyaux,
Et le silence fier des retraites fleuries,
Et toute la nature avec ta songerie!...

Ah! Rousseau! Mon sauvage et doux Rousseau, qu'il est
Adorable ton livre où luisent tes volets
Peints en vert! Que l'on aime à cueillir tes pervenches!
Et qu'il fait bon revivre avec toi ces dimanches
Montagnards, quand la danse au son des violons
Tourne, et qu'on voit briller l'éclair blond des talons!
Comme l'espoir est grand! Comme ce que nous eûmes
De vil se dissout vite à tremper dans l'écume

De tes eaux et s'épure à l'ombre de tes prés!...
Il semble que suffise un spectacle pourpré
D'églantines pour qu'aussitôt se vaporise
Toute cette amertume errante qui nous brise!...
On dirait, du moment qu'on regarde le ciel,
Qu'il n'y voyage plus que des parfums de miel!...
Et partout, ce ne sont que colombes rosées,
Murmures faits d'un bruit de chutes de rosées,
Lunes pâles au fond des horizons pointant,
Et paysages doux de moutons au printemps!...
Et les hommes, les gens eux-mêmes qui, semblables,
Dans les champs, à des blocs de limon lamentables,
Trainent leur pas pesants au long des mornes jours,
Les voici qui, soudain, se réveillent, moins gourds!
Et, le bras appuyé à la houe agricole,
On les voit s'animer au chant de ta parole...
Et parce que tu mets le matin bleu sur eux
Il semble que, poussée à leur dos douloureux
Une aile d'ange éprise d'aube soudain batte,
Et, du site étendu dans la lumière mate,
S'élève on ne sait quel édénique jardin
Magnifique, tout rutilant d'incarnadins
Rosiers et d'oiseaux fous envahi et sonore,

Et tel que, tout rempli d'une éternelle aurore,
Doré, rose, luisant, formidable, fleuri,
Il efface tous les célestes paradis!...

O rêveur! A l'égal du fils doux de Marie,
Ta parabole est belle où l'épi se marie
A la fleur ténébreuse et triste de la mort.
A ta tempe il n'est pas de divin cercle d'or,
Et tu t'en vas, semblable au mendiant des routes,
Et nulle part, tu n'as de demeure, sans doute!
Frère des comédiens errants et des bergers
Sans houlette, des chemineaux, des étrangers
Proscrits, et de tous ceux que marque la détresse,
Tu marches dans la nuit, tu n'as pas de richesse,
Dans les fossés fangeux tu fais ton lit de foin,
Et, démuné de tout, l'on ne t'honore point!
Et pourtant ta grandeur se déguise en ta honte,
Ton rustique bâton vaut le sceptre qui dompte
Et quiconque t'ignore ou t'humilie, en toi
Outrage le héros et le maître des rois!...
Ton esprit pour régner a-t-il besoin d'épée!
Sans couronne ni pourpre épaisse déroulée,
Par la seule puissance invisible du mot,

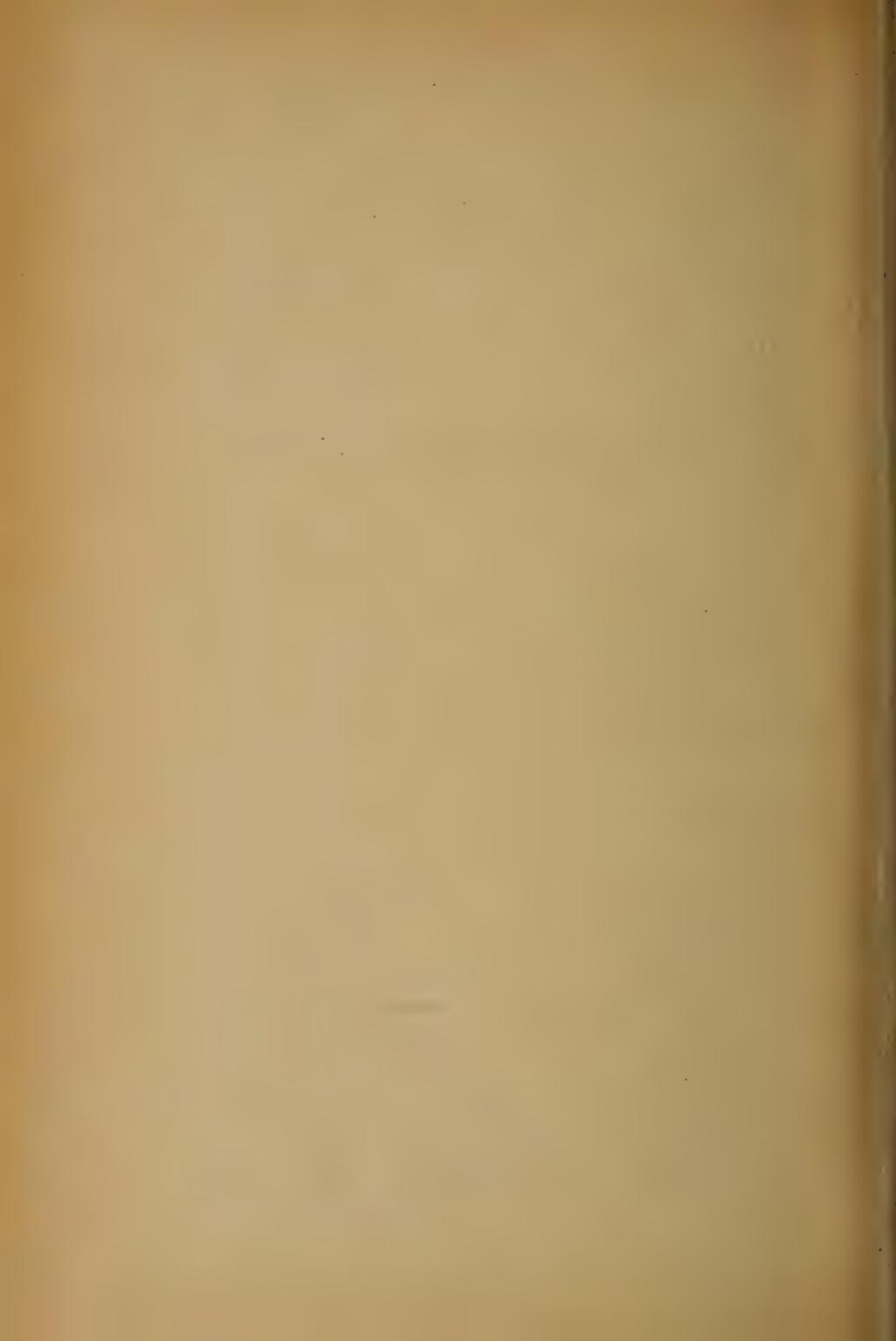
Voici que, redresseur des crimes et des maux,
Tu vas, prêchant la plaine et tissant dans la brise
Tout ton mirage épars de joie et de justice.
Et soudain, comme un feu qui monte au firmament
Les despotismes fous flambent...

Mais non! Il ment,

Ton rêve! Et c'est à tort qu'à lire je m'oublie...
Tout à l'heure, j'avais, cette flamme abolie
De ma lampe, suivi sur les feuilletts divins,
Ton histoire champêtre et tous tes songes vains.
Mais, hélas à présent, du retour du voyage
Illusoire, je vois cet hivernal orage.
Et près de mon foyer misérable, j'ai froid,
Et je sais que le leurre est fugace du droit.
Il n'est pas sur la terre un paradis de roses
Et les hommes sont bas et durs, et l'aube, éclose
En ton âme, ne filtre pas sur nos chemins
Et l'horreur est sans fin, peut-être, des humains!
Et voici que, déjà, les pages refermées,
Je tremble, enveloppé d'étouffantes fumées
Et de cet écumeux brouillard et de ton bruit,
Peuplé des malheureux qui pleure dans la nuit!...

XIII

AUX COMPAGNONS
DES ANCIENS JOURS



AUX COMPAGNONS DES ANCIENS JOURS

Compagnons que déjà la fatigue de vivre
Empoigne par le bras en criant : arrêtez !
Voici qu'ayant perdu la force et la gaité
Et vomi les alcools dont les vingt ans s'enivrent,

Voici que, tout fourbus des courses hors des rades,
En pleine mer, dans l'ouragan, nous revenons,
Comme des émigrants sans maison et sans nom,
Et sans victoire, hélas ! ô mes fiers camarades...

L'Espérance qui chante au fond des tabagies
Où rêve la jeunesse aux yeux riches et doux,
Nous ne la verrons plus s'asseoir auprès de nous.
Nous sommes les déchus lugubres des orgies...

Nous étions tous partis pour conquérir le monde,
Nous ne devons jamais rentrer que triomphants,
Ah! Seigneur, que sont-ils devenus tes enfants,
Et comme le destin vous broie et vous émonde!...

Et comme il gratte comme un chien de maladie,
Dans les êtres, rongant la chair entre les os,
Et comme l'homme usé que laveront les eaux
Funéraires a l'air d'être sa parodie

Quand, vidé de son sang de fièvre et de délire,
Il n'est plus rien qu'un corps qui saute sur deux pieds
Et qu'il n'a plus en lui cette sainte fierté
Qui vous met dans le cœur des musiques de lyre,

Et qui vous dresse, droits et fermes et vous campe
Et vous plante et vous fait dédaigner le péril
Et vous mène à l'assaut, splendides et virils,
Comme de durs guerriers escaladant des rampes!...

Ah! beauté de ces temps où, narguant les déluges
Du plomb rouge tombant sur nous, de toutes parts,
Nous étions les soldats qui cernent les remparts,
Les soldats énervés de gloire et de grabuge!...

Nous suivions une Idée, elle était belle et grande ;
 Elle jetait de frais rayons sur nos haillons...
 Et nous marchions, couverts de son haut pavillon,
 Et dans nos yeux luisaient des rêves en offrande...

Compagnons, compagnons, serrés l'un contre l'autre,
 Comme lacés par l'amitié de notre cœur,
 Ah! comme nous sentions en nous de la vigueur!
 Chacun de nous était pour l'autre un sûr apôtre!...

Ah! bonheur de s'unir et d'être, en la marée
 Énorme des soucis gris et quotidiens,
 Sur un vaisseau d'amour solide où l'on se tient
 Face à la mort, l'âme jamais désemparée!...

Ah! la vie est trop morne et trop lâche et trop plate!...
 Je vois des chasseurs noirs qui rôdent par la mer...
 Je regrette les vieux élans parmi d'amers
 Tohu-bohu où des tonnerres blancs éclatent!...

Compagnons! Compagnons! Pourquoi donc jeter l'ancre?
 Pourquoi chercher déjà le sommeil dans les ports?...
 Êtes-vous donc si las du risque et de l'effort?...
 Craignez-vous de courir les vagues noires d'encre

Et les terres jamais encore visitées
Et les cimes avec en haut leurs blancs châteaux
Et ces pôles de neige et d'ors et de cristaux
Et ces azurs bénis des âmes irritées?...

Compagnons ! Compagnons ! ne voulez-vous plus vivre ?
Il est temps de partir ! Levons-nous, compagnons !
Que nous importent donc le mal et le guignon,
A nous autres qu'excite encor le cri du cuivre !...

Lorsque le ciel qui chante aux trompes de l'aurore
Nous appelle et nous jette en les yeux d'éclatants
Flambeaux et nous rend tels qu'aux jours de nos vingt an
Ah ! laissons-nous pousser aux batailles, encore !...

Que nous fait cette paix ! Que nous font ces asiles
Toujours prêts où l'esprit se berce de repos !
Et tout ce qui plaît tant, Seigneur, à ce troupeau
D'êtres vagues vautrés dans des bonheurs faciles !...

Levons-nous et partons ! Replions notre tente
Et marchons ! Et lâchons à jamais les abris
Où l'on se perd ! Et ce faux calme qui pourrit
L'héroïque fraîcheur des âmes imprudentes !...

Qu'est-ce donc que le Temps, mon Dieu, pour qu'il mutile
Ainsi les êtres forts que vous avez créés !
Nous laisserons-nous donc abimer et souiller !
Ah ! retrouver l'ardeur de cet âge fébrile

Et si beau ! lorsque nous étions les camarades
D'Apollon, les enfants ingénus de l'orgueil !
Quand nous avions en nous de quoi chasser les deuils
Et de quoi pavoiser l'ombre de pétarades

De soleils, et de magnifiques oriflammes !...
Quand nous allions à l'existence comme on court
Au combat et quand nous étions si plein d'amour !...
Quand sous nos humbles fronts fleurissaient tant de drames !...

Quand le monde, à nos yeux avides de conquête,
Paraissait trop petit, alors qu'il est si grand !...
Quand nous étions des vagabonds et des errants
Et des bohèmes francs affolés de la fête

Heureuse du printemps, de l'aube et des rosées
Et des nuits allumant leurs guirlandes de feu,
Et des brises posant partout des baisers bleus
Et des forêts d'hiver couleur des épousées !...

Ah! compagnons! Ah! compagnons que déjà bride
L'insidieux regret d'une force qui fuit!...

Compagnons! que corrode et tourmente l'ennui!
Qu'est-ce que tout cela, compagnons trop timides!

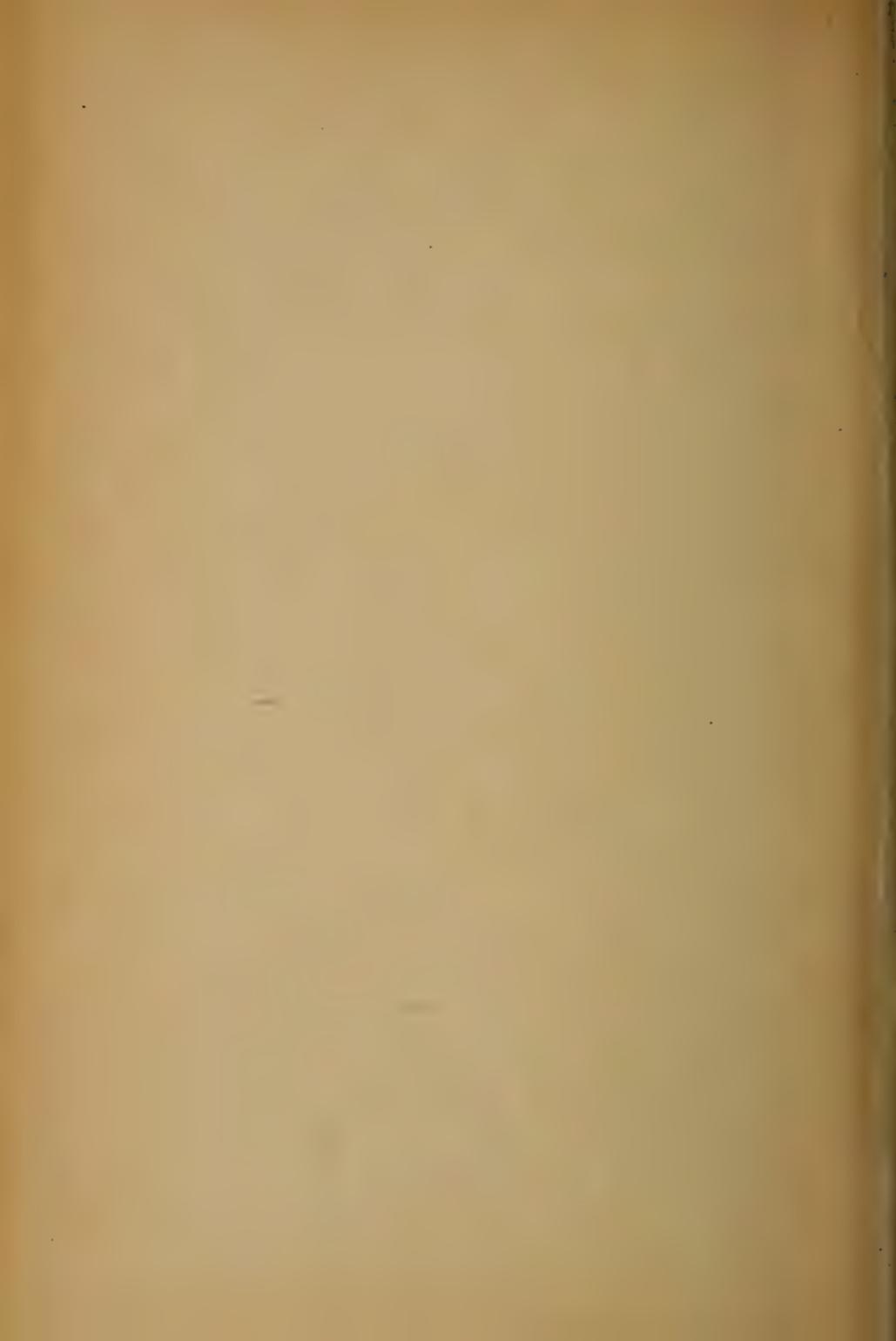
Qu'est-ce que tout cela qui vous parle de halte
Et de paix sous les toits endormeurs des maisons
Et de désarmement et de calme horizon
Et de refus d'aller aux choses dont s'exalte

Un cœur fier et dont nous faisons encor, naguère,
Notre idéal, et dont nous étions si grisés!...
Ah! dites que le Temps ne vous a pas brisés
Et que vous êtes forts et que, pour vous, la guerre,

C'est la vie et que, s'il vous faut combattre encore,
Fermes et purs, vous monterez sur le vaisseau,
Sur le vaisseau d'amour solide que les eaux
Porteront, rouleront dans la nuit et l'aurore!...

XIV

HALTES



JE VOUS REVOIS...

Je vous revois, jours d'autrefois... — Ah! le passé,
Le passé qui vous hante ainsi qu'un trépassé!...
C'est un jardin de pluie où le chien pourpre joue
Courant comme une flamme au milieu de la boue...
Et puis, c'est l'île acide étalant ses fraîcheurs...
Dans la plaine campaient des groupes de faucheurs...
Le fleuve promenait parmi des ondes sûres
De lourds chalands ventrus rongés de moisissures...
Ah! le passé! le cher passé qui me revient
Et qui frappe mon cœur comme un musicien
Et qui fait dans mon cœur chanter, d'un air étrange,
Les souvenirs perdus que le regret mélange!..
Ah! comme je voudrais les revivre, ces jours!
Vous ne saurez jamais quel était mon amour
Pour vous, vieille maison du chemin de halage,
Niche de l'épagneul, bateaux dont le sillage
Roulait mon rêve errant dans ses écumes d'eau,

Et qui semblaient toujours m'apporter cent cadeaux!...
Ah ! Passé ! Revenant à la douce figure,
Qu'est-ce que tu me dis ? Quelles choses obscures
Oses-tu donc encor me chuchoter, ce soir?...
Il faisait bon, dans ce temps-là, c'était l'Espoir,
Alors, qui doucement me parlait par les lèvres
De la Vie, à cet âge exempt des folles fièvres
Qui depuis m'ont brûlé, Seigneur, et tourmenté
Et fait poursuivre, en vain et sans fin, la Beauté
Et dont je garde en moi le goût sale de cendre!...
L'Espoir fuit et voilà que je vais redescendre,
Redescendre vers on ne sait quels froids bas-fonds
Vers des abîmes d'or et de peine sans fonds!...
Je vous revois, jours de jadis... Et le soir chante
Dans la lampe qui fait sa romance touchante...
Une lumière luit sur un front rose et or...
Un front d'enfant jolie, un front chargé et de sorts...
Et voix tendre, quelqu'un se penche sous la lampe
Et me parle et me met un baiser à la tempe,
Un baiser taciturne étrangement souffrant...
Ah ! souvenir ! passé qui remonte et vous prend !
Comme il a de la vie encore, ce fantôme,
Que l'on croyait captif dans le morne royaume

De la Mort, et comme toujours tout reste en nous
De ces temps d'autrefois si graves et si doux!
Je vous revois... Vous êtes là, jours de naguère...
C'est l'hiver, ou l'automne avec son cor de guerre
Dans la rouge forêt au feuillage tigré,
Dans la forêt qui meurt en un songe doré...
Et il y a dans l'ombre une fée, et j'écoute...
Dehors, il pleut sur le jardin bleui de gouttes...
Le toit grince... Une pie endeuille le mur blanc...
Sur le fleuve, somnole un long bateau tremblant...
Et puis, c'est le printemps, — le printemps rose et jaune...
Le printemps par lequel la nature bourgeoine
Et par lequel couvent, là-haut, les brouillards verts
Parmi des trombes d'eaux dans les cieux entr'ouverts!...
Et vous êtes en moi, beaux rêves de mon âme!...
Dans mon âme, j'entends l'espoir qui me réclame. .

Ah! voix chères, chantez en moi, voix du matin
De mon cœur! Belles voix qui venez du lointain
De ces superbes temps de l'enfance! Voix fortes!
Voix si douces! chantez dans mon âme qu'emporte
Et dirige, suivant une inflexible loi,
Votre appel toujours ferme et toujours clair en moi!...

AVANT LE LEVER DU RIDEAU

A Camille Le Senne.

C'est l'heure du miracle étrange... — Qu'on s'ennuie
En ce monde ! On dirait qu'il tombe de la suie...
— Approchez, compagnons, et tirez le rideau
Et que je voie, enfin, luire le beau château
De mon rêve, étageant sur des cimes de toile
Ses tourelles, parmi des couronnes d'étoiles!...

Ah ! tout est vieux, je suis fourbu, rien ne va plus !
Il me semble que j'ai tout vu, que j'ai tout lu...
La Bête rit au fond des plus pures prunelles...
La Mort autour de nous poste ses sentinelles
Qui veillent, le fusil au bras, de l'aube au soir,
Et nous errons, comme captifs et sans espoir...
— Ah ! levez le rideau de fer, mes camarades !

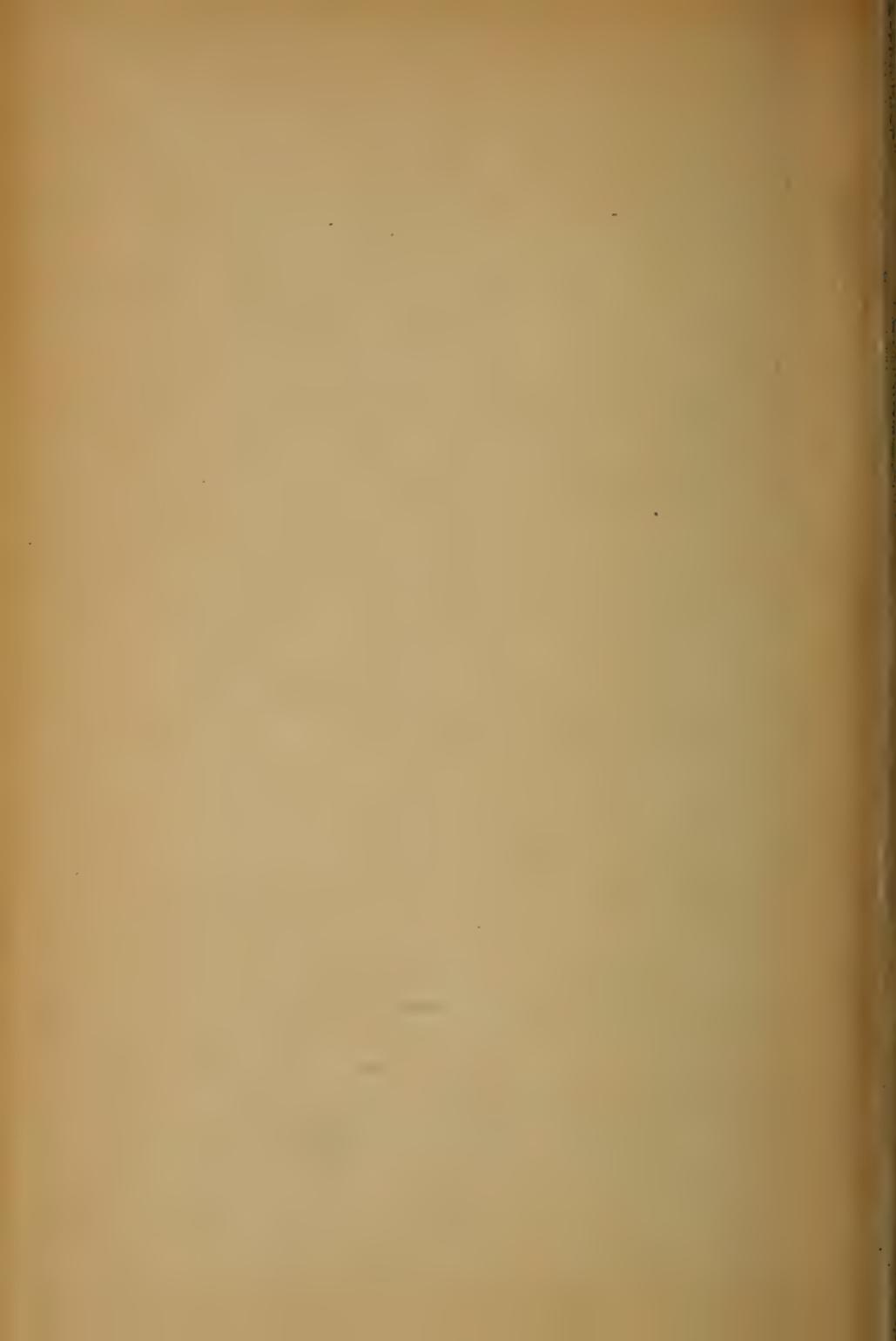
Et que l'illusion m'enlève hors des rades
Où l'on croupit comme un vaisseau désarmé...
Je voudrais retrouver mes élans, m'enivrer
Du vin de feu chanteur de mes jeunes années
Et ne plus me sentir pris par mes destinées !...
Théâtre, éclaire-toi ! Luisez, lampes ! O deuil
De la salle ! Je songe, assis dans ce fauteuil
Où m'a planté tantôt le hasard et je guette
Les trois coups ! Sonnez donc, solennelles trompettes !
Voix de cuivre du jour nouveau que l'on attend,
Éclatez ! Et que s'ouvre, entre les hauts portants,
La terrasse où la lampe allume une charmille,
Ou bien la chambre avec son cercle de famille
Sous le lustre et, dans le silence des pans verts,
La royale forêt où chantent les piverts...
Ah ! Pyrame et Tysbé, vais-je vous voir paraître !
Et toi, brûlante Iseult qui fais par la fenêtre
Descendre avec ton chant tout l'amour de ton cœur,
Vais-je te découvrir, sorcière des langueurs !
Et toi, vieux roi criard dont les yeux caves crachent
Du sang, lugubre OEdipe errant entre ses haches
De colère et de haine et de révolte aussi,
Vas-tu me divertir un peu de mon souci,

Malheureux?...

Ah! levez le rideau! Que je sorte
De moi-même! Chassez ces ombres! Que m'importe
Le spectacle! Et dût-il n'être que crimes fous
Et batailles et forfaits rudes, montrez-nous
Autre Chose! Autre chose, enfin, que la banale
Existence, écoulant ses heures trop normales!...
Et que vos voix, telles de larges pavillons
En flottant et flambant parmi ces tourbillons
De la fièvre et de la souffrance rouge ou noire,
Emportent mon Ennui sur leurs ailes de gloire!...

XV

CANTATE POUR LA ROUTE



CANTATE POUR LA ROUTE

J'ai rêvé, — j'ai fait sur le sable
Maints pauvres signes périssables...

Et puis, -- car mon cœur en est lourd, —
J'ai beaucoup désiré l'Amour...

Et j'ai vu l'Amour doux et tendre
Venir, puis s'enfuir, — ou m'attendre...

Et voici que, bientôt vieilli,
Ce sera partout de l'oubli...

Ah ! comme la misère est grande
En ce monde où des mains se tendent,

Suppliantes de toutes parts,
Vers quels seuils ! et pour quels départs !...

Ah ! les cloches noires qui sonnent,
Là-bas, leur plainte monotone !

Comme la mort et le chagrin
Font donc un lamentable train !

J'ai songé... — j'ai vu que la vie
N'est qu'une ombre folle, suivie

D'un cortège, dans du brouillard,
De spectres sur des corbillards,

Qui roulent, comme ivres, et grincent
Sans fin, par nos blêmes provinces...

Et pourtant, j'ai connu l'orgueil
De lutter dans l'ombre et le deuil !...

Mais, quand trop de mal nous terrasse
Et que l'âme pleure, en disgrâce,

Et qu'il fait trop noir et qu'il pleut,
D'on ne sait plus d'où, trop de feu,

Trop de laves d'or et de boues,
Je me sens faiblir, je l'avoue !...

Ah! qu'est-ce que cela, mon cœur!...
Dis, mon pauvre cœur en langueur,

Qu'est-ce donc que tous ces mots vagues
Qu'obstiné, j'écris sur la vague!...

Et ces songes d'Amour brûlant,
D'Amour grave, candide et blanc,

Dont mon âme poursuit la trace
D'une course qui me harasse !...

Qu'est-ce, dis, mon cœur, qu'est-ce donc!...
Et d'où vient que, dans l'abandon

Et les transes de la souffrance,
Je m'élance vers l'Espérance,

Vers l'humble Espérance qui luit,
A travers la mort, dans la nuit !

L'Espérance très fière et claire,
Et très pure d'une autre terre

Où, chacun se tenant la main,
Tous les hommes, par les chemins

De deuil et de peine du monde,
Iraient, sans peur du ciel qui gronde !

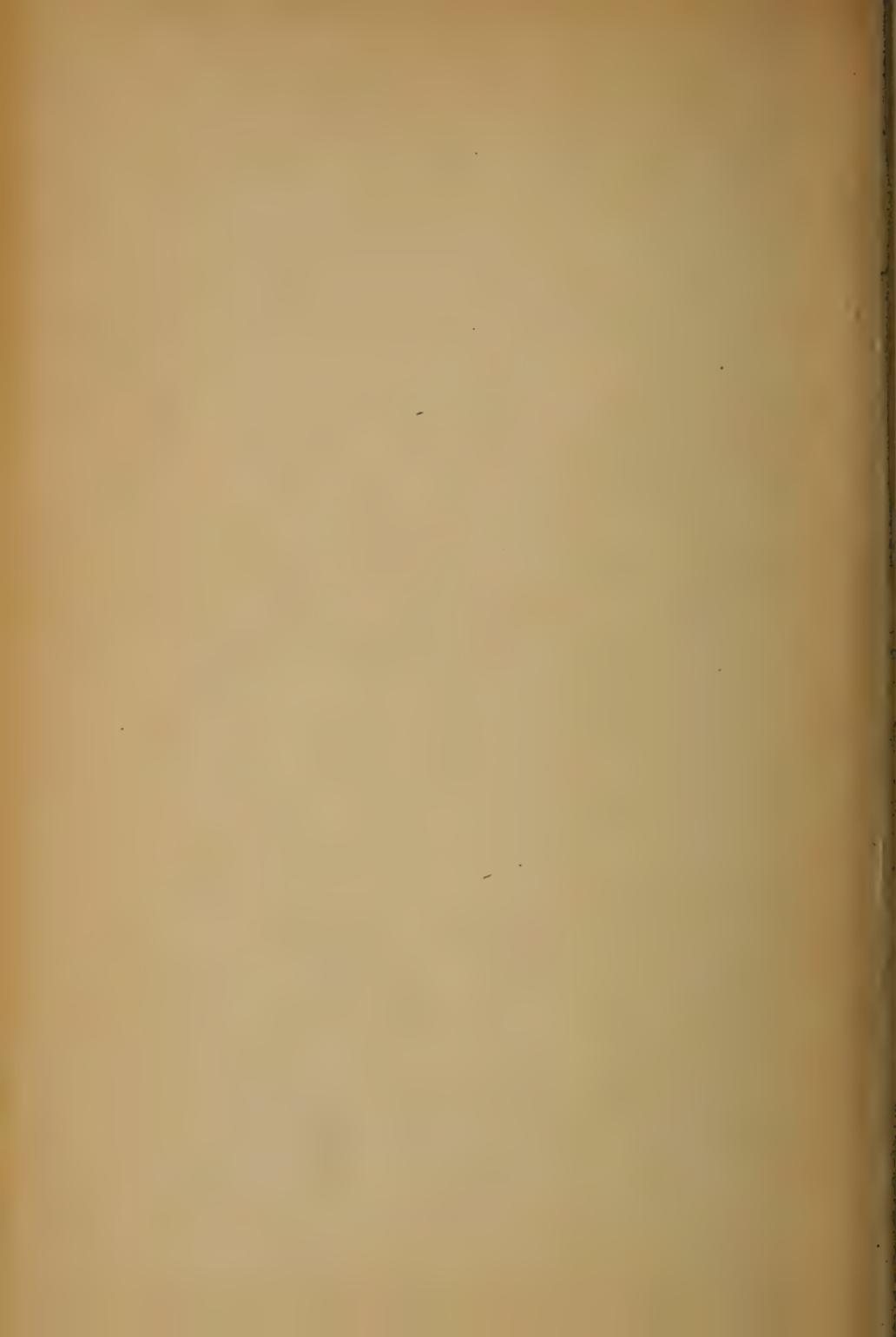
Iraient, l'un à l'autre appuyés,
Les riches et les ouvriers !

Iraient, parmi cette détresse
Qui nous enserre et qui nous presse !

Iraient en troupes, comme autant
De bon frères, bénis du temps !...

Oh ! ces rêves !... — Ah ! sur le sable,
Tant de signes si périssables !...

APPENDICE



APPENDICE

I

Page 3.

Dans mes premiers poèmes, réunis vers la vingtième année, sous le titre d'*Églé*, je ne pratiquais pas le vers libre, mais enfin les règles de la prosodie classique, si étroites et si compliquées, ne m'avaient pas encore entièrement soumis. — Aujourd'hui, par contre, je trouve à celles-ci un grand charme. Plus l'esprit rencontre de contraintes, plus sa qualité s'affirme et dans ces petites compositions, si excentriques au fond et si parfaitement artificielles que l'on appelle des *poésies*, la jouissance provient en partie du sentiment qu'on y peut jouir de combinaisons inconnues dans la nature. Je sais bien, d'ailleurs, que pour le véritable artiste la licence apparente du vers de Gustave Kahn n'offre pas moins de bizarrerie et ne comporte pas moins de commandements que la prosodie de Racine ou de Rimbaud. Mais, pour mon goût propre, la technique traditionnelle, loin de n'éveiller en moi que des émotions monotones, me semble extraordinairement riche, prodigieusement cap-

tivante. Du reste, personne plus que moi ne suit avec amitié et n'admire davantage ce qui se fait dans des sens différents, chez Émile Verhaeren, par exemple, chez Francis Vielé-Griffin et chez Paul Fort.

II

Page 10.

Au lecteur, trop tenté de prendre à la lettre certaines expressions dont on trouvera la trace dans ce volume, je rappellerais volontiers ce qu'un écrivain a fait dire un jour à Renan, à savoir que les mots renferment des symboles et qu'il faut les interpréter. La poésie est le monde du rêve; jouer avec les puissances du mystère constitue l'une des séductions de cet art singulier et incomparable. C'est ainsi que dans Gœthe, par exemple, les nymphes et les anges font des apparitions qui n'indiquent chez le poète aucune foi particulière. Mais pour exprimer les minutes pathétiques où l'âme s'élançe hors des sphères habituelles de la vie, où il semble qu'elle entende un appel supérieur, il importe évidemment de recourir à des images qui en suggèrent l'idée. De là vient la place que peuvent prendre, parfois, dans certains de ces morceaux, les mots de Dieu, de séraphin ou d'ange. C'est avec la même aisance, et avec autant d'indifférence en matière religieuse, que, dans d'autres pièces, j'introduirais des figures du paganisme. Ce ne sont pour moi que des termes poétiques, et les personnes curieuses d'histoire littéraire pourraient retrouver dans mes

premiers essais, comme *L'Hiver en Méditation*, des mélanges semblables. La poésie verrait du reste étrangement réduire son royaume si elle ne pouvait s'annexer, au gré de son caprice, ni les séjours du ciel ni l'Olympe.

III

Page 91.

La Réalité, telle qu'elle se présente au hasard des rues et des événements, c'est un simple avatar de la vie éternelle ; c'est une pâle épave de l'azur, perdue sur terre. La Vérité est comme le Pauvre de l'Écriture : elle attend l'homme qui travaillera à son rachat. Du reste, en art tout est affaire de forme et les meilleures bonnes volontés peuvent ne tisser que des mirages qui rapidement s'évaporent. A celui qui macule le papier de son encre une humilité infinie devrait convenir. Car nous ne sommes jamais que des apprentis et, à mesure qu'on avance davantage dans la vie, on se rend mieux compte du caractère tout ensemble captivant et fourbe, attirant et rebelle à l'étreinte, de la Beauté. D'ailleurs je croirais assez volontiers que les vieux mots très antiques et très simples, même chantés sur les anciens rythmes, sont encore les meilleurs dont on puisse disposer quand on regarde notre art comme une communion et qu'on pense aux hommes comme à des amis, comme à des compagnons en marche, dont on aimerait pouvoir se rapprocher. C'est pourquoi la Simplicité est la déesse que je sers.

IV

Page 199.

A quel besoin bizarre et enchanteur — à quel inexplicable appel répondrait la poésie — cette mystérieuse opération de la plus savante magie spirituelle — si une absurde envie de s'épancher n'atalonnait tous les êtres ? Nous vivons d'ordinaire comme des gens en affaires qui ne hasardent rien sur leurs intentions, nous nous observons comme des joueurs et nul ne connaît nos arrière-pensées. Dans les vis-à-vis lugubres de ce monde, nous nous gardons étrangement à carreau, il semble que la franchise soit le plus sûr ennemi et qu'elle doive nous précipiter dans d'innombrables périls. Les gens, vraiment, ont l'air loin de leur âme, et le plongeur qui file vers les abîmes des mers a encore bien plus de chance d'y découvrir des perles que nous n'en avons dans la société d'entendre un seul mot sincère. Nous nous tenons en expectative en présence les uns des autres, comme des étrangers qui s'épient ou comme des partenaires soupçonneux et taciturnes et il faut d'étranges catastrophes pour nous faire sortir de notre mutisme. Pourtant il est certain que le silence nous pèse et, si l'on proférait les phrases révélatrices, si l'on consentait à paraître tel que l'on est, comme l'on reconnaîtrait ses frères!

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DÉDICACE.	v

LE VAGABOND MALHEUR

Le vagabond Malheur	3
-------------------------------	---

I

EXISTENCES

Des hommes	9
Les vagabonds	13

II

LES POÈTES DAMNÉS

Les poètes damnés.	21
----------------------------	----

III

PARMI LES JOURS PASSÉS

	Pages.
Jeunesse	35
Enfance.	39
Tristesse des amants	43
Le Cavalier.	47

IV

LE VOYAGE EN AUTOMOBILE

Le Voyage en automobile	53
-----------------------------------	----

V

AMOUR

Hymne.	61
Romance	64
Réminiscences.	67
La malade	70
Poème d'automne.	74
Chant d'amour	78
Féerie dans l'ombre.	81

VI

PAYSAGES ET INTÉRIEURS

	Pages.
Ile.	87
Mysticité	90
Filles près des gares.	91
Soir.	95
Lupanar.	97
Eulalie	102
Soleil couchant.	103

VII

NOSTALGIES

Inquiétudes	107
Intime.	109
Jacinthie.	112
Foire.	113
Spleen sentimental	114
Le songe	116
Élégie d'automne	117
Pluie nocturne.	123
Passant	125

VIII

VILLES ET CAMPAGNES

	Pages.
Rédemption	429
Province	431
Perspectives	433
Émeute	435
Saisons	437
Forêt d'automne	440
Simultanéités	442
Gare	443
Bateaux	444
Train, au petit jour	446

IX

DESTINÉES

Les amants	451
Rue, avant l'aube	455
L'homme qui marche	460

X

IMAGES

Gruchet Saint-Siméon	465
A Mademoiselle Véra Sergine	468
Anthéor	470

	Pages.
In memoriam.	172
A Madame Segond-Weber	174
A Madame Sarah Bernhardt	176

XI

TRAGÉDIE INCONNUE

Tragédie inconnue.	181
----------------------------	-----

XII

ODES HÉROÏQUES

Sur la mort d'Émile Zola.	189
Méditation sur Jean-Jacques Rousseau	194

XIII

AUX COMPAGNONS DES ANCIENS JOURS

Aux compagnons des anciens jours.	203
---	-----

XIV

HALTES

Je vous revois.	211
Avant le lever du rideau.	214

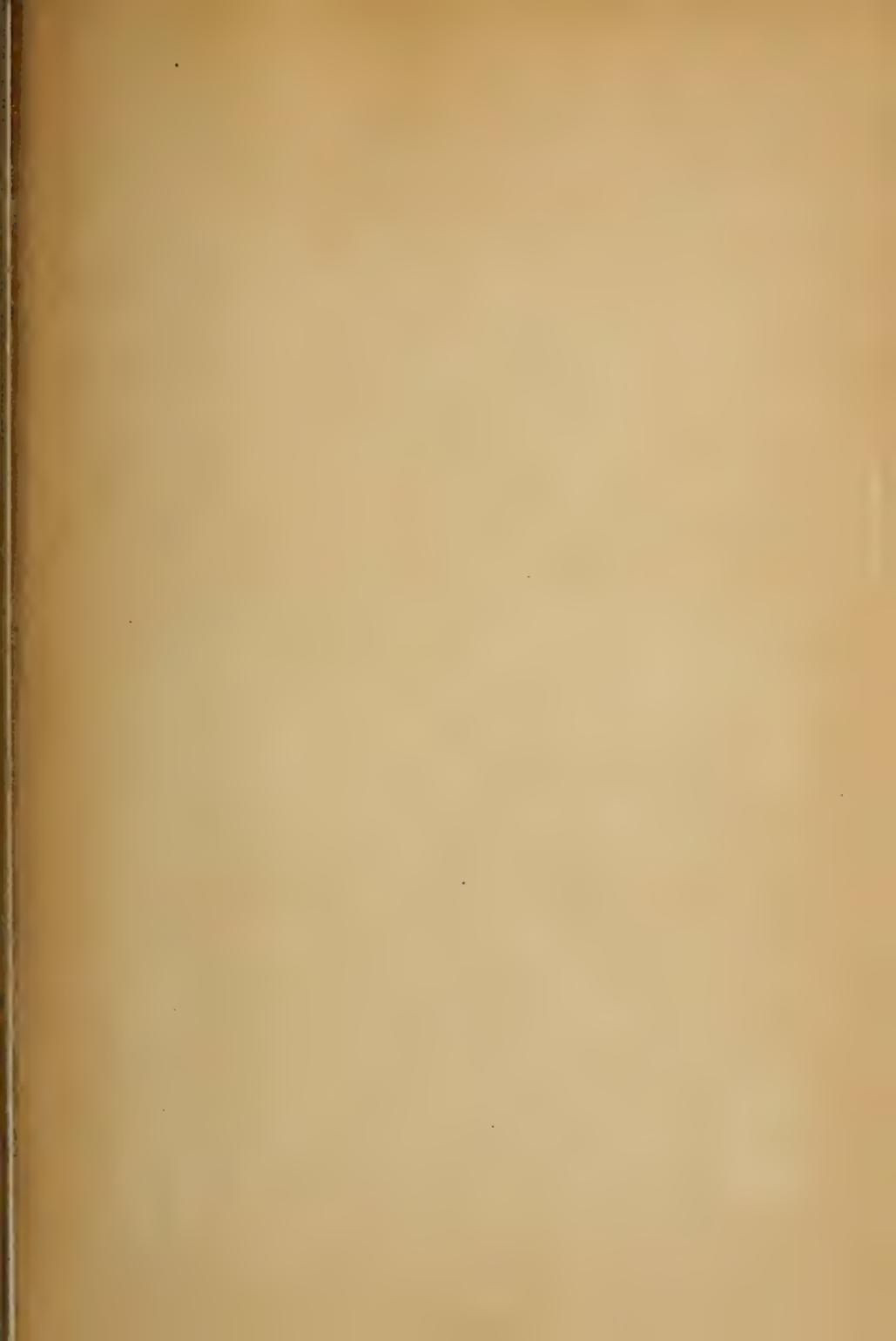
XV

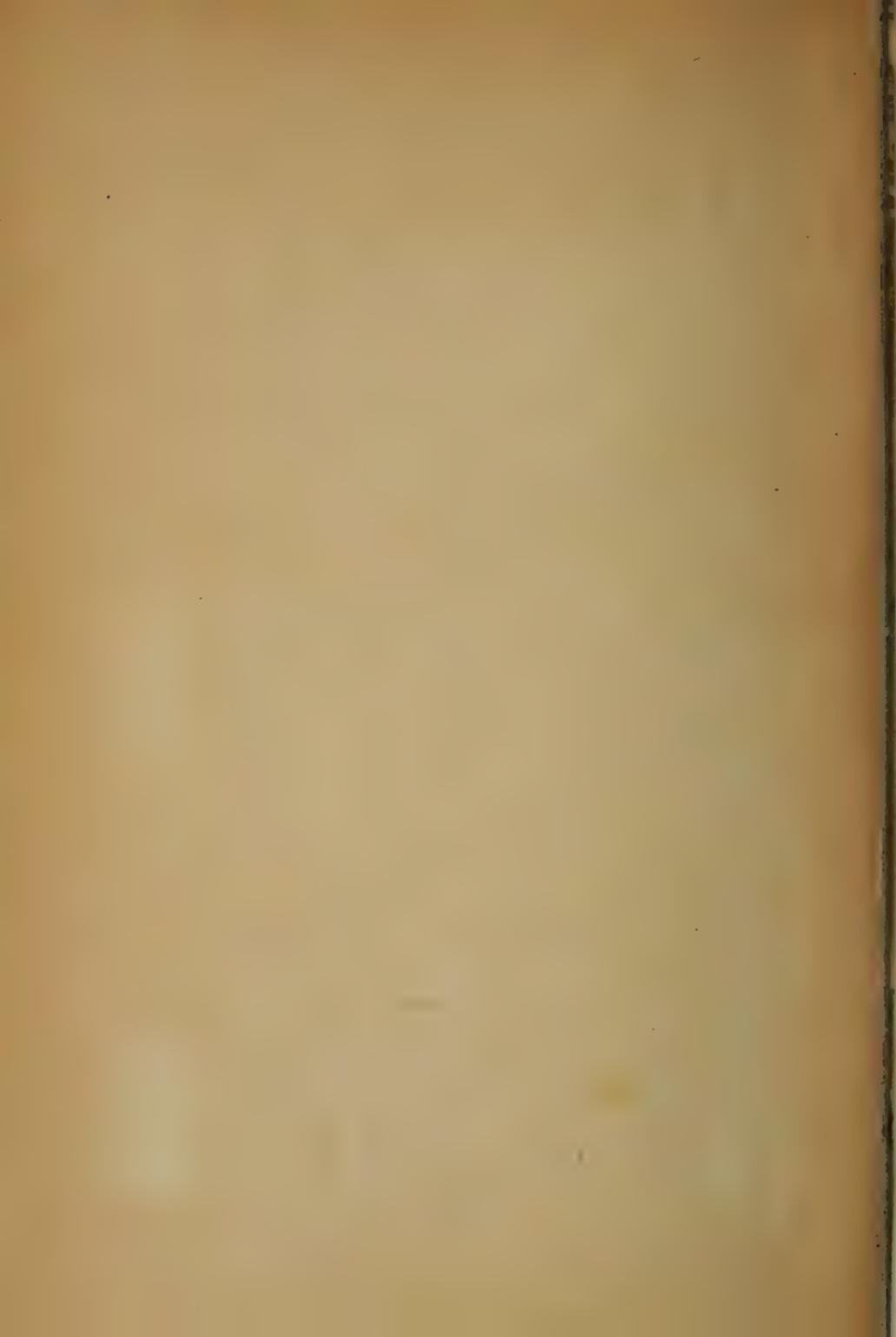
CANTATE POUR LA ROUTE

	Pages.
Cantate pour la route	219

APPENDICE

Appendice.	225
--------------------	-----



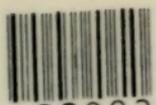




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003



004000302b

CE PQ 2637

.A28R63 1912

COO SAINT-GEORGE LA ROMANCE D

ACC# 1240896

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	07	01	01	20	02	0